

NU C JE JE JE JE,

O U

LES PROGRÈS

D U

LIBERTINAGE.

Par M. N***

PREMIERE PARTIE.



A LONDRES,

Chez JEAN NOURSE,
Libraire, dans le Strand.

M. DCC. LXV.

8° B 2. 22621

Lucette, ou les Progrès du libertinage par M. N***
[suivi de] Suite de Lucette, ou Des progrès du
libertinage

Pierre-Jean-Baptiste Nougaret



1765-1766

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans cette premiere Partie.

Préface

CHAPITRE I. *Ce qu'étoit Lucette.*

CHAP. II. *Comment une mere doit instruire sa fille.*

CHAP. III. *Grande sagesse de notre héroïne.*

CHAP. IV. *Où le Lecteur voit arriver de nouveaux personnages.*

CHAP. V. *Où Lucette paroît une fille unique.*

CHAP. VI. *Tentation.*

CHAP. VII. *Grande victoire.*

CHAP. VIII. *Déclarations d'amour.*

CHAP. IX. *Lucette commence à chanceler.*

CHAP. X. *Elle rêve, elle rougit.*

CHAP. XI. *Premier faux pas.*

CHAP. XII. *Second faux pas.*

CHAP. XIII. *Troisième faux pas.*

CHAP. XIV. *&c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c.*

CHAP. XV. *Enlevement.*

CHAP. XVI. *Vive Paris !*

CHAP. XVII. *Lucette achève de s'instruire.*

CHAP. XVIII. *Coups de Théâtre.*

CHAP. XIX. *Fille entretenue.*

CHAP. XX. *S'y tiendra-t-elle ?*

CHAP. XXI. *Infidélités.*

TABLE
des CHAPITRES
Contenus dans cette seconde Partie.

CHAPITRE I. *Amour Romanesque.*
CHAP. II. *Lucette joue un grand rôle.*
CHAP. III. *Notre héroïne se fait Actrice.*
CHAP. IV. *Beaux sentimens.*
CHAP. V. *Le derriere des Couliffes.*
CHAP. VI. *Maladie imprévue.*
CHAP. VII. *Dispute des Médecins.*
CHAP. VIII. *Promesse de fuir le Théâtre.*
CHAP. IX. *Il est beau de tenir parole.*
CHAP. X. *À quoi nous réduit le besoin & l'habitude.*
CHAP. XI. *Visite générale.*
CHAP. XII. *Querelle, Bataille, & Commissaire.*
CHAP. XIII. *Où Lucette reçoit ce qu'elle mérite.*

TABLE
des CHAPITRES
De la troisième Partie.

Préface
CHAPITRE I. *Lucette sort d'esclavage.*
CHAP. II. *Elle rentre dans le Monde.*
CHAP. III. *Un autre Personnage reparoit sur la Scène.*
CHAP. IV. *Quelqu'un cherche à faire connoissance avec le Lecteur.*
CHAP. V. *Rien de plus clair.*
CHAP. VI. *Monsieur Lucas a la Conscience large.*

CHAP. VII. Notre Héroïne fait la Chatemitte.

CHAP. VIII. La vertu des Femmes tient à peu de chose.

CHAP. IX. Le masque tombe.

CHAP. X. Le petit Incrédule.

CHAP. XI. Belle Union.

CHAP. XII. Qui ne peint que trop au naturel.

CHAP. XIII. Nouvelle preuve des progrès du libertinage.

CHAP. XIV. À quoi doivent s'attendre les Débauchés.

CHAPITRE Dernier. Où l'Auteur termine son Livre, parce que ses Héros meurent.

FIN DE LA TABLE

PRÉFACE.

LES Libraires entendent chaque jour demander : *Paroît-il quelque chose de nouveau* ? Le nombre prodigieux, de Livres que tant d'Auteurs mettent au jour ne sçauroit contenter le Public. La nouveauté d'aujourd'hui fait desirer celle de demain. Mais pourquoi est-on si avide d'Ouvrages qui viennent d'éclorre ? c'est que l'on sçait que quelques-uns d'à-présent ne durent qu'un matin, & que si l'on tardoit d'en faire emplette, on ne les trouveroit plus, ils feroient défunts.

Lorsqu'on viendra s'informer aux Libraires, *s'il paroît quelque chose de nouveau*, ils ne manqueront pas de présenter mon Livre, qu'on achètera peut-être : au reste, je dois m'attendre qu'il sera bien critiqué, soit par ceux qui l'auront lu, ou qui n'en connoîtront que le titre. Il est assez de gens qui disent leur sentiment sur un Ouvrage, & qui n'en ont vu que le frontispice, ou quelques pages.

Je dois avertir que mon Roman n'est pas tout-à-fait dans le goût *François* : ils ne sont remplis que d'un amour langoureux ; des tendres fadeurs d'une Belle constante ou légère : on y voit un amant prêt à souffrir le martyre pour les *beaux yeux* qui le pétrifient. Quelqu'un qui jugeroit de nos mœurs par ces productions frivoles, croiroit sans peine que nous passons notre vie aux genoux des *Cloris* ; que nous ne sommes propres qu'à faire l'amour, qu'à soupirer.

Un Roman doit avoir pour but de peindre des ridicules, de tracer le tableau de son siècle ; il faut qu'en le lisant on y reconnoisse ses usages, ses vices ; alors il deviendra agréable, utile, Les Anglois devroient nous éclairer : leurs Ouvrages d'amusement représentent au naturel la vie d'un particulier ; on croit l'entendre, on croit le voir : c'est-là peut-être une des principales raisons qui fait qu'on les lit avec tant de plaisir. Si faciles à prendre leurs modes, nous refusons de les imiter dans un genre que l'on chérit avec ivresse chez nous, depuis le petit Bourgeois jusqu'au Talon-rouge. Nous nous amusons délicieusement d'un Livre dont les personnages

ne sont point chimériques, sans songer que nous pourrions en faire autant. Nos Auteurs romanesques veulent ennuyer à force d'être tendres.

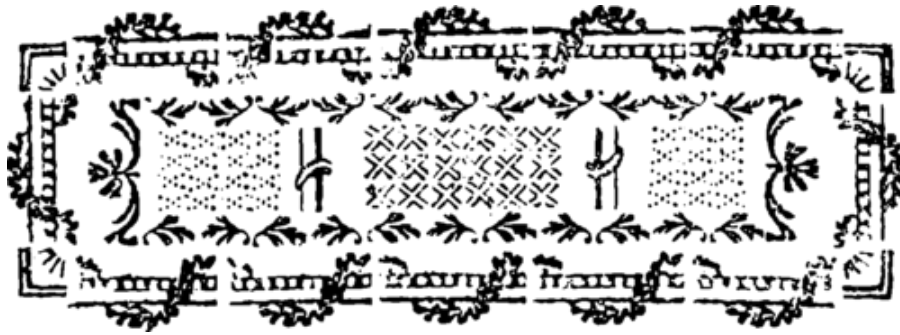
Quelque jour nous reviendrons de notre erreur. On rira de l'Ecrivain dont la plume langoureuse distillerait le miel & la fadeur : la Marquise fera autre chose qu'écrire des billets doux ; le Comte ne se passionnera plus pour une Belle. On s'apercevra qu'il vaut mieux peindre son siècle, que la carte du Tendre. On saura, enfin, qu'un *François* est un homme ordinaire, & qu'il ne passe pas sa vie à faire retentir les échos de ses amoureuses plaintes.

De mauvais plaisans pourroient conclure que je me donne pour un grand Docteur, pour posséder seul l'art, les règles du Roman : je les supplie de penser mieux sur mon compte. J'ai voulu seulement hasarder ici quelques idées que d'autres ont écrites avant moi. J'ai trente-six raisons pour être modeste : je me suis aperçu, par l'exemple d'autrui, que le Public punit l'orgueil. Je suis jeune, inconnu ; dois-je donc avoir de la vanité ? Je doute même que dans un âge plus avancé j'aye lieu de me permettre un peu d'amour-propre.

Je déclare que je n'ai personne en vue dans cet Ouvrage. Je ne suis pas assez répandu dans le monde pour avoir fréquenté les originaux des portraits que je trace. Je sais seulement qu'il est très-possible de les trouver : l'imagination m'a valu la réalité. Tant mieux pour l'Auteur & pour celui qui croira se reconnoître ; le premier aura bien peint, le second fera sincère.



Vignette fin de chapitre



Bandeau de début de chapitre

LUCETTE
OU
LES PROGRÈS
DU LIBERTINAGE.



Bandeau de début de chapitre

CHAPITRE PREMIER.

Ce qu'étoit LUCETTE.



'HISTOIRE que je présente au Public pourra amuser & instruire. On y verra qu'une fille ne sçauroit répondre d'elle-même, que les progrès du vice sont rapides, que les desirs que la jeunesse fait naître dans les cœurs, nous font bientôt succomber, & qu'un faux pas en entraîne beaucoup d'autres. Je demande grace pour cette petite morale qui m'est

échappée. Ce livre n'en fera point rempli ; le Lecteur peut se rassurer, & prendre la peine de le lire.

Lucette, mon héroïne, est d'un village situé à trente lieues de *Paris*. C'est une brune piquante ; les yeux vifs annoncent qu'elle ne sauroit résister long-tems. Sa taille fine & dégagée lui donne un air fier & conquérant. Ses bras potelés font sourire l'Amour ; la bouche voudroit s'y coller, & l'on desire d'être ferré par un si doux lien. *Lucette*, en un mot, est digne de plaire : elle fit le bonheur de plus d'un soupirant. Elle eût été toujours heureuse, si son cœur n'eût pas trop voltigé ; mais son tempérament lui fit chercher les plaisirs : elle parvint à oublier qu'une femme doit quelquefois être cruelle.

Les auteurs de sa naissance étoient de bonnes gens, assez à leur aise, qui n'avoient jamais quitté la campagne. On m'assure pourtant que sa mere étoit rusée, quelle suivoit l'usage des villes, qu'elle n'aimoit point son mari, & qu'elle l'oublioit souvent avec un gros garçon du village.

Lucette étoit née avec quelques bonnes dispositions ; à dix ans elle avoit peur des hommes, à douze elle s'en approchoit en tremblant ; mais son tempérament combattit sa vertu naissante, & triompha. Elle étoit chargée de conduire un petit troupeau : dès le matin, elle s'en alloit aux champs. Elle savoit mille chansonnettes sans esprit, que la nature avoit dictées, & qui n'en étoient que plus piquantes. Les Petits-mâîtres & les gens du bel air trouveront que mon héroïne s'occupoit à des choses bien basses. Je les prie de considérer que leurs ancêtres éloignés peuvent avoir fait pis. *Lucette* vaut, selon moi, telle femme du monde qui a des vapeurs & qui s'occupe à faire des nœuds.

Notre bergere aimoit les ajustemens. Le Dimanche elle se mettoit de son mieux : une fine dentelle bordoit ses coëffes. — De la dentelle à une payfanne, s'écriera-t-on ! — Pourquoi pas ! Le luxe de nos villes s'étend jusques dans les campagnes. Le *François* se prive du nécessaire pour se mettre en état de briller. Souvent celui que nous voyons avec un habit de velours en doit encore la façon au Tailleur. Jamais ce proverbe ne fut plus vrai : *l'habit ne fait pas le Moine*. *Margot* se contentoit autrefois d'une cotte rouge toute unie, à présent il lui faut de la soie & des étoffes superbes.

Pour revenir à *Lucette*, la coquetterie se glissa jusqu'à elle. Les jours de fête elle s'habilloit avec art : un petit chapeau de fleurs couvrait sa tête mutine ; les roses parfumoient son sein. Elle couroit alors par le village en sautant, en chantant. Un doux sourire achevoit de l'embellir, & une aimable gaieté l'accompagnait par-tout.

À treize ans elle parut plus réservée : sa taille se forma ; ses yeux devinrent plus vifs ; sa gorge commençoit à paroître, elle soulevoit lentement son mouchoir, elle sembloit quelquefois vouloir sortir du corset par qui elle étoit retenue. Alors tous les regards se fixerent sur *Lucette* ; on sentit qu'elle approchoit de l'âge des amours.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE II.

Comment une mere doit instruire sa fille.

LA mere de *Lucette* la prit un jour en particulier, & lui parla ainfi : « Vous devez commencer à vous défier des hommes : vous voilà dans un âge où il est dangereux d'être ignorante sur certaines choses. Le meilleur moyen que j'aye de vous instruire, est de vous apprendre ce qui m'est arrivé ; rien n'est plus utile que l'exemple, & sur-tout l'exemple d'une mere.

» Par malheur pour moi, je fus long-tems une sotte ; j'ignorois absolument tout. Ma mere eut la mauvaise politique de me cacher ce que je devois sçavoir, elle fit la réservée : elle croyoit qu'en éloignant de moi toute idée du mal, je ne le connoîtrois jamais, & n'aurois pas besoin de leçon. Ma bonne mere me laissa faire à ma fantaisie : elle me vit courir sans crainte avec les garçons du village. Je devins grande, je parus jolie, on me le dit, & j'accordai, sans scrupule, bien des petites libertés. Je ne me doutois point que les hommes fussent différens de moi : je les cherchois toujours ; sans en sçavoir la raison, je ne me trouvois bien qu'avec eux. Un soir que j'étois par hazard dans ce bois qui est au bout de la prairie, je rencontrai *Mathieu*. Ce *Mathieu* étoit un garçon fort aimable, de bonne humeur, jeune, brun & vigoureux. Il m'embrassa, je fus émue ; il redouble, je soupire ; il me serre dans ses bras, mon sein s'agite ; enfin, il m'apprit que les hommes ne nous ressembloient qu'en apparence. Je n'avois garde de m'opposer à ce qu'il exigeoit de moi, il me faisoit trop de plaisir ; & puis, grace à ma mere, je croyois faire un action très-permise : elle me parut si naturelle ! Je revins à la maison enchantée de mon bonheur & de mes découvertes, je résolus pourtant de lui cacher que j'étois si sçavante : je craignois apparemment qu'elle ne m'enlevât mon maître, & qu'elle ne voulût aussi s'en faire instruire. Chaque jour je faisois des réflexions sur mon aventure du bois.

J'étois étonnée ; j'avois de nouveaux doutes ; *Mathieu* voulut contenter ma curiosité, il ne me laissa rien ignorer ; je lui faisois souvent répéter les leçons. Au bout de quelques mois je me sentis malade, j'eus des maux d'estomac ; mais je devins beaucoup plus grosse. Je le fis remarquer à *Mathieu* ; il rougit, il se troubla, & depuis ce fatal moment je ne l'ai plus revu. J'ai appris long-tems après, qu'il s'engagea dans la ville prochaine ; il fut combattre les ennemis, & ils tuerent le pauvre garçon. Je fus quelques jours inconsolable. Je songeois à le remplacer, quand ma mere, me regardant attentivement, poussa un grand cri, & s'évanouit. J'eus beaucoup de peine à la faire revenir ; lorsqu'elle eut repris l'usage de ses sens, au lieu de me remercier, elle entra dans une furieuse colere : malheureuse, me dit-elle, vous avez donc oublié la vertu ! Pardonnez-moi, lui dis-je, j'ai toujours été sage. Il y paroît, me repliqua-t-elle ! votre taille prouve votre mauvaise conduite. Oh ! lui dis-je, je me porte fort bien, depuis quelque tems je deviens grosse & grasse à merveille. — Mais vous allez sans doute avec un garçon ? — Hélas ! M. *Mathieu* m'a quittée, j'en suis encore toute triste : je l'aimois tant ! Il venoit chaque soir me trouver au fond du bois ; là nous restions deux heures ensemble. Ma mere s'emporta, me dit qu'une fille honnête n'agissoit pas comme moi. Je n'en fçavois rien, lui répondis-je. Elle me mena à dix lieues d'ici chez une de ses cousines, à qui elle recommanda le secret. J'accouchai d'un enfant qui mourut dès qu'il fut né, & nous revinmes ensuite, comme si de rien n'étoit. Les gens du village me trouverent plus jolie qu'avant ma rencontre avec *Mathieu*. Ils disoient que j'avois l'air plus mutin & plus vif qu'autrefois. Ma mere, sans m'en dire la raison, chercha quelque nigaud qui voulût de moi. Votre pere me demanda en mariage ; l'accord ne tarda pas à se faire. Je vivois contente avec lui ; nous serions encore heureux ; mais un jour je m'avisai de lui conter les bons procédés que *Mathieu* avoit eus pour moi. Il fit le diable à quatre, voulut battre ma mere & je m'échappai fort à propos. On me fit connoître mon tort ; on nous racommoda. Votre pere prit son parti. Je m'apperçois pourtant qu'il est souvent de mauvaise humeur ; sans doute qu'il songe encore à la confidence que je lui fis.

» Vous voyez qu'une fille ignorante est plus sujette à mal faire qu'une autre. Je n'ai pas voulu vous laisser dans l'erreur. Oui, les hommes nous cherchent avec soin ; ils nous font goûter des plaisirs infinis : mais à peine

n'ont-ils plus rien à desirer, qu'ils méprisent celle qui fut trop facile. Croyez-moi, *Lucette*, n'écoutez jamais les amans, ils vous tromperaient : vous ne pourrez pas au moins pécher, comme moi, par ignorance. Songez-y, ma chere fille, le plaisir ne dure qu'un moment, & les regrets durent toujours. »



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE III.

Grande sagesse de notre héroïne.

LUCETTE ne comprit presque rien à tout ce que lui dit sa mère ; cependant elle promit d'être sage, & fit tout son possible pour tenir parole. Elle évita les hommes ; de si loin qu'elle en apercevoit un, elle se sauvait aussitôt. Elle s'étoit mis une singulière idée dans la tête. En réfléchissant sur l'histoire de sa mère, elle conclut en elle-même que les hommes étoient méchants, qu'ils mordoient les filles qui s'approchoient d'eux, qu'ensuite le venin gagnoit, & qu'on ne pouvoit plus cacher son malheur. Il n'y a qu'une villageoise qui puisse être si naïve. Les habitantes des villes sont plus instruites, l'exemple les éclaire, à douze ans on n'a plus rien à leur apprendre.

Mon héroïne devint un petit lion ; *Tircis*, qui jouoit si bien de la mufette ; *Lucas*, qui chantoit avec grace ; *Colin*, qui dançoit si légèrement, furent étonnés de sa méchanceté. Le Dimanche au soir, sous l'ormeau, ils étoient obligés de se tenir à dix pas d'elle. Eux qui se voyoient les coqs du village, que toutes les filles recherchoient, avoient lieu d'être surpris de sa cruauté. Plus d'une bergère rioit sous cape, & disoit tout bas : *elle y viendra*.

Une fille doit avoir le cœur sensible à quelque chose ; si elle fuit son prochain, elle aime Dieu. *Lucette* étoit portée à la tendresse ; elle se rendit dévote. Elle restoit à l'église le plus qu'il lui étoit possible. Elle y pouffoit des soupirs enflammés ; elle y méditoit sur l'amour de Dieu. Elle n'avoit point tout cet attirail si cher aux bigotes, une grande coëffe, une croix longue d'un pied, une robe lugubre, arrangée singulièrement : cet habit-là ne donne point la vertu. *Lucette*, avec sa cotte ordinaire avoit plus de dévotion que la vénérable la plus embéguinée. C'étoit un plaisir de la voir ; elle marchoit modestement, les bras croisés, la tête baissée ; son visage tranquille annonçoit la sérénité de son âme.

Le Curé du village, qui à peine entendoit son breviaire ; Pasteur patelin & caressant, à la face bourgeonnée, au ventre épais & massif, enfin, assez semblable à un gros Prieur : ce Curé-là fut enchanté de sa jeune paroissienne. Il lui fit ordonner de venir chez lui. *Lucette* y fut toute tremblante. Elle craignoit d'avoir commis, sans y penser, quelque énorme péché. « Approchez-vous, ma fille, lui dit le Pasteur dès qu'il l'aperçut ; asseyez-vous bien près de moi ; vous êtes un aimable enfant ; votre vertu vous conduira droit en paradis. — Monsieur, vous avez bien de la bonté. — Plus je vous regarde, plus je vous trouve charmante. Ces tendres colombes ont des attraits inconnus aux femmes mondaines. Il faut que je vous embrasse. La pauvre petite ! elle a peur. » Je ne doute pas que Monsieur le Curé n'ait eu d'abord de bons desseins. Il vouloit, sans doute, exhorter *Lucette* à persister toujours dans la sagesse : mais le diable qui ne dort jamais, résolut de tenter le bon-homme ; il l'échauffa si rudement, qu'à peine pouvoit-il se modérer. « Oh ! ça, petite, continua le papelard, je vous... adore. Voyez ce que c'est d'être sage ! Tout s'embellit. Quels yeux ! quelle bouche ! Vous avez des couleurs admirables. Vos bras sont à manger... Ah !... que la vertu est une bonne chose » ! *Lucette* immobile écoutoit le Pasteur avec respect. Le bon-homme, profitant de son silence, promenoit une main hardie sur une gorge ravissante. « Que faites-vous, s'écria *Lucette*, d'une voix entrecoupée ? Hélas !... ma chère fille, lui dit le Pasteur en soufflant, vous êtes si sage, je dois vous aimer tant... qu'en vérité... » À ces mots il la saisit, l'embrasse avec ardeur ; il la portoit déjà sur sa couchette : notre héroïne alloit céder ; une douce langueur s'emparoit de ses sens, elle soupiroit ; mais tout à coup elle songea à sa mère, la crainte la prit, elle se débarrassa des mains du Curé & disparoît comme un éclair.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE IV.

Où le Lecteur voit arriver de nouveaux personnages.

LE village où naquit mon héroïne étoit de la dépendance d'une des terres de *Mondor*. C'étoit un grave Financier, que ses confreres croyoient un homme spirituel, parce qu'il étoit excessivement riche. Il avoit près du village un superbe château. Le prince de *** en avoit un non loin de-là ; mais il paroissoit une chaumière, en comparaison de celui de *Mondor*. Notre nouveau *Midas* résolut d'y venir passer une partie de la belle saison. Un personnage de son importance ne manque pas de courtisans. Il engagea les plus affidés à l'accompagner. Les carrosses sont prêts, les postillons, les laquais courent devant les équipages ; on dissipe l'ennui par des ariettes de l'*Opéra bouffon*, qu'on a eu soin d'apprendre par cœur, & qu'on trouve sublimes ; on chante, on fait bonne chère, on arrive avec fracas.

J'espère que le Lecteur ne sera pas fâché de voir descendre de carrosse cette pétulante compagnie.

Une masse informe de chair se présente d'abord à la portière ; elle passe de côté, deux laquais la soutiennent & la posent doucement à terre : cette espèce de petit monstre est Monsieur *Mondor*. Il est haut de trois pieds & demi : il chancelle sur ses grosses & courtes jambes ; il souffle avec bruit ; sa tête a presque autant d'ampleur que tout son corps. Un Petit-maître s'élance de la voiture en sifflant ; son habit lui va justement au milieu des cuisses ; son chapeau lui couvre le sommet de la tête, & il porte un bouquet qui lui cache la moitié de l'estomac. Ce Pantin animé est le Marquis d'*Arneuil* ; il jouissoit d'un grand nom, mais sans bien : les femmes, à qui il ressembloit assez, faisoient les frais de son entretien ; *Mondor* lui prêtoit souvent de grosses sommes, enchanté qu'un Seigneur tel que lui vint ramper chaque jour dans son hôtel. Un jeune homme ambré, parfumé, & mis avec élégance, se

précipite de la voiture : il fait une pirouette & prononce deux ou trois phrases de l'Académie des Dames. Ce personnage intéressant, cette petite poupée est un Abbé ; il se nomme *Frivolet* ; il est chéri dans tous les cercles ; ses discours ne causent point de vapeurs ; il parle galanterie, a toujours le mot pour rire : il pourroit dans le besoin réciter *Grécourt & La Fontaine* ; il est amateur de musique, préfère les *Italiens* aux Comédiens *François* : aussi Dieu sçait comme on admire son génie ! Heureux qui peut entendre un instant Monsieur l'Abbé ! Partagé de plusieurs bénéfices, il s'en servoit pour ses plaisirs & pour le bien de ses amis. Comme le reste de la compagnie de *Mondor* ne consiste qu'en personnages subalternes, je ne juge point à propos de les dépeindre au Lecteur.

Cette grave société fut à peine descendue au château, qu'on se trouva brisé, excédé. Notez bien qu'ils n'avoient pourtant fait que trente lieues dans le carrosse d'un Fermier général. *Mondor* congédia brusquement le Bailli & le Curé qui venoient faire leur compliment, & implorer sa protection en faveur des pauvres gens du village. On mangea, en se plaignant beaucoup de la fatigue, des mets légers & délicats, & l'on courut s'enfouir mollement dans des lits voluptueux, baignés avec soin.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE V.

Où LUCETTE paroît fille unique.

A midi tout le monde fut levé au château. D'*Arneuil* & *Frivolet* passerent deux heures à leur toilette. C'étoit la coutume. Je sçais même, (mais je prie le Lecteur de n'en rien dire,) je sçais même qu'ils mettoient du rouge. Ils furent se promener, en se tenant sous le bras. Ils arriverent sur une terrasse située au bout du parc. Un instant après ils virent passer *Lucette*. Leur cœur fut d'abord rempli de desirs illicites. Ils lui font signe de s'approcher ; mais plus ils appellent, plus *Lucette* se sauve. Mon héroïne avoit conclu que tous les hommes ressembloient au Curé ; que le seul moyen d'éviter leur méchanceté étoit de ne leur plus parler. Le Pasteur avoit fait son possible pour la rejoindre ; mais voyant ses peines inutiles, il ouvrit les yeux, & retourna vers la sagesse.

D'*Arneuil* & *Frivolet* coururent apprendre à *Mondor* qu'ils venoient de rencontrer un ange, une Beauté divine. Quoi ! Messieurs, leur dit le Financier, pouvez-vous songer à une paysanne ? Ma foi, répondit *Frivolet*, j'ai toujours été d'avis qu'une petite grisette fait autant de profit qu'une Marquise à grande livrée. Pour moi, répondit d'*Arneuil* je pense comme l'Abbé : la Duchesse de **** m'honora de ses faveurs ; je fus mille fois plus heureux dans les bras de sa soubrette. Mais des gens comme nous ! s'écria le Financier. On s'informa quelle étoit la Beauté angélique qui tournoit la tête de ces Messieurs : on le sçut bien-tôt, & *Mondor*, à la priere de ses deux amis, envoya ordonner à la mere de *Lucette* de venir au château avec sa fille. Grand étonnement. — Que nous veut Monseigneur ? Je n'oserais jamais paroître devant lui. — Elles se rassurent enfin. Elles prennent leurs corsets

des Dimanches : elles arrivent ; on les annonce, & les voilà devant la grandeur Financière.

Lucette parut avec cette aimable rougeur, cet embarras timide, & cet air naïf qui donne tant de grace à la beauté. Sans mentir, elle étoit faite pour plaire : qu'on juge du pouvoir de ses charmes ; le front du Financier se dérida, peu s'en fallut qu'il ne la fit asseoir. L'Abbé devint modeste & réservé ; le Marquis oublia son jargon, il garda le silence, ne la regardoit que du coin de l'œil & à la dérobée.

Mondor fit beaucoup de questions, auxquelles *Lucette* répondoit par monosyllabes ; mais sa mère, plus hardie, reprenoit la parole ; son éloquence villageoise se montra dans tout son jour. « Tenez, je ne sommes pas accoutumées, sur votre respect, à parler à des Éminences ; mais tout ce que je puis avoir l'honneur de l'avantage de vous dire, c'est que ma fille & moi nous ferons toujours vos très-humbles servantes. — Sçait-elle coudre, cette belle enfant ? — Oh ! Monseigneur, ça fait de ses doigts tout ce que ça veut. C'est grand dommage qu'elle soit si délicate ! Ce n'est pas pour nous vanter, mais je vous assure qu'elle est un trésor. Eh ! bien, reprit le Financier, qui vouloit s'assurer un tel morceau : « je lui donne une place chez moi, elle aura soin de mon linge. Soyez sage, petite, continua-t-il, en la regardant fixement, « & vous serez contente. » *Lucette* & sa mère firent de grands remerciemens, accompagnés d'autant de révérences. On éleva jusqu'au ciel la vertu, la grandeur, la générosité de Monsieur le Financier, qui avala gravement l'encens qu'on lui prodiguoit.

Dès le même jour, *Lucette* fut installée au château. Sa mère parcourut en sautant tout le village ; elle annonça avec pétulance le suprême bonheur de sa fille.

Mondor pria le Marquis & l'Abbé de respecter *Lucette*. « Ce n'est point-là, leur dit-il, une fille de *Paris*, qui feint de rougir à des propos auxquels elle est accoutumée. Je parierai cent louis qu'elle est encore novice. Heureux celui qu'elle aimera ! N'ayons pas à nous reprocher de l'avoir conduite au mal. »

D'*Arneuil* & *Frivolet* approuverent le discours de *Mondor* : ils lui promirent d'être sages ; mais au fond du cœur ils sçavoient bien qu'ils ne lui

tiendroient gueres parole. En effet, à peine l'eurent-ils quitté, qu'ils furent chacun de leur côté, pour tâcher de trouver *Lucette* seule.

Le Marquis fut le plus heureux, il la joignit dans une chambre réculée, où quelques affaires l'appelloient. Il l'aborda si brusquement, qu'il lui fut presque impossible de l'éviter. « Vous allez faire bien des conquêtes ici, lui dit-il : ma reine, vous êtes au mieux. Oh ! ça, ne soyez pas méchante. Je sçais, lui répondit *Lucette*, en rougissant, que tous les hommes se moquent des filles. — « Fiez-vous à moi, je vous conduirai dans *Paris* ; là je vous donnerai de grands laquais, vous serez une Dame d'importance, vous brillerez plus qu'une Duchesse. » *Lucette* ne répondoit rien : le Marquis fût de la victoire, attaquoit en téméraire ; mais notre héroïne fit un effort, & s'échappa sans peine d'entre ses bras.

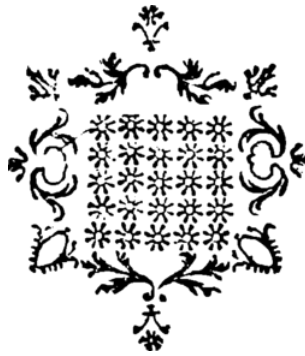
Elle se croyoit hors de danger, lorsqu'elle rencontra l'Abbé. « Bon jour, mon ange, lui dit-il, d'un air patelin : j'espère que nous serons amis. Vous avez de l'esprit, vous comprendrez ce que vaut un homme tel que moi. Point de façons, viens m'embrasser. » *Lucette* se sentoît moins disposée à résister à *Frivolet*. Elle le regarde avec plaisir, l'Abbé profite de son trouble ; mais lorsqu'il croyoit se rendre heureux, elle revint à elle-même, songe au danger qui la menace, se sauve à la hâte, & laisse Monsieur L'Abbé fort surpris d'une fuite si imprévue.

Cependant notre Financier songeoit avec plaisir à sa nouvelle gouvernante. Il avoit eu le tems de considérer ses grâces. La volupté enflamma ses sens presque usés : il désiroit de se trouver tête à tête avec *Lucette* ; il fit si bien que, sans qu'on eût lieu de le soupçonner, il put l'entretenir en liberté.

Notre héroïne continua d'être une *Lucrèce* ; elle fut sourde aux belles paroles du Financier qui, s'enflammant de plus en plus, voulut prendre quelques libertés ; son prodigieux embonpoint l'embarrasse : après avoir sué vainement, il fut obligé d'abandonner sa proie. Enfin pour dernière ressource, il présenta à *Lucette* un sac plein d'or, qu'elle eut la modestie de refuser.

Le Lecteur jugera par ce trait inouï, que mon héroïne n'étoit jamais sortie de son village. Il est rare de voir un Financier soupirer vainement ; une fille

de seize ans d'une sagesse exemplaire, & qui refuse un présent considérable :
j'ai lieu de craindre qu'on ne m'accuse d'écrire une histoire romanesque.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE VI.

Tentation.

S'IL est difficile à un homme de triompher de ses desirs, il l'est bien davantage à ce sexe que tout sollicite à suivre la nature & les plaisirs. On doit estimer celle qui peut nous résister quelques jours ; elle a nos efforts & son penchant à surmonter : elle se prive d'un bonheur que ses sens lui font rechercher, & de la gloire de rendre heureux un amant, qui lui devoit tout.

Lucette se promettoit de suivre les avis de sa mere : elle prétendoit être toujours sage ; mais elle n'avoit pas prévu combien il est difficile d'y réussir. À peine fut-elle au château, que les discours des domestiques, sur-tout l'air galant de certain valet-de-chambre, & les caresses que lui faisoient l'Abbé, le Marquis & *Mondor* ; enfin, que tout se réunit pour l'ébranler vivement. Ce valet-de-chambre appartenoit à d'*Arneuil* ; ils s'imitoient si bien l'un & l'autre, le domestique attrapoit si bien les airs étourdis du maître, que, lorsqu'ils étoient ensemble, on croyoit voir deux Seigneurs élégans.

Lucette se sentit tout-à-coup agitée, un feu violent s'empara d'elle, ses regards devinrent plus vifs & plus timides, le mouvement de sa gorge devint plus précipité : sa vivacité ordinaire se changea en une douce langueur : la nuit, le sommeil fuyoit loin de sa paupiere ; elle ne faisoit que se tourner dans son lit. Elle soupiroit ; elle sentoit qu'il lui manquoit quelque chose. À force de regarder le valet-de-chambre, elle parvint à le voir avec plaisir. Un jour il lui serra la main, elle en fit autant ; leurs regards se rencontrèrent, & l'amour se glissa dans leur cœur ; au moins si ce ne fut pas l'amour, c'étoient des desirs délicieux, aimables fils de la volupté. Il lui proposa un tour de promenade dans le parc. *Lucette* résista long-tems, mais enfin elle consentit à le suivre. L'heureux valet-de-chambre, au comble de sa joie, lui tint les plus tendres discours ; elle les écoutoit en soupirant tout bas : il la conduisit

dans un endroit écarté du parc ; *Lucette* s'en aperçut, mais elle n'eut pas la force de s'en plaindre : son cœur palpitait, à peine pouvoit-elle se soutenir. Ils arriverent au fond d'un bosquet charmant, le soleil n'y pénétra jamais ; si *Mars* y avoit amené *Vénus*, il n'auroit pû découvrir son bonheur au jaloux *Vulcain*. dans cet asile du mystère s'élevoit un lit de fleurs, qui sembloit inviter à s'asseoir. Le valet-de-chambre pria *Lucette* de se reposer un instant, elle comprenoit le danger de lui obéir ; il l'en pressa encore, & elle ne put résister à la tentation.

Ils furent quelque tems sans parler. *Lucette* rompit le silence. Soyez sage, lui dit-elle, d'une voix étouffée. Je vous le promets, répondit le valet-de-chambre, en saisissant une de ses mains, qu'il couvrit de baisers. Il devint plus téméraire, il colla ses lèvres sur celles de *Lucette* : ce baiser enflammé acheve de la troubler ; elle le serre avec ardeur contre son sein : le valet-de-chambre hors de lui, promene ses regards sur mille beautés ; déjà leurs soupirs mutuels annonçoient leur bonheur : *Lucette* étoit sans mouvement, le valet-de-chambre alloit être vainqueur ; il approchoit du moment fortuné, lorsque de grands éclats de rire l'arrêterent, & firent revenir *Lucette* à elle-même. Le valet-de-chambre regarde, il aperçoit l'Abbé à travers les feuillages, qui depuis long-tems les observoit, il ne jugea pas à propos de rester dans le bosquet, il abandonna sa proie. *Lucette* voulut cacher sa confusion, elle alloit prendre la fuite ; mais l'Abbé la retint par sa robe & l'en empêcha.

CHAPITRE VII.

Grande victoire.

NOTRE héroïne envisagea tout d'un coup la faute qu'elle alloit faire ; elle remercia le ciel d'avoir envoyé l'Abbé si à propos ; elle se promit d'être plus sur ses gardes. *Frivolet* ne cessoit pas de rire : il saisit brusquement *Lucette*, elle se défend de son mieux, malgré un trouble secret qui la presse de céder. Quoi ! lui dit l'Abbé en riant, vous voulez faire la cruelle ! songez donc que j'ai vu. *Lucette* lui représenta qu'il étoit attaché à l'église, & que son état lui défendoit d'approcher des femmes. L'Abbé redoubla ses éclats de rire, & se rendit plus téméraire. Il se présentoit fièrement, fût d'emporter la victoire au premier assaut ; mais il connut bien-tôt qu'il se trompoit : *Lucette* cria, se débattit, le repoussa, le mordit & l'égratigna d'importance. M. l'Abbé hors d'haleine & tout en sang, fut contraint de remettre la partie à une autre fois. Il s'éloigna furieux, en prononçant de ces gros mots qu'il n'avoit fûrement pas appris dans son breviaire. On s'aperçut du ravage que notre héroïne avoit fait sur la personne. Sa vue redoubla la bonne humeur ; vingt lignes de plusieurs figures géométriques lui traversoient le visage, le bigarroient à merveille. *Frivolet*, sans se déconcerter, assura la compagnie qu'il venoit de la chasse, qu'il avoit couru les bois en héros, & que des épines audacieuses l'avoient mis dans l'état où l'on le voyoit : on fit semblant de le croire.

Notre héroïne, fière d'avoir emporté la victoire, répara son désordre, & retourna modestement au château. Le valet-de-chambre vouloit se rendre heureux, en dépit de tous les Abbés du monde ; il lui étoit facile, dès la première nuit, de gagner la chambre de *Lucette* ; il le lui dit à l'oreille, mais elle prit un air de dignité qui en imposa : le valet-de-chambre conclut en lui-même qu'il devoit attendre un tems favorable.

Lucette ne conserva pas sans peine son honneur. Il lui falloit résister aux discours tendres de l'Adonis valet-de-chambre, aux propos fades & étourdis de d'*Arneuil*, au patelinage de l'Abbé, & aux offres brusques du Financier. La pauvre fille étoit chaque jour en grand danger de succomber. On doit lui sçavoir gré d'une résistance qui dura, compte fait, un mois & demi. *Frivolet* prétendoit se venger de ses égratignures : il la pressoit furieusement ; & elle étoit souvent obligée, pour l'arrêter, de joindre la force à la sagesse. Le Marquis venoit en pirouettant lui conter mille sornettes ; sa main caressoit légèrement le mouchoir qui cachoit la gorge de *Lucette* ; il lui fredonnoit une ariette de l'*Opéra bouffon* ; il vouloit lui montrer par-là qu'il étoit un homme du bel air & un sçavant. Le Marquis avoit raison. L'on rougiroit de trouver frivole l'*Opéra-comique*. Il est d'usage de s'orner la mémoire des beautés du *Roi* & du *Fermier*, & de celles d'*On ne s'avise jamais de tout*, *Lucette* l'écoutoit avec plaisir, mais elle lui résistoit courageusement, malgré toutes ses belles chansons. Notre Petit-maître n'étant pas capable d'un grand effort, & persuadé qu'il en viendrait enfin à bout, se retiroit après une légère attaque. Pour le Financier, il y avoit encore un certain mérite à lui être cruelle. Son embonpoint énorme l'empêchoit d'être téméraire auprès des femmes ; mais il les pressoit la bourse à la main. Chaque jour il persécutoit *Lucette* ; il lui faisoit ses propositions d'un air de hauteur qui la révoltoit ; elle détournoit ses yeux de dessus lui, mais elle lorgnoit son or.

J'ai caché jusqu'à présent au Lecteur une petite foiblesse de mon héroïne. Je la croyois de peu de conséquence ; je m'aperçois que j'étois dans l'erreur. La vérité, dont je fais profession, m'oblige à ne rien taire.

On se rappellera que *Lucette* avoit gardé les moutons, & n'étoit qu'une petite paysanne, avant d'entrer chez *Mondor*. *Lucas* conduisoit son troupeau dans la même plaine où *Lucette* menoit le sien. Tous les deux jeunes & villageois, ils s'occupoient à jouer à des jeux innocens. Ils ignoroient le plaisir que l'on peut goûter lorsqu'on est deux. Il s'embrassoient avec joie, & bernoient là tous leurs plaisirs. *Lucette* s'accoutuma à voir *Lucas*, elle ne pouvoit vivre sans lui ; lorsque sa mere lui eut appris son histoire, elle résolut d'être sage & de fuir les garçons. Ce ne fut qu'avec peine qu'elle s'éloigna de son cher ami. Le pauvre *Lucas* pensa mourir de douleur, lorsqu'il éprouva ses cruautés. Il avoit l'ame bonne, il se réjouit, lorsqu'il sçut que *Mondor* venoit de la faire une grosse Dame. *Lucette* ne pouvoit s'empêcher de songer

à *Lucas*. Elle soupiroit, & auroit bien voulu lui parler quelquefois. Un jour, qu'elle alloit au village prochain, elle eut le bonheur de le rencontrer. Il l'aborda chapeau bas, avec tout le respect possible. *Lucette* sçavoit l'usage du monde, elle n'étoit plus si farouche, & n'avoit garde de fuir les garçons. *Lucas* déploya son éloquence champêtre pour la féliciter ; il lui témoigna la douleur d'être long-tems privé de sa présence ; & l'assura qu'il prenoit la liberté d'être toujours son serviteur. Les discours de *Lucas* n'avoient pas l'élégance de ceux qu'on tenoit au château, mais ils plurent davantage à notre héroïne. Elle l'assura qu'elle lui vouloit du bien. *Lucas* fut enchanté : on voyoit briller dans ses yeux la joie & les desirs. Il se hasarda de faire quelques caresses, on ne se fâcha pas ; il redouble, on soupire ; il s'émancipoit, mais enfin *Lucette* l'arrêta, & lui ordonna de la laisser poursuivre son chemin toute seule. Le pauvre garçon fut obligé de lui obéir.

Mon héroïne, échappée encore à ce danger, vit avec plaisir & avec chagrin *Lucas* s'éloigner d'elle. Elle eut le tems de faire des réflexions ; elle conclut, en elle-même, qu'il est bien difficile à une jeune fille de résister à la nature.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE VIII.

Déclaration d'amour.

QU'UNE jolie fille dérange de cervelles ! À peine *Lucette* est-elle au château, qu'il s'y fait un changement extraordinaire. Le Financier devient poli, complaisant. Il y a grande apparence qu'il n'auroit pas brusqué un pauvre diable qui feroit venu implorer sa protection. Les concerts faisoient bâiller, malgré qu'on les assaisonnât d'ariettes divines. D'*Arneuil* réfléchissoit. L'Abbé se rendoit supportable ; & le valet-de-chambre n'étoit plus si fat. Pour *Lucas*, ce paysan que *Lucette* enflammoit aussi, son ouvrage l'impatientoit, & chaque soir, en revenant des champs, il passoit près du château, & se détournoit quelquefois d'une demi-lieue.

Notre héroïne s'aperçut du pouvoir de ses charmes ; elle n'en fut pas plus orgueilleuse. Elle commença de sourire à l'un & à l'autre ; elle jettoit des regards languissans qui encourageoient, mais elle arrêtoit bientôt le téméraire. Si la comparaison n'étoit pas trop magnifique, je dirois qu'elle ressembloit à *Minerve* : la Déesse a les traits de *Vénus* ; mais son air fier & son équipage guerrier effrayent souvent les Amours.

Nos galans du château furent obligés malgré eux de faire les passionnés. Rien de si plaissant que de les voir filer le parfait amour. Ils dressent leur batterie ; ils préparent toutes leurs forces pour emporter une place rebelle : ils résolurent, chacun dans leur particulier, de faire leur déclaration.

Le valet-de-chambre, que son état approchoit plus souvent de *Lucette*, fut le premier qui lui prononça sa harangue. « *Beauté divine*, lui dit-il, » mon cœur vous trouve *toute adorable*. J'ai déjà perdu les trois quarts de mon embonpoint. Il seroit *infâme* de causer la mort d'un homme tel que moi. Jettez sur ma personne un regard *délicieux* ; plongez-moi dans une douce extase, de laquelle je ne sortirai que pour y retomber de nouveau. Je vous

jure l'amour le plus tendre, le plus brûlant, que *deux beaux yeux* aient jamais fait naître. » *Lucette* avoua, en rougissant, qu'elle n'entendoit rien à ce discours. Le valet-de-chambre alloit se rendre intelligible ; mais il reçut ordre de se rendre auprès de son maître. L'Abbé le remplaça. « Morbleu, s'écria-t-il, je t'adore, je te l'ai déjà dit ; j'aime à te le répéter. Ma foi, *Lucette*, je te trouve un morceau digne d'être croqué par un Roi. Ne fais plus la difficile : tiens, goutons ensemble le vrai bonheur ; je trouve que tu vaux bien un breviaire ; il me procure un gros revenu, & toi, tu peux donner du plaisir. Ne fais pas l'enfant, arrangeons-nous ».

Monsieur l'Abbé étoit pressant, *Lucette* ne sçavoit que répondre ; & une fille qui se tait dit beaucoup. *Frivolet* croyoit déjà convertir cette brebis égarée. D'*Arneuil* vint troubler le tête-à-tête : il cherchoit *Lucette*, & le hasard le conduisit. Il plaifanta l'Abbé, qui sortit en pirouettant.

Charmé d'avoir le champ libre, le Marquis regarda tendrement *Lucette*, & lui parla ainsi, pour tâcher de l'adoucir en sa faveur : « Mon ange, vous êtes trop méchante : ce n'est pas l'usage. Vous serez au mieux quand je vous aurai donné des leçons sur le bel air : l'Opéra vous formeroit, je veux vous y mener. Oh ! ça, ma reine, soyez sûre que je suis fou de vous ; en honneur, je vous aime : vos deux yeux fripons m'ont troublé, anéanti. Vous êtes ravissante : vous me serez chère jusqu'au tombeau. »

Lucette lui répondit, en bégayant, qu'il lui faisoit bien de l'honneur, qu'il avoit bien de la bonté ; & qu'elle vouloit toujours être sage. Le Marquis éclata de rire, & sortit, après lui avoir donné un baiser léger. Il craignoit d'être surpris par quelqu'un des gens de *Mondor* : puis l'heure du dîner étoit venue.

Lucette alla rendre visite à sa mere. Les sermons recommencerent ; elle lui promit de vivre honnêtement : elle lui conta qu'elle étoit très-heureuse, & qu'elle avoit fait vœu de sagesse. La bonne femme pleura de joie ; mais il ne faut jurer de rien.

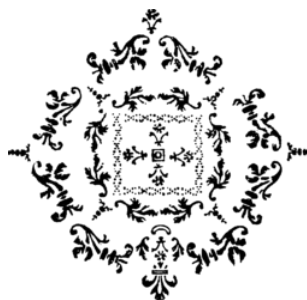
En sortant de chez sa mere, elle rencontra *Lucas* : elle l'encouragea par un doux sourire. Il avoit aussi résolu de découvrir son amour ; il profita de l'occasion. « Pardonnez-moi, lui dit-il, si j'ose vous déclarer que je ne fais plus que songer à vous. Je sens dans ma poitrine un feu qui me brûle, & ce feu-là, Mademoiselle, c'est vous qui l'allumez : je crois, si c'étoit votre

bonté, que nous ferions un fort bon ménage. Je suis brave garçon, vous êtes une belle fille : que nous manque-t-il ? Je ne sommes pas riches, qu'importe ? on travaille, & l'on gagne. Je ne suis pas un grand Seigneur : oui ; mais j'aimons autant qu'eux ; ils sont foibles, & moi je suis robuste. Partant, je dois avoir la préférence. D'un seul mot vous pouvez me ravigoter, ou m'accabler de chagrin. » *Lucette* lui dit qu'il falloit prendre patience, qu'elle songeroit à ses propositions. Le pauvre *Lucas* pensa mourir de joie : il fit mille folies ; il conduisit *Lucette* au château, & fut persuadé qu'elle feroit un jour sa ménagere.

Lucette apprit en arrivant que *Mondor* l'avoit demandée plusieurs fois : elle courut recevoir ses ordres. Le Financier étoit seul ; l'Abbé & le Marquis étoient à user du plomb & de la poudre : il s'étoit servi du prétexte de son embonpoint pour ne pas les suivre. Il fit asseoir *Lucette*, qui obéit, après quelques façons, & qui éloigna sa chaise du dangereux *Midas*.

« Je veux faire votre fortune, lui dit *Mondor* ; vous méritez mes bontés : votre œil pourroit troubler toute la Compagnie des Indes. Je veux acheter une action sur votre jolie personne. J'ai calculé vos charmes, ils valent beaucoup, le nombre en est grand. Ne faites point de soustraction, acceptez mon cœur, & je vous jure, comme trois & quatre font sept, que je serai toujours votre très-humble serviteur, *Mondor*. » Après ce beau discours, notre Financier s'attendoit à une réponse favorable : on l'assura qu'on seroit toujours prête à lui obéir en tout ce qui n'éloigneroit pas de la sagesse-, & on fit, en se retirant, une profonde révérence.

Il faut avouer qu'une jeune personne, élevée dans de certains préjugés, est rudement difficile à soumettre : j'espère que le Lecteur conviendra de cette vérité, & qu'il estimera mon héroïne. Je ne lui en présente point une vulgaire. Ce Chapitre sert à prouver combien les hommes sont fous, & combien l'amour fait dire de sottises.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE IX.

LUCETTE commence à chanceler.

MON héroïne croyoit s'accoutumer à être sévère ; elle goûtoit un calme heureux. Cependant l'idée de *Lucas* l'agitoit, elle y songeoit souvent malgré elle ; elle sentit palpiter son petit cœur : ainsi l'Amour sçait insensiblement nous enflammer. Des songes enchanteurs lui procuroient des nuits délicieuses. Elle croyoit quelquefois voir son cher ami à ses pieds : il lui sembloit posséder les richesses de *Mondor* ; elle avoit de grands laquais, une table splendide : mais son bonheur s'évanouissoit bien vite. L'Abbé la lutinoit. Le Marquis voltigeoit. Le valet-de-chambre faisoit des larcins amoureux... Combien de fois crut-elle être auprès de *Lucas* ! Tantôt elle s'égaroit avec lui dans des bocages épais ; tantôt il lui disoit les choses les plus tendres, il la pressoit dans ses bras, il l'accabloit de caresses, il confondoit son âme dans la sienne. *Lucette*, malgré sa sagesse, maudit souvent l'instant du réveil, qui dissipoit une si douce erreur.

Les songes, enfans du plaisir, laissent après eux un sentiment de volupté auquel notre âme s'abandonne. Un doux penchant nous porte à la tendresse ; nous soupirons, l'Amour s'en aperçoit, & triomphe.

Jadis *Lucette* frémissait à l'approche d'un homme. Elle baissoit modestement les yeux ; elle étoit insensible aux discours passionnés d'un galant ; elle se déroboit par la fuite à ses soins, à ses caresses. On peut maintenant s'apercevoir qu'elle commence à changer. Ce n'est plus cette jeune paysanne farouche & sauvage, qui veut toujours défendre son innocence qui craint qu'un seul mot ne flétrisse sa vertu, qui s'épouvante d'un rien, qui mord, qui égratigne. Voyez là ; depuis qu'elle est chez le Financier, elle s'est formée, elle prend l'usage du monde. Si vous lui parlez, un tendre sourire accompagne sa réponse, elle est douce & polie. La gaieté

est peinte sur son visage : le feu du plaisir étincelle dans ses yeux. À qui doit-on ce miracle ? à la nature, qu'on ne sçauroit vaincre, & à l'Amour.

On s'aperçut enfin au château du changement insensible de notre héroïne. Chacun des Soupirans prit courage. Elle n'éloigna plus tant sa chaise de *Mondor*. Quand on lui baiſoit la main, elle jettoit un tendre regard. Si le valet-de-chambre & d'*Arneuil* lui tenoient de certains discours, elle sourioit. Quand l'Abbé lui déroboit un baiser, qu'il couloit une main hardie sous son mouchoir, elle se défendoit foiblement & ne crioit pas trop haut.

Lucette prit du goût aux ajustemens. Elle auroit crû être morte si elle n'avoit passé chaque matin une heure à sa toilette : elle apprit sans peine l'art de se mettre avec grâce ; une eau pure lui rendoit le teint plus vif & plus frais ; la pâte d'amande redoubloit encore la blancheur de ses bras : elle les avoit beaux ; elle avoit soin de s'arranger de façon qu'ils frappassent les regards : son mouchoir, entrouvert négligemment, laissoit appercevoir une gorge d'albâtre ; l'œil s'y perdoit avec plaisir. Enfin, elle n'oublia rien pour plaire, & dut tout à la nature.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE X.

Elle rêve : elle rougit.

L'Image de son cher *Lucas* la suivoit par-tout. Si quelqu'un l'appelloit, elle croyoit entendre sa voix. Arrivoit-il un accident dans le village, elle craignoit qu'il n'eût part au danger. Enfin, ses discours, ses actions, son silence, tout s'adressoit à *Lucas*.

On auroit tort de conclure qu'il étoit le seul mortel fortuné pour qui son cœur s'intéressât. Elle le croyoit peut-être ainsi ; mais celle qui se figure n'aimer qu'un seul galant, se trompe quelquefois.

Lucette s'accoutuma aux empressements du valet-de-chambre, aux étourderies de l'Abbé, aux vives caresses du Marquis, & aux offres du Financier : sa froideur n'étoit plus qu'apparente ; sa faible vertu ne battoit que d'une aîle ; les desirs l'enflammoient ; les sens agités lui peignoient mille douceurs à se rendre : elle éprouvoit qu'il est difficile d'être sage. Elle tomba dans une mélancolie singulière ; elle sentit en elle un vuide qui l'étonna : l'ennui se peignoit dans ses regards ; ses yeux battus annonçoient que le sommeil s'éloignoit d'elle : en vain cherche-t-elle à se distraire, tout lui paroît insipide ; ces campagnes fleuries, où elle se plaisoit tant autrefois, lui sont indifférentes : la fraîcheur du matin n'enchant plus son ame ; elle évite & cherche la solitude, les bosquets délicieux, les bois sombres & touffus la font soupirer. Que lui manque-t-il ? Ces plaisirs que la nature fait désirer, que la Jeunesse ne sçauroit fuir, & brûle de connoître.

Elle devint aussi tout-à-coup rêveuse. À peine d'*Arneuil* & *Frivolet* pouvoient-ils la retirer de sa rêverie ; les discours tendres l'y plongeient davantage. Dès qu'on lui parloit d'amour, elle devenoit triste, elle méditoit profondément. Je laisse à présumer ce qui lui donnoit lieu de réfléchir. La Beauté que tout porte à la tendresse, veut en vain résister à son penchant ;

elle devient sombre & penſive, mais enfin un jour elle retrouve ſa bonne humeur.

Notre héroïne commença d'entendre fineſſe : un mot, un rien la faisoit rougir. Elle n'évitoit plus la compagnie des hommes, elle ſembloit même les chercher. Lorſqu'on s'approchoit d'elle, ſon petit cœur palpitait ; elle n'étoit plus maîtrefſe de cacher ſon trouble, & ſon viſage ſe couvroit d'une rougeur ſubite.

À ce dernier trait le Lecteur doit s'écrier qu'elle ne tardera pas à ſuccomber ; il aura raiſon. Conſidérez cette jeune fille : un galant l'entretient de ſa paſſion ; elle rêve, elle rougit, ſigne prochain de ſa défaite. Cette dévote paroît repouſſer les caresses d'un jeune téméraire ; elle ſe fâche, elle réſiſte : oui, mais la couleur de ſon teint dément ſes efforts, & découvre ſes deſirs.

Les Dames ont ſenti combien leur viſage pouvoit les trahir ; auſſi ont-elles eu recours à un rouge artificiel, qui cache celui que fait naître l'amour, le plaifir, & trop ſouvent la honte.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE XI.

Premier faux pas.

MON héroïne se félicitoit chaque jour d'être sage ; elle se promettoit de garder soigneusement ce trésor importun à celles qui le conservent, qu'on défend avec peine, & qu'un rien fait perdre ; ce trésor dont l'on n'a souvent que l'apparence, & que l'Amour a soin de ravir lorsque l'Hymen croit s'en emparer.

Lucette juroit, en soupirant, d'être long-tems cruelle ; mais plus d'une fille oublie sa promesse dans l'instant qu'elle s'efforce le plus de la garder. Telle s'enorgueillit d'une longue résistance, & se soumet bientôt à son vainqueur.

Dame *Mathurine*, mere de *Lucette*, eut une grande dispute avec son mari. Il s'avisa de trouver mauvais qu'elle parlât à certain fermier du canton : la bonne femme prit un ton de maîtresse ; le pauvre mari, crainte de devenir sourd, fut obligé de lui céder, il se sauva comme il put, & prit le parti de se taire. *Mathurine* ne jouit guères de son triomphe ; elle avoit tant crié, tant clabaudé, tant fait d'hélas, tant vanté son innocence, qu'elle en eut une fluxion de poitrine. *Lucette*, en fille tendre, voulut la secourir & veiller auprès d'elle. Elle reçut avec joie la permission de rester avec la mere jusqu'à la fin de la maladie.

Tout le village lui fit fête ; chacun s'empressoit de la voir. On ne la regardoit plus comme une petite paysanne, mais comme une Dame d'importance. Les bonnes gens lui parloient chapeau bas, & la traitoient de Mademoiselle. *Lucas* fut ravi de sçavoir sa maîtresse si près de lui ; sous prétexte de s'informer de la santé de la malade, il venoit souvent jouir de la vue de celle qu'il aimoit. Il trouva plusieurs fois l'occasion de l'entretenir ; il lui peignit son tourment, son ardeur. Ses discours étoient simples &

rustiques, mais ils sçurent plaire : ce n'est pas l'éloquence qui touche une Belle ; un mot, un rien, réussit mieux en amour que les plus belles fleurs de Rhétorique.

Lucette s'est accoutumée insensiblement à s'entendre dire qu'on l'adore, elle semble même s'approcher avec plaisir des galans ; il lui tiennent des discours trop flatteurs pour qu'elle songe encore à les éviter : quand on lui parle, les yeux ne sont plus timidement baissés. « Seroit-ce un crime, se dit-elle tout bas, d'écouter un instant des choses qui nous sont tant de plaisir ? Hélas ! il seroit difficile de n'être pas coupable. Non, je ne fais rien de criminel. On est ridicule lorsqu'on est trop sauvage. On parle aux hommes, on les écoute, & c'est tout. Plût au ciel qu'on ne fît jamais plus de mal » !

C'est ainsi que notre héroïne s'humanise petit-à-petit ; & quand même elle eût pensé différemment, elle auroit excepté *Lucas*. Elle n'étoit contente qu'avec lui. Son trouble, son silence, les regards apprirent bientôt à *Lucas* combien il étoit heureux. Il redoubla d'affiduité : il épioit le moment de la trouver seule ; il le faisoit. *Lucette* ne put lui refuser un baiser, il en prit mille ; elle se consola sans peine. Des baisers sont-ils si contraires à la vertu ? Notre Amant villageois demanda davantage, on fut sourd à ses prières ; c'étoit assez d'une faveur. *Lucette* ne rougissoit pas de lui accorder des baisers sans nombre ; ils ne lui paroissoient point faire tort à son innocence, & elle étoit résolue de s'en tenir là.

Cependant *Lucas* se mit en tête de la fléchir. Ce qu'on lui avoit accordé lui faisoit désirer vivement ce qu'on lui refusoit. Il guetta l'occasion où il pouvoit combler son bonheur, & la trouva. Il apprit que *Lucette* devoit aller dans la campagne chercher une certaine herbe pour sa mere. Il fut l'attendre, & lui offrit de l'aider : on pense bien qu'il ne fut pas refusé.

Nous touchons à l'instant critique où notre héroïne va perdre le nom de cruelle. Je supplie le Lecteur de lui pardonner sa foiblesse. Il faut enfin céder à l'amour & à la Nature. Quelle est la Beauté qui résiste toujours ? Celle qu'on ne peut attendrir ne tient rien de l'Humanité, elle doit habiter au fond des bois ; mais celle qui se rend aux desirs, aux soins empressés d'un amant, est digne de l'hommage des mortels ; on l'estime, on la chérit, elle fait le bonheur de tout ce qui l'environne.

Lucas étoit résolu d'attendrir sa maîtresse : le hazard, l'Amour lui suggéra le moyen de fléchir une Belle. Il eu recours à un stratagème qui séduit bientôt l'objet le plus sur ses gardes. Louez celle qui vous enflamme & qui vous résiste, vous la verrez prêter l'oreille à vos discours ; elle sourit, vous trouve galant, sincère, & la tête lui tourne.

Notre paysan fut aussi rusé que les amoureux qui habitent les villes. Il se récria sur la beauté des yeux de *Lucette* ; il fit l'éloge de la blancheur, de l'éclat de son teint ; il vanta ses charmes & son esprit. Notre héroïne, effrayée d'abord de se voir seule avec *Lucas*, vouloit l'obliger de s'éloigner ; mais elle prêta l'oreille à ce qu'il disoit, il lui parut adorable : elle cessa de se méfier de lui, ne le pressa plus de se retirer. Comment peut-on craindre & rebuter un amant qui nous loue ?

Lucas obtient de légères faveurs, il en demande de nouvelles, on les lui accorde en voulant les refuser ; il devient pressant, redouble ses éloges : *Lucette* résiste, elle soupire, une douce langueur s'empare de ses sens ; elle veut crier à *Lucas* d'arrêter, mais sa voix expire : elle tombe sur un lit de gazon ; un buisson touffu se trouva fort à propos pour cacher sa faiblesse.

Lucette, revenue à elle-même, se désespéra, répandit des larmes, connut combien il est dangereux d'être sensible aux louanges. *Lucas* la consola de son mieux ; il lui fit connaître que ses regrets étoient inutiles, & qu'il étoit impossible de réparer le mal. Elle avoua qu'il avoit raison, & se rendit plus coupable, si c'est l'être que de goûter & de procurer mille plaisirs.

Elle revint fort tard au village. La rougeur de son teint, son air fatigué, firent croire qu'elle avoit eu bien de la peine : on ignoroit que l'Amour lui eût fait passer les plus doux momens. Elle apporta la plante précieuse qui devoit guérir sa mere ; mais en la cherchant, elle avoit perdu une fleur que toutes celles de nos parterres ne vaudront jamais.

Notre héroïne aimoit trop *Lucas* elle avoit trop sujet de se louer de lui, pour ne pas chercher l'occasion de lui parler souvent. Elle sentit qu'un tête-à-tête avec un amant procuroit des douceurs infinies. Sa mere troubla une partie de sa félicité. Dame *Mathurine* s'avisa d'être trop tôt convalescente ; elle étoit pauvre, n'avoit pas de quoi payer le Chirurgien, le Médecin, l'Apothicaire ; elle laissa agir la Nature : voilà, je crois, pourquoi elle ne resta pas longtems malade. *Lucette* fut presque fâchée de la voir bien

portante. Il fallut retourner au château. Adieu les fréquens tête-à-tête, plus de rendez-vous avec *Lucas*, plus de moyen commode de l'entretenir, & partant, plus de bonheur pour *Lucette*. Elle trouva cependant le secret de se rendre heureuse plus d'une fois, sans que l'on s'en doutât. Lorsqu'une jeune fille veut converser avec son amant, elle est fertile en expédiens ; aucune *Agnès* n'en a encore manqué : l'Amour est un grand maître.

Lucette croyoit jouir long-tems de son bonheur ; mais le fortuné, le tendre, l'aimable *Lucas* disparut tout-à-coup. On le chercha vainement, tout fut inutile : on le crut noyé ou dévoré des loups. Qu'on se représente la douleur de *Lucette* : si elle avoit pû la faire éclater, elle n'auroit pas été si à plaindre. Elle résolut de mourir ; mais la constance n'est plus de mode, elle ressemble à la douleur d'une veuve qui promet de n'oublier jamais le défunt : se ressouvient-elle toujours de ses sermens ?

CHAPITRE XII.

Second faux pas.

L'ABBÉ *Frivolet* desiroit depuis long-tems les bonnes grâces de notre héroïne. Il seroit impossible de courir un bénéfice avec plus d'ardeur. Il ne songeoit qu'aux attraites de *Lucette*. Elle ne lui fit point oublier son breviaire ; il étoit accoutumé à n'y guères penser. Il lui avoit déclaré son amour ; mais en dépit de ses minauderies, de ses discours élégans, & du pouvoir du petit collet, il n'avoit obtenu qu'à peine des regards favorables. L'Abbé se désoloit, & voyoit bien qu'il n'aimoit pas une fille instruite des usages du siècle, & qui sçût comme on en use avec Messieurs les Abbés.

Lucette ne s'étoit permise qu'une foiblesse ; elle croyoit être toujours cruelle à tout autre qu'à son cher *Lucas* : mais, sans s'en appercevoir, elle étoit devenue aussi douce qu'un mouton. Elle connut avec plaisir les sentimens de l'Abbé : elle lui sourioit souvent. « Ce pauvre *Frivolet*, disoit-elle ! comme il me regarde ! Il seroit enchanté si je l'aimois un peu. Pourquoi lui refuserai-je ce plaisir ? Que m'en coutera-t-il ?... *Lucas* est plus aimable, je l'adore,... oui, mais il m'a quittée, ou il est mort... Je dois lui être fidelle sans doute... Sçaura-t-il ce que je fais pour lui ?... La sagesse veut aussi que je sois insensible aux discours des hommes. N'importe, ne rebutons pas tout-à-fait Monsieur l'Abbé ». Elle en fit plus qu'elle n'avoit dessein. *Frivolet* s'empara bien-tôt de la petite-oie. Il goûta, dans ce prélude charmant, des plaisirs plus délicieux que la totalité même. Les hommes desirent toujours ; ils s'imaginent que la félicité ne se trouve que dans ce qu'ils ne possèdent pas. L'Abbé pria *Lucette*, en lui faisant les plus tendres caresses, de le faire parvenir au comble du bonheur. Elle voulut résister ; il la couvrit de baisers, il lui peignit sa tendresse : elle se sentit ébranlée, & son trouble & son silence annoncerent à l'Abbé qu'il alloit être vainqueur.

Le Petit-collet crut avoir lieu de se glorifier de sa victoire. *Lucette* n'avoit point respiré l'air empoisonné des villes, elle étoit jeune & naïve ; tout cela lui faisoit présumer qu'elle lui avoit fait un présent bien rare. Le Lecteur sçait combien il étoit dans l'erreur ; mais je le supplie de ne point s'en moquer : l'Abbé n'est pas le seul qui se soit trompé en pareil cas.

Frivolet, enchanté de sa maîtresse, lui prouva son amour par des dons multipliés & par ses transports. Il n'avoit jamais été si galant & si aimable. Le château de *Mondor* lui parut le séjour des Dieux ; il ne cessoit d'en faire l'éloge : au reste, malgré tout ce qu'il en disoit, malgré toutes les beautés qu'il y trouvoit, il n'étoit content qu'auprès de *Lucette* ; chaque jour il la cherchoit, chaque jour il étoit plus tendre & plus passionné : son amante n'étoit point ingrate à l'ardeur de ses feux, elle le combloit de caresses, elle s'enivroit avec lui de mille plaisirs : cependant elle soupироit quelquefois, son cœur lui faisoit regretter *Lucas*.

La raison se fait entendre, même dans l'ivresse de nos sens. *Lucette* étoit confuse lorsqu'elle songeoit à sa conduite. « Quoi ! deux amans tout-à-coup ! s'écria-t-elle. Comment ai-je pû tant m'égarer, après, toutes les leçons de ma mere ? Oh ! je veux m'en tenir à ces fautes, & n'en plus faire d'autres ».

Elle parloit d'or ; mais je crains qu'il lui soit impossible de tenir parole : fille qui veut rester sage, doit être sur ses gardes, & ne se rien permettre.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE XIII.

Troisième faux pas.

LE Marquis, d'*Arneuil*, cette poupée mise avec élégance, cette espèce de papillon ; enfin, ce jeune Seigneur amoureux de la personne, dont nous avons déjà parlé, honoroit *Lucette* de son attention : il lui trouvoit une mine ravissante, une bouche au mieux, une jambe bien tournée, &c. Il voltigeoit depuis long-tems autour d'elle ; il lui jettoit de ces regards qui disent : je suis fou de vos charmes ; vous êtes divine. Le Marquis auroit parié un de ses meilleurs chevaux que *Lucette* en tenoit pour lui, qu'il lui tardoit furieusement de posséder un si aimable petit homme : mais, à son grand étonnement, elle résistoit depuis deux grands mois. C'est un enfant, disoit-il ; nous la formerons. Persuadé qu'elle devoit bientôt se rendre, il la lutinoit chaque jour. « À quoi bon faire la cruelle ? lui disoit-il en minaudant. « Ce n'est pas avec moi qu'on se glorifie d'une longue résistance. Va, ma chère, cesse de te tourmenter, aime moi, fais ton bonheur ». Un pareil discours n'étoit pas trop propre à toucher une femme. Aussi notre héroïne eut-elle la force d'être insensible au mérite du Marquis. Il s'en étonna, & redoubla ses soins. Pour soumettre une place si rebelle, il mit toutes ses bonnes qualités en campagne & n'en fut que plus ridicule & plus fat.

Lucette se moqua avec l'Abbé des élégances de d'*Arneuil*. Mais elle parvint enfin à les trouver plus supportables. Elle fit réflexion que c'étoit à cause d'elle qu'il cherchoit à paroître aimable : elle s'accoutuma à ses manières ; elle trouva sa démarche noble & assurée ; elle traita le soin qu'il avoit de sa personne & de sa parure, d'amour pour la propreté ; son esprit lui parut brillant & solide ; & son étourderie, une vivacité de jeunesse. Elle ne fit point part à l'Abbé de ses nouvelles observations ; elle craignoit qu'il ne la détrompât, puis elle sentoit qu'il falloit lui taire quelque chose.

Le Marquis touché de pitié pour l'amour qu'il croyoit faire naître, s'intéressa vivement au sort de son amante, & résolut d'agir au gré de l'impatience de notre héroïne : il la surprit lorsqu'elle s'y attendoit le moins. Ses caresses émurent la tendre *Lucette*, son cœur battit, elle resta sans force entre ses bras. « Je vais, ma reine, lui dit-il, te faire goûter les plus grands plaisirs ». Il ne se trompa pas, pour cette fois : l'homme le moins vain peut hardiment promettre la même chose. *Lucette* s'enivra de douceurs bien différentes de celles que procure la sagesse, Cependant elle ne put s'empêcher de regretter *Lucas*.

D'*Arneuil*, enchanté de son bonheur, le crut plus grand qu'il n'étoit : il devint encore plus fat que de coutume ; on en ignora la cause : l'Amour seul pénétra le mystère, & sourit malignement.

CHAPITRE XIV.

&c. &c. &c. &c. &c. &c. &c. &c.

JE crois avoir déjà dit que *Mondor*, quoique Financier, n'étoit pas insensible : il convoitoit *Lucette*. Sa lourde masse étoit enflammée. Le feu de l'amour avoit pénétré la chair & la graisse qui l'accabloit ; il étoit parvenu jusqu'à son cœur. Un aussi joli tendron lui promettoit des plaisirs infinis. « Morbleu, lui dit-il un jour tendrement à la maniere, je vous aime mieux que tous les héros du monde. Ne faites pas la sotte, acceptez cette bourse, & accordez-moi la pleine jouissance de votre personne ». *Lucette* ne répondit rien : elle avoit résolu d'être sévère ; mais il lui sembla que la chose méritoit quelques réflexions. « Il se trompe beaucoup, se dit-elle tout bas, s'il croit se faire aimer. Il a trop l'air de ces figures que l'on voit sur des cheminées Mais pourquoi le haïrai-je ? ne lui suis-je pas redevable du bonheur dont je jouis ? ne m'a-t-il pas mise en état de vivre à mon aise ?... Qu'il est importun, lui & son argent ! *Lucas*, l'Abbé, le Marquis ont sçu m'attendrir ; ils n'ont point à se recrier contre ma sagesse ; & je suis insensible aux discours du Financier ! Je veux donc lui en imposer... Quoi ! je prétends faire l'hypocrite ! Non. Mais c'est bien assez de trois fautes... Que je suis folle ! Que me reviendra-t-il de mépriser Monsieur *Mondor* ! Rien. Il me chassera du château. Si, au contraire, je l'écoute, il me mettra en état de faire du bien à ma mere, à mes parens... Je sens que j'ai un bon cœur pour ma famille ».

Ce beau raisonnement aboutit à la persuader en faveur du Financier. Quand une fille fait tant que de vouloir prendre conseil, & qu'elle doute si elle écouterà son amant ou non, elle est à moitié vaincue. Les femmes ne sont point heureuses en réflexions ; elles risquent de se tromper & panchent un peu vers la douceur, *Lucette* se trouva dans le même cas ; elle ne fit plus

que de ces petites façons inventées par nos *Lucrèces* modernes, & qui rendent l'instant de la défaite plus délicieux.

Mondor fut respecté, on commença à lui sourire, il reçut quelques tendres regards. Il redoubla son ardeur ; on lui dit qu'il se moquoit : pour prouver le contraire, il présenta une bourse dodue ; notre héroïne la prit par distraction : elle permit bien des choses par distraction. Le fortuné *Midas*, attentif à ce qu'il faisoit, profita de sa rêverie ; il la prit gravement dans ses bras. *Lucette* lui cria de finir ; mais bien-tôt elle n'eut plus la force de rien dire. *Mondor* essoufflé travailla à se rendre heureux : enfin, après bien de la peine, il eut la gloire d'en venir à son honneur.

« Parbleu, s'écria-t-il en tombant dans son fauteuil & en s'essuyant le front, il faut avouer que les hommes sont de bonnes gens ; ils courent après un bien qui cause une peine infinie. Vive, morbleu, un bonheur aisé, que l'on peut goûter sans efforts » : *Lucette* l'assura qu'elle étoit mortifiée qu'il n'eût pas à se louer d'elle, & que ce n'étoit pas sa faute. « Je te pardonne, mon enfant, reprit notre Financier. Tu as le bonheur de me plaire : sois toujours sage, rien ne te manquera. Mais au diable, si je voulois trouver chaque jour une fille comme toi » !

Notre héroïne jeta bien-tôt les yeux sur le valet-de-chambre du Marquis. Il ressembloit trop à son maître, pour qu'il n'eût pas quelque part à son amitié. Il l'assura de sa discrétion : il en dit tant, il en fit tant, qu'elle s'attendrit, & qu'il goûta une félicité si désirée. Le valet-de-chambre ne fut guères plus clair-voyant que les autres. Son erreur lui valut la réalité & fut utile à notre héroïne ; il l'aima davantage : l'amour-propre nous aveugle quelquefois. Enchanté de ce que le hasard lui procuroit, & qu'il croyoit ne trouver de sa vie, il redoubla ses preuves de tendresse. *Lucette* crut quelques instans posséder son cher *Lucas*.

J'ai annoncé que Monsieur le Curé avoit oublié *Lucette*, & qu'il étoit résolu de suivre désormais la sagesse. Je ne veux point en imposer au Lecteur ; j'avoue que je me suis trompé. J'espère qu'on me sçaura gré de ce que je fais ici : il est rare que mes Confreres ayent la modestie de connoître leurs fautes, de les publier & de s'en corriger.

Monsieur le Curé donc, ce grivois éveillé, partisan de *Bacchus* & de la bonne chère, bien loin de ne plus songer à *Lucette*, n'attendoit que l'instant

favorable. La résistance de notre héroïne l'avoit étonné sans le rebuter ; il sçavoit qu'une fille n'est pas toujours méchante. Il l'observoit chaque jour ; son teint lui parut s'animer davantage ; il trouva que ses yeux devenoient malins & brillans. « Bon, dit-il en lui-même ; la petite a des desirs ; le monde, l'âge, l'occasion, tout cela la tente. Re commençons l'attaque, sûr de remporter la victoire ».

Monsieur le Curé, d'un air patelin, aborda un jour *Lucette*. « Nous fuyez-vous, lui dit-il ? Je crois pourtant qu'on ne doit pas vous effrayer. Je suis votre ami ; j'ai pris part à votre bonne fortune : mais vous devriez paroître plus empressée à me voir. Venez demain matin : il est de mon devoir de vous donner des conseils ; ils vous seront utiles ». *Lucette* promit de lui rendre visite ; elle n'y manqua pas : aucune mauvaise honte ne la retint ; elle entra sans crainte chez le Pasteur : elle étoit seulement plus rouge qu'à son ordinaire. Elle trouva un déjeuner délicat : le Curé l'engagea d'y faire honneur ; il acheva de la rassurer. Il lui verfoit souvent à boire, mais non sans raison. Les yeux du Pasteur s'enflammerent ; il soupira. « Oh ! ça, ma fille, lui dit-il, ne me cachez rien ; quelque heureux galant vous fait-il la cour ? — Non, je vous assure. — Le cœur n'a-t-il pas encore parlé ? — J'ignore ce que vous voulez dire. — Quoi ! vous êtes encore telle qu'au sortir de chez votre mere ? Vous possédez un trésor si rare & sitôt perdu ? — Hélas ! oui, reprit *Lucette* en baissant les yeux. « Ô ciel ! seroit-il possible, s'écria le Pasteur hors de lui ? Aucun audacieux n'a découvert cette gorge charmante ? Aucun téméraire ne vous a pressé dans ses bras ? — Non, non ». *Lucette* prononça beaucoup d'autres non ; & Monsieur le Curé, toujours questionnant, toujours curieux, parvint enfin au bonheur qu'il cherchoit. Ils gardèrent tous deux un silence agréable, qu'interrompoient de fréquens soupirs.

Le Pasteur crut avoir confisqué à son profit une fleur tant poursuivie, qui ne pouvoit manquer de tomber entre des mains pécheresses ; il crut l'avoir enlevée à un monde profane : il s'écria, en souriant, que le diable seroit bien attrapé.

Mon héroïne, rassurée contre la crainte des faux-pas, en fit plusieurs en secret, qu'il me seroit impossible de rapporter. Elle s'aperçut avec plaisir que certain gros laquais la regardoit attentivement. La timidité l'empêchoit de découvrir sa flamme ; il fut long-tems à soupirer ; il s'enhardit, & il fut

heureux. Le jardinier de *Mondor* remarqua trop *Lucette* ; adieu le repos, il ne songeoit plus qu'aux attraits de celle qui l'enchantoit : il oublia son ouvrage, le foin du parterre, tout dépériffoit. Il la surprit un jour dans un coin du jardin, elle voulut se défendre ; il la toucha par le récit de ses maux, elle le plaignit, & le rendit reconnoissant. Un quidam... Mais ce feroit à ne jamais finir, &c. &c. &c. &c. &c. &c.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE XV.

Enlèvement.

UN jeune Militaire, semblable à quelques-uns d'à présent, qui font plus volontiers la guerre aux Dames qu'aux ennemis de l'État, passa par hasard aux environs du château de *Mondor*. Il connoissoit notre Financier ; il vint lui rendre visite. Il fut enchanté à la vue de sa gouvernante, & conçut d'abord le dessein de la lui escroquer.

L'aimable enfant de *Mars* trouva le moyen de parler tête-à-tête à notre héroïne. Il lui exprima les sentimens qu'il avoit pour elle ; il la conjura de le suivre à *Paris*. Le cœur de *Lucette* parloit en faveur de l'Officier ; il lui paroissoit estimable ; mais la proposition la révolta. « Pour qui me prenez-vous, Monsieur ? Suis je capable d'abandonner ma famille ? Vous me mépriserez, si je me rendois à vos desirs. L'honneur me défend ce que vous me proposez. Il est vrai que vous êtes fait de façon à faire faire plus d'une folie ; mais mon devoir & la vertu m'arrêtent, & j'en suis fâchée ». À ces mots elle s'échappa, sans vouloir rien entendre : l'Officier fit en vain tout son possible pour la retenir.

Le Lecteur observera que le Militaire étoit arrivé au château à dix heures du matin, qu'il eut à onze l'entretien qu'on vient de voir avec *Lucette* ; & qu'à minuit il devoit continuer sa route. À neuf heures du soir il la rejoignit dans le jardin. « Et ! bien, cruelle, lui dit-il, partirai-je sans vous ? Mépriserez-vous les offres d'un homme qui vous adore ? Je promets, chère *Lucette*, de ne vous abandonner jamais. Je partagerai avec vous ma petite fortune ». *Lucette* interdite, chercha long-tems sa réponse. Elle avoit fait attention que l'Officier étoit bien tourné, qu'il étoit jeune & galant, d'un autre côté, elle songeoit à sa mere, à *Frivolet*, &c. tout cela la plongeoit dans un mortel embarras. Enfin, après un grand combat, le parti du guerrier fut le

plus fort ; elle pencha à accepter ses offres. Elle rêvoit encore à ce qu'elle devoit faire, lorsqu'il l'aborda. « Je voudrois, lui dit-elle, pouvoir vous contenter : mais que dira-t-on de moi ? Les hommes sont si trompeurs, qu'on ne doit guères se fier à leurs discours. Je me repentirois bien-tôt, si j'avois la foiblesse de consentir à ce que vous exigez ».

L'officier comprit bien qu'elle se rendoit. Il dissimula sa joie, & pour la rassurer davantage, il lui fit les meilleures promesses du monde. La tête acheva de tourner à notre héroïne. Elle lui prouva qu'elle étoit prête à le suivre, de maniere qu'il n'en put douter. Ils se séparèrent : l'Officier courut à table, & *Lucette* vola faire son paquet. Le cœur lui battoit d'une étrange forte, son village avoit encore des charmes. Elle étoit prête quelquefois à se dédire : elle traita son incertitude d'enfantillage, & attendit l'heure du départ avec impatience.

Le guerrier fortuné ne resta pas long-tems à table : il la quitta bientôt pour hâter l'instant où il devoit posséder à son aise sa chere *Lucette*. *Mondor*, le Marquis & l'Abbé l'embrassent, lui souhaitent un bon voyage, ils ne s'attendoient guères qu'il en dût faire un si délicieux. Il se précipite dans sa chaise ; le postillon fouette, les chevaux partent aussi vite que le vent, & on le perd bientôt de vûe. Il fit arrêter à un quart de lieue du village : notre héroïne arrive au rendez-vous, chargée de son petit bagage ; elle monte dans la voiture, se place à côté du Militaire ; & la voilà déjà à dix lieues de sa mere, de *Frivolet*, du Marquis & de *Mondor*.

J'entends le Lecteur se récrier que *Lucette* est une folle, ou que l'Auteur n'a pas le sens commun de la faire agir contre toute vraisemblance. Je le supplie de considérer que celle dont j'écris l'Histoire a donné dans plus d'un travers, & qu'ainsi elle est bien capable de celui-là. D'ailleurs, les Sages ont écrit que les femmes sont capricieuses. *Lucette* & moi, nous avons encore une autre excuse à alléguer : c'est une terrible chose que la sympathie ; elle subjugué, elle entraîne ; on fait des vœux, on s'intéresse pour des gens que l'on n'a jamais vus.

Le lendemain l'allarme fut grande dans le château de *Mondor*. Point de nouvelles de *Lucette*. Qu'est-elle devenue ? On la chercha vainement dans le village. Quelqu'un s'avisa de dire que l'officier l'avoit enlevée ; on trouva qu'il avoit raison. « Ah ! s'écria le Financier, faire un tel affront à un homme comme moi ! S'emparer d'une fille que j'honorois de mon amitié,

& dont j'aurois fait la fortune ! » « Morbleu, disoit l'Abbé, perdre une Beauté que j'ai élevée, qui profitoit si bien de mes leçons : le coup est foudroyant » ! La pauvre petite, disoit le Marquis en se regardant dans un miroir, « que je la plains ! On l'entraîne loin de moi, de moi qu'elle chérit, qui suis le premier... Il faut qu'on lui ait fait une grande violence ».

Tous ceux qui avoient connu *Lucette* se plaignoient chacun à leur manière, & maudissoient l'infâme ravisseur. Ils se trompoient tous lourdement. Que de filles sont enlevées comme *Lucette* ! J'ai peut-être fait ici, sans y penser, l'histoire de plus d'un enlèvement passé, présent & futur.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE XVI.

Vive Paris !

LE galant Officier, que nous nommerons *Villeneuve*, conduisit *Lucette* à *Paris*, & la fit passer pour sa femme. Il se logea avec elle dans un grand hôtel, où il s'annonça pour ce qu'il voulut. L'air naïf de sa prétendue épouse, son ingénuité, son innocence, n'étoient guères placés dans une ville telle que *Paris*, & apprêterent bien à rire. Il fit son possible pour la corriger de quelques défauts essentiels : elle avoit de grandes dispositions ; aussi n'eut-elle pas de peine à suivre ses avis. Elle se défit peu à peu de cette retenue campagnarde, de cette simplicité si hors de saison ; elle apprit à dire ce qu'elle ne pensoit pas, renonça à ces vertus que nous laissons à nos bons ayeux, devint folle, vive, étourdie, éclata de rire pour la moindre chose, attrapa enfin une partie des airs à la mode.

Quand *Villeneuve* s'aperçut qu'on avoit profité de ses leçons, & qu'il pouvoit sans honte paroître en public avec sa jeune élève, il lui fit voir toutes les beautés de *Paris*. Il la mena dans les promenades, aux *François*, & surtout aux *Italiens*. Étonnée de la foule qu'elle vit à l'*Opéra bouffon*, elle demanda à *Villeneuve* si c'étoit-là le plus beau Spectacle de *France*. « Gardez-vous d'en douter, lui répondit-il ; sinon vous passeriez pour une habitante de la Lune. On ne va plus aux *Comédiens François* ; ils déclament, devant une poignée d'hommes gothiques, les pièces maussades de *Corneille* & de *Racine*. Vraiment, nous sommes plus éclairés qu'on ne l'étoit autrefois. » Je ne sçais, répondit *Lucette*, je m'amuse beaucoup aux *Italiens* ; mais à l'autre Spectacle j'y pleure avec plaisir, j'y ris à des choses que je crois se passer tous les jours dans le monde ; & lorsque j'en sors, j'ai le cœur affecté délicieusement, je suis pénétrée de ce que j'ai entendu, je sens que j'ai profité, que pour mon argent l'on m'a amusée & instruite. À

l'*Opéra bouffon*, on n'entend rien que du bruit, on s'y réjouit un instant, & l'on bâille à la fin ». L'Officier ne trouva pas que ce raisonnement méritât une réplique, il se contenta de rire, de lever les épaules. Il déplora la stupidité de sa chère amie, & conclut qu'elle avoit encore grand besoin de ses leçons.

Lucette s'étoit fait une si grande idée de *Paris*, son imagination le lui avoit peint si merveilleux, qu'il lui fut impossible de le trouver tel qu'elle se l'étoit figuré : des rues étroites, des maisons mal bâties & obscures, une boue continuelle, un cahos, un fracas affreux ; tout cela, dis-je, l'étonna beaucoup. Elle croyoit autrefois que la capitale ne renfermoit que du prodige & de l'excellent : elle croyoit voir couler des rivières à l'*Opéra*, &c. &c. Quelques-uns des Acteurs de notre premier Théâtre ne lui parurent que de simples mortels, &c. &c. Qu'on lui pardonne une erreur si commune aux gens de Province. Cependant elle ne tarda pas à s'appercevoir que *Paris* méritoit une partie de sa célébrité.

Villeneuve n'épargna rien pour lui faire goûter tous les plaisirs. Sa table étoit servie avec délicatesse ; il lui donna plusieurs robes riches & élégantes : il la conduisoit souvent sur les *Boulevards*, où elle avoit la douceur de s'appercevoir que ses charmes étoient remarqués. *Lucette* eut d'abord de la peine à chérir cette promenade ; elle s'étonna long-tems que tout *Paris* abandonnât le superbe jardin des *Tuilleries*, pour venir s'étouffer, se presser, se heurter dans un lieu étroit, mal propre, exposé à la chaleur du soleil & à la *Bise*. Elle cacha son sentiment à l'Officier, de crainte qu'il ne la trouvât trop ridicule : elle n'avoit pourtant lieu que de se louer de lui. Il ne lui laissoit rien desirer. Mais le pauvre garçon connut bien-tôt que ses fonds baïssoient, qu'il avoit été trop prodigue. Il devint inquiet & rêveur. Pour l'accabler davantage, il reçut ordre de joindre son Régiment. Dans la crainte que ses adieux ne fussent trop tendres, & d'être obligé de verser des larmes, (ce qui auroit été peu séant à un Militaire,) Il résolut de partir sans rien dire : il osa former, (mais ce qu'il y a de plus affreux,) il osa exécuter un si cruel dessein.

Le Lecteur est prié de se peindre le désespoir dont fut saisie notre héroïne, lorsqu'elle eut vainement attendu trois jours son cher *Villeneuve*, & qu'elle ne put douter qu'il ne l'eût abandonnée. Elle se trouvoit sans un sou, presque sans connoissance, accoutumée à la bonne chère & à l'oisiveté. Sa situation est triste, je l'avoue ; mais elle est jeune, charmante, douce, enjouée : peut-

on mourir de faim avec de si bonnes qualités ? Elle seroit la premiere à qui ce malheur seroit arrivé, *Paris* est un séjour de Cocagne pour les Belles : elles y volent de conquêtes en conquêtes, de trésor en trésor, de dupes en dupes : toutes les bourses leur sont ouvertes ; elles y puisent largement, les mettent bientôt à sec. Ma foi, vive *Paris* !

CHAPITRE XVII.

LUCETTE acheve de s'instruire.

NOTRE héroïne étoit plongée dans la plus grande douleur ; elle n'imaginoit aucun moyen de vivre à son aise : quelquefois il lui venoit dans l'idée de travailler ; mais quel métier pouvoit lui procurer les douceurs qu'elle venoit de perdre ? Son incertitude & les chagrins augmentoient à chaque moment. Elle ne songeoit plus à son enfance, à ses travaux champêtres. On oublie dans peu les peines, l'infortune ; & l'on s'accoutume aisément à ne rien faire, à une vie aisée & sensuelle.

Madame *Commode*, Marchande de dentelles & d'autres *pompons* de femmes, ignorant le triste état de *Lucette*, vint lui proposer d'acheter de ses frivolités. Elle la surprit toute en larmes, & dans l'attitude d'une Belle affligée. « Apprenez-moi, lui dit-elle, le sujet de vos chagrins : peut-être pourra-t-on vous être utile ». La pauvre délaissée fut ravie de trouver une confidente ; il lui sembla qu'elle alloit se soulager d'un gros poids.

Madame *Commode* écouta attentivement le récit que lui fit *Lucette* de l'infidélité du Militaire. « Quoi ! ce n'est que cela qui vous inquiette, lui dit-elle ! Un amant peint son tendre martyr, il est pressant ; nous le croyons : il redouble ses efforts ; on cède, & il nous abandonne : bagatelle. C'est une plaisanterie à laquelle on est fait. L'inconstance est très-commune entre les amans : douter que l'on peut se lasser d'aimer le même objet, c'est mettre en doute si l'on doit mourir un jour. Cent mille Beautés au moins sont dans le même cas que vous, & seront consolées demain. Vous n'êtes pas riche, vous craignez la misère, il vous semble déjà la ressentir. Eh ! ma chère Demoiselle ; songez où vous êtes. Les hommes sont ici trop galans pour abandonner une Belle infortunée ; soyez-en sûre, vous nagerez dans l'opulence, les plaisirs & le luxe vous suivront ; mais il faut pour cela se

conformer à mes conseils. Ne vous piquez pas sur-tout d'une sageffe austere ; la vertu conduit maintenant à l'Hôpital.

» Ce que je dis vous révolte peut-être. Prenez garde, vous seriez fâchée un jour de ne m'avoir pas crue. J'ai connu une jeune personne que des malheurs inouis précipiterent dans l'indigence. Elle voulut être toujours farouche, elle veilla soigneusement à sa conduite. Je lui remontrai en vain le tort qu'elle alloit se faire, à peine daigna-t-elle m'écouter. Sçavez-vous ce qui arriva ? La sotte fut trop contente de trouver une vieille Dame qui la prit pour fille-de-chambre, & qui la renferma avec elle dans un cloître, où elle est encore, tandis qu'elle auroit pour le moins un carosse & deux grands laquais derriere ».

« Que cet exemple serve à vous instruire. Je veux bien, ma chere enfant, m'intéresser à votre sort. Soyez tranquille : je me charge de vous rendre heureuse ; avant qu'il soit peu vous serez riche, & vous me remercirez ».

Mon héroïne, attentive au discours de Madame *Commode*, goûta ses avis, après une légère résistance. « Oui, s'écria-t-elle, vous m'éclairez. Je veux vous regarder désormais comme une fidele amie. Ma situation excusera les fautes que je ferai. Si j'étois riche, je chérissois la vertu : je ne suis donc pas si coupable. »

CHAPITRE XVIII.

Coups de Théâtre.

LA respectable Madame *Commode* conseilla à *Lucette* de se faire voir aux Promenades, aux Spectacles, & d'être toujours mise comme les Dames du haut ton, qui copient si bien les *filles du monde*. Aidée de ses judicieux avis, notre héroïne s'habilla comme une jeune épousée. Elle mit du rouge, non par nécessité, mais pour paroître de plus loin. Elle fit son entrée aux *Tuilleries* un vendredi. Madame *Commode* l'accompagnoit par décence. Elles parcoururent plusieurs fois la grande allée d'un air modeste. À l'aspect de *Lucette*, nos jeunes sémillans furent plus étourdis ; nos Seigneurs élégans, nos Marquis à vapeurs, voulurent faire les aimables, & devinrent plus mauffades ; & les femmes recommencerent à médire. Vingt lunettes furent braquées sur les deux nouvelles arrivées, qui marchaient d'un pas grave & en minaudant. On se demandoit : qui est-elle ? On se disoit : la petite est charmante ; elle fera des merveilles. Madame *Commode* connue de la Cour & de la Ville, annonçoit assez que sa compagne n'étoit pas une *Lucrece*. Elle prêtoit l'oreille à tout ce qui se disoit, & observoit celui que les appas de *Lucette* frapperoient davantage.

Nos deux Dames se promenoient donc d'un air de Princesses, au milieu des tendres regards, des souris, des plaisanteries & des mots à *double entente*. En passant près du grand bassin, *Lucette* apperçoit à côté d'elle un cavalier dont la physionomie l'intrigua ; elle s'arrête un instant, l'observe, & tout-à-coup s'écrie, en courant à lui : « Quel bonheur de vous rencontrer ! Eh quoi ! Monsieur le Curé, sous ce déguisement ».

Je laisse à penser quelle fut la confusion du Pasteur du village de notre héroïne ; car en effet c'étoit lui. Sous prétexte d'un voyage dans la *Lorraine*, sa patrie, il étoit venu se refaire à *Paris* des longs jeûnes auxquels

son état l'obligeoit. Pour être plus libre dans ses actions, il s'étoit débarrassé de la soutane & du petit collet ; il se paroît d'un habit gris galonné, d'un chapeau gros comme le poing, & d'une épée de quatre pieds & demi. Son teint fleuri & vermeil, ses discours, ses propos en impoisoient & le faisoient passer pour tout autre qu'il n'étoit. Il eut la douleur de se voir démasquer en public. Des ris, des brouhahas, des huées s'élevèrent autour de lui ; chacun se presse pour le considérer ; la foule augmente à chaque instant. En vain prétend-il soutenir qu'on se méprend, on refuse de l'écouter. Il sentit à la fin le danger qui le menaçoit ; il s'échappa de son mieux, en jurant, en maudissant *Lucette*.

Monsieur le Curé, n'osant plus paroître, jugea à propos de s'éloigner de *Paris*, & d'aller édifier son troupeau, qui le desiroit depuis longtemps.

Notre héroïne, excédée des questions qu'on lui faisoit, s'éclipsa de la promenade avec Madame *Commode*. En sortant, un laquais effronté, parfumé, dont l'habit faisoit honte à celui de plus d'un honnête homme, vint sans façon la regarder sous le nez. Sa conductrice alloit s'emporter contre l'insolence du laquais Petit-maître ; mais tout-à-coup *Lucette* pousse un grand cri, & lui saute au cou. « Quoi ! c'est vous ! dit-elle. Je vous retrouve, mon cher *Lucas* ! Que je suis heureuse ! Venez tout-à-l'heure chez moi, que j'apprenne ce qui vous est arrivé, pourquoi je vous ai perdu. Puissé-je ne me séparer jamais de vous » !

Monsieur *Lucas*, enchanté de son bonheur, répondit de son mieux aux caresses de *Lucette*. Il pria *la Brie*, son compagnon, de dire à leur commun maître qu'une affaire indispensable l'obligeoit de s'éloigner jusqu'au soir, & il se précipita dans un Fiacre avec son aimable *Lucette* & Madame *Commode*.

La bonne Marchande de mode n'approuvoit point ce que venoit de faire son amie ; une telle rencontre lui paroissoit de mauvaise augure, & contraire aux intérêts de la société. Elle dissimula son sentiment ; sa douceur naturelle lui persuada qu'il falloit excuser quelquefois de tendres faiblesses.

Notre héroïne, impatiente de savoir l'histoire de son cher ami, put à peine attendre qu'il fût arrivé chez elle. Il ne tarδοit pas moins à *Lucas* d'apprendre par quelque hazard elle se trouvoit à *Paris*, défaite de son air naïf & villageois, & comment elle étoit devenue une Demoiselle pimpante.

Ils modérèrent un instant leur curiosité, afin de la satisfaire plus à leur aise. À peine entré dans la chambre de *Lucette*, Monsieur *Lucas* raconta ses petites aventures, sans se faire prier.

« Dans ma jeunesse je pris du goût pour le vin : cette liqueur agréable me faisoit passer les plus doux momens. Vous vous rappelez, sans doute, qu'on ne me voyoit guères danser sous l'ormeau avec les autres garçons du village ; j'aimois mieux me renfermer dans un cabaret ; là, le verre à la main, je chantois, je sautois, j'étois content comme un petit Roi. Cependant il m'étoit impossible de m'empêcher de songer à vous. Combien de fois ai-je bu à votre santé ! Vous me fîtes enfin sentir que je devois adorer autre chose que la bouteille. Mais je ne fus pas inconstant, je partageai mon cœur entre le vin & vous. M'étoit-il permis de conserver ma raison, puisque je chérissais chaque jour tout ce qui nous la fait perdre ? Il m'arrivoit souvent de me débarrasser d'un fardeau qui, m'a-t-on dit, ne sert qu'à rendre les hommes malheureux. J'ai remarqué qu'alors j'étois plus content : sans soucis, sans inquiétude, je passais la journée entière, ou je m'endormois profondément. Ne devoit-on pas faire comme moi, & se mettre en état de rire des maux & des chagrins de la vie ?

» Un jour que je m'étois enivré, selon ma louable coutume, quelques soldats me rencontrèrent ; ils m'offrirent bouteille, je l'acceptai. Dans nos transports bachiques, ils me proposèrent de servir le Roi ; je n'avois pas besoin d'une cocarde pour lui être attaché : mais ils me firent comprendre que je pourrois mieux lui montrer mon amour. Je goûtai leur raison & je fus engagé. La joie redoubla. Je voulus célébrer mon entrée dans le Militaire ; mes forces me manquèrent, plutôt que le courage, je tombai sous la table. Le lendemain je fus fort étonné, lorsqu'on m'apprit ce que j'avois fait. J'eus beau protester qu'on m'avoit surpris ; j'eus beau répandre des larmes : mes menaces, mes efforts, mes cris, mes prières, tout fut inutile ; il fallut partir. Je souffris beaucoup avant que d'arriver à *la Rochelle*, où notre Régiment étoit en garnison. L'on me mit aussi-tôt le mousquet sur l'épaule, & dès cinq heures du matin, qu'il plût ou qu'il gelât, je me trouvois en rang d'oignon avec de pauvres hères comme moi. Un sergent inhumain nous apprenoit à faire l'exercice, & nous régaloit très souvent de coups de canne. Hélas ! m'écriai-je quelquefois, que sont devenues les promesses que l'on m'a

faites ! Je ne m'apperçois que trop qu'il est plus d'un état où l'on ne se pique pas de tenir parole.

» Je me laissai bientôt du métier fatigant de soldat. J'engageai deux de mes camarades à me suivre, & nous désertâmes. Notre dessein étoit de passer en Suisse. Mes compagnons changerent d'avis : nous nous séparâmes, & j'ignore ce qu'ils sont devenus. Peut-être n'ont-ils pu l'échapper aussi belle que moi, peut-être ont-ils eu la tête cassée. Rempli de frayeur, & prenant souvent un buisson pour un archer qui me poursuivoit, j'arrivai dans un gros bourg ; j'appris dans l'auberge que le Seigneur du lieu cherchoit un laquais ; je fus m'offrir, ma physionomie lui plut, & il m'agréa.

» Je passai trois mois dans le château de ce bon Seigneur, agité de terreurs paniques. Pour dissiper mes craintes, j'escroquois plusieurs bouteilles de vin, que je vuidois en cachette. Si le sujet de mes allarmes eût subsisté plus longtemps, il y a apparence que la provision du Seigneur campagnard n'auroit pu suffire ; mais heureusement pour lui, le Roi donna une amnistie pour tous les déserteurs. Je me présentai à l'Intendant de la Province, & j'eus la satisfaction de me voir, hors de danger, & maître de faire tout ce que bon me sembleroit.

» J'étois d'abord résolu de retourner dans mon village. Il me tarde d'être auprès de ma chère *Lucette*. Je voulois servir le Roi, & me rendre utile, en cultivant les vignes, en bêchant la terre. Mais la vie de domestique, douce & fainéante, m'avoit paru si agréable, que je voulus en tâter encore, & grossir le nombre de ces gens oisifs que les riches entretiennent par faste dans l'indolence, sans faire attention qu'ils privent les campagnes de cent mille bras, dont le secours seroit si nécessaire pour cultiver des champs qu'on est forcé de laisser incultes ».

Le pauvre *Lucas* faillit d'étouffer en voulant achever une phrase si énormément longue. *Lucette* crut qu'il ne la finiroit jamais ; mais il en est enfin venu à bout, au grand contentement de notre héroïne, de Madame *Commode*, & peut-être du Lecteur.

« L'envie me prit de voir *Paris*, continua *Lucas* après avoir respiré. J'étois persuadé que dans une aussi grande ville je ne manquerois pas de maître. J'y suis depuis trois mois, & je vous promets que je m'y suis bien diverti. J'ai eu l'honneur de servir plusieurs personnes, dont j'ai très-fort à

me louer. Mais la félicité d'un domestique est d'appartenir à une Dame ; il est alors un petit Dieu. J'ai resté quelque tems chez la Marquise de ***. Le premier jour que je fus entré dans la maison, elle m'appella. Imagineriez-vous ce qu'elle me vouloit ? C'étoit pour que je lui misse la chemise. Je rougis, je parus interdit. La Marquise éclata de rire, & s'écria qu'on voyoit bien que j'étois novice, puisque j'ignorois que plus d'une Duchesse, que plus d'une Baronne, &c. &c. ont un valet exprès pour l'office qu'elle exigeoit de moi. Vous voyez, ma chere *Lucette*, qu'il est agréable de nos jours d'être le domestique des Dames.

» Je ne vous ai point oubliée dans les différentes situations où je me suis trouvé. Je comptois vous écrire, vous peindre dans une lettre mes transports, mon ardeur, & combien je desirois que la fortune me permît de m'approcher de vous. Que j'étois loin de prévoir que je vous rencontrerois dans *Paris*, que je vous presserois dans mes bras, que je collerois de nouveau mes lèvres sur cette gorge charmante » !

Monsieur *Lucas* s'enflammoit ; *Lucette* émue soupiroit, & gardoit le silence : Madame *Commode* comprit qu'elle devoit se retirer ; que deux amans sont toujours gênés par un tiers, & qu'après une longue absence, on a bien des choses à se dire.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE XIX.

Fille entretenue.

L'AMOUR ne nourrit point. Ceux qu'il comble de ses plus douces faveurs sont aussi sujets aux besoins de la vie que les malheureux qu'il persécute. Notre héroïne commençoit à s'apercevoir de cette vérité. Monsieur *Lucas*, songeant peu au lendemain, avoit dépensé le produit de ses gages, & au-delà ; il ne pouvoit que soupirer. Madame *Commode* étoit interdite & de mauvaise humeur ; & *Lucette* mortifiée regrettoit le château de *Mondor*, Mais le ciel fit succéder tout-à-coup à leur abattement l'allégresse la plus vive. Il envoya à *Lucette* un généreux Protecteur, qui fit plus que partager son bien avec elle.

Harpagon, riche Négociant, la vit par hasard, & en fut enchanté. Son cœur s'enflamma malgré lui ; il voulut en vain combattre ses desirs, il fut contraint de céder. *Harpagon* étoit d'une avarice affreuse, il se reprochoit jusqu'au nécessaire. Sa femme n'avoit pû réussir à le corriger ; on auroit pris ses enfans pour les fils de quelque pauvre Artisan. Cet homme si avare & si méprisable, ne laissa pas de prétendre au cœur de *Lucette*. Il se douta bien qu'il lui en coûteroit cher : il frémit, & l'amour, ou quelque chose de plus fort encore, s'emparant tout-à-fait de lui, il résolut de prodiguer à sa maîtresse ce qu'il refusoit à ses enfans ; à son épouse, & à lui-même. Notre héroïne reçut un matin ce billet :

« Je ne sçais si le Diable s'en mêle ; mais je vous dirai, Mademoiselle, qu'on ne peut vous aimer davantage que moi. Un homme qui a grande famille devroit être raisonnable. Voilà ce que c'est que d'être jolie : on se fait adorer par-tout, en dépit qu'on en ait. Je ne suis pas riche, mais cependant je suis en état de reconnoître vos bontés, s'il le faut absolument. Marquez-moi

s'il me fera permis de vous rendre visite, & de me déclarer votre petit serviteur ». HARPAGON.

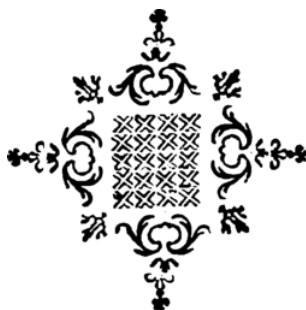
Lucette répondit, sous la dictée de Madame *Commode*, qu'on lui faisoit bien de l'honneur de jeter les yeux sur elle ; & qu'elle n'avoit point coutume de refuser les gens estimables.

Elle se prépara pour recevoir *Harpagon*. Madame *Commode* eut soin que rien ne manquât à sa toilette, & lui donna de judicieux avis. Le nouvel amant ne manqua pas de venir rendre ses hommages. On fut étonné de le voir vêtu si uniment ; & on résolut de savoir si son principal mérite étoit dans sa bourse. Notre héroïne écouta ses discours passionnés ; elle feignit de douter de la sincérité de son ardeur. *Harpagon* ravi, enchanté, ne se connoissant plus, lui mit dans la main un rouleau de louis. À cette preuve d'amour, non équivoque, l'on s'attendrit, & l'on promit de le rendre heureux. Il auroit bien voulu être récompensé tout de suite de la somme excessive qu'il donnoit ; mais force lui fut d'attendre. *Lucette* étoit trop instruite pour ignorer que la résistance ajoute un nouveau prix à ce qu'on accorde. Enfin il s'arracha d'auprès de sa maîtresse plus amoureux qu'il n'avoit jamais été. En sortant il soupira ; je crois que *Lucette* n'en fut pas la seule cause : la moitié de son soupir fut au moins pour son cher argent.

Après avoir long-tems désiré de légères faveurs ; après qu'il eut prouvé par ses présens la vivacité de sa passion, il entrevit l'instant propice ; il s'enhardit : l'heure du berger sonna, & il cueillit une ample moisson de roses & de myrthes.

La possession de *Lucette* redoubla sa flamme : pour se l'attacher il lui fit une pension, qu'il lui payoit avec soin chaque mois. Elle en tiroit aussi quelques bagatelles, qui, jointes ensemble, ne laissoient pas de faire un objet ; mais *Harpagon* étoit parvenu à ne rien regretter de ce qu'il donnoit à la maîtresse de son cœur. Il n'étoit avare qu'au sein de sa famille. Il refusoit les moindres choses à sa femme, à ses enfans tandis qu'il procuroit une vaste opulence à *Lucette*, à une fille dont il avoit tout lieu de ne pas admirer la sagesse.

Le Lecteur incrédule se recriera contre un pareil miracle ; il doit être persuadé que je n'avance rien. L'on ne voit que trop, de nos jours, des prodiges semblables.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE XX.

S'y tiendra-t-elle ?

VOILA donc notre héroïne à l'abri de l'indigence. *Harpagon* se fait un plaisir d'exaucer tous ses vœux : elle n'a qu'à désirer. Elle lui promet de n'aimer jamais que lui, de fuir les offres & les galanteries du reste des hommes. Il l'adore, chaque jour augmente sa tendresse. Il est son cher ami, son bienfaiteur ; mais s'y tiendra-t-elle ?

Monsieur *Lucas* venoit souvent en secret jouir du bonheur qu'*Harpagon* payoit si cher. Il devoit avoir le pas sur lui ; l'ancienneté de son amour lui donnoit des prérogatives, & *Lucette* l'en faisoit ressouvenir. L'or ni l'argent ne font point gagner le cœur des belles : ils empêchent qu'on ait la force de nous être sévères ; mais ils ne sauroient obliger celles à qui nous les présentons de se pénétrer en notre faveur de ces tendres sentimens qui charment les ames délicates, & sans lesquels on ne goûte qu'un plaisir momentané. *Lucas* étoit plus fortuné qu'*Harpagon* avec toutes ses richesses : lorsque notre héroïne lui sourioit, il étoit sûr qu'elle ne se faisoit aucune violence. Il ne pouvoit se dire : peut-être que sans mon or elle me dédaigneroit.

Lucette fit usage des dons du Négociant pour s'habiller richement & avec goût. Elle suivoit sans peine l'avis de Madame *Commode*, qui lui conseilloit de chercher à plaire. Elle desiroit une plus grande aisance, imaginoit mille douceurs à posséder un carrosse élégant, à faire rougir la marquise indigente, & à faire autant de dépense que la Duchesse orgueilleuse. Ce que lui donnoit *Harpagon* ne restoit pas long-tems entre ses mains. Sa parure, sa table, ses folies, le lui aborboient bientôt.

Elle continua de se montrer aux promenades. Là, elle prenoit un petit air enfantin ; elle déployoit ses grâces, son enjouement, souriant à droite, à

gauche. Ses charmes attirèrent autour d'elle un essain d'adorateurs. Elle avoit l'art de répondre à leurs discours ; d'encourager celui-ci, d'arrêter l'autre prêt à se rebuter, elle minaudoit lorsqu'elle ne savoit que dire. Enfin *Lucette* étoit devenue une fille divine, & digne d'avoir la vogue. *Harpagon* admiroit ses progrès. Il prenoit ses efforts de coquetterie pour un ardent desir de l'enchaîner, & par reconnoissance, il redoubloit ses présens.

Notre héroïne aimoit à la fureur le spectacle, & sur-tout la Comédie Françoisse : (je supplie le Lecteur de lui pardonner ce goût bizarre à mesure qu'elle se formera, j'aurai soin qu'elle suive la mode). Sûre d'être remarquée, elle s'y montrait les jours distingués par l'usage, où de bons Acteurs doivent jouer d'excellentes pièces.

Madame *Commode*, que son état répandoit dans le monde, la secondoit de son mieux. Elle vantoit sa bonne amie à toutes ses connoissances. « Cette pauvre fille, disoit-elle, est d'une sagesse exemplaire ; ses malheurs sont inouïs : elle est orpheline, & n'écoute point les fleurettes : c'est un phénix.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE XXI.

Infidélités.

« **O**UI, mon cher ami, personne ne me fut plus cher que vous. Ce ne sont pas les dons que vous me faites qui font naître ma tendresse ; je suis jalouse de posséder votre cœur, & non vos biens. Gardez ces présents qui ne fauroient me flatter ! mais aimez-moi davantage. Votre amour seul fait ma félicité ; puisse-t-il durer autant que le mien ! Qui ? moi, prêter l'oreille aux discours d'un amant ! souffrir à mes côtés un autre que vous ! Non, je le proteste, je le jure, j'en fais serment, je languis lorsque je ne vous vois pas. Tous les hommes ensemble valent-ils mon cher *Harpagon*.

C'est ainsi que parloit *Lucette* à l'amoureux Négociant, en l'accablant des plus tendres caresses. Il la pressoit d'agréer une nouvelle preuve de son ardeur ; elle l'acceptoit en la refusant. Elle lui protestoit de m'aimer que lui, lorsqu'elle l'auroit voulu bien loin, tandis qu'un rival fortuné attendoit avec impatience l'heure où il devoit la posséder, & recevoir le prix de son amour, & de ses louis d'or.

Ce nouvel adorateur des charmes de notre héroïne, étoit le Chevalier d'*Illi*, fameux par ses débauches. Une foule de créanciers le poursuivoient & se plaignoient d'avoir été trompés ; l'un l'accusoit de sa misère, l'autre réclamoit sa promesse ; celui-ci le conjuroit de le contenter au moins en partie ; celui-là s'abandonnoit au désespoir. Mais le Chevalier, sourd à leurs cris, se rioit de leurs plaintes, de leurs menaces ; il ne trouvoit rien de si ridicule que de payer ses dettes ; il laissoit cette foiblesse aux gens du peuple, ou à ceux qui se piquent encore de faire les sages ; il ne se servoit de son argent que pour ses plaisirs, & croyoit ne pouvoir mieux l'employer. Il pria Madame *Commode* de s'intéresser en sa faveur auprès de *Lucette*. Elle se feroit fait conscience de le chagriner ; c'étoit, à son avis, le meilleur garçon

du monde. Il lui donna cinquante louis pour remettre à la Belle, & dès le lendemain, on lui rapporta que son mérite avoit fait impression, & que s'il se présentoit chez Mademoiselle *Lucette*, à huit heures du soir, il ne pouvoit manquer d'être bien reçu.

Harpagon sortit enfin, persuadé que *Lucette* étoit folle de lui ; il fit place au chevalier qui ne manqua pas d'arriver à l'heure précise. Notre héroïne l'attendoit avec tous ses attraits, ouvrages de la nature & de l'Art. On fit sonner bien haut ce qu'on faisoit pour lui ; il demanda qu'on se rendît plus coupable, & l'on jugea à propos d'appointer sa requête. Le Chevalier n'eut point lieu de regretter les présens ni ceux qu'il fit par la fuite. *Lucette* le convainquit avec adresse, qu'il étoit l'amant préféré. Comment ne l'auroit-il pas cru ? Elle flattoit son amour-propre ; il fut aussi dupe que le Négociant. Un troisième vint bientôt partager son bonheur que chacun s'imaginait de posséder seul.

Un certain Monsieur *Maffif*, qui de simple Rat-de-cave, étoit parvenu à une place considérable dans la Finance, fut séduit, enflammé, pétrifié, à la vûe de notre héroïne ; elle lui parut un friand morceau, il résolut d'en tâter. Il l'aborda plusieurs fois humblement en se mordant les lèvres, en s'enflant dans sa petite taille. Ses discours sérieux & comiques, sa balourdise, son air empesé & rustre ennuyèrent à périr celle qu'il prétendoit charmer. Voyant que le récit de son tendre martyre ne la portoit point à la

douceur, qu'une étincelle du feu qui

du Libertinage.

155

l'enflammoit, ne rejaillissoit point sur *Lucette*, il résolut de frapper le dernier coup, & de recourir à des armes qui fléchissent la plus cruelle. Il lui envoya cette lettre :

MADemoiselle,

« Il vous plaira recevoir par la présente une lettre de change payable à vûe, montante à la somme de 2500 liv. valeur reçue comptant. Songez au plus humble des vôtres. » MASSIF.

Ce langage énergique fit impression ; elle pensa qu'un homme qui écrivoit si bien devoit avoir de l'esprit & du mérite ; sa figure lui parut supportable.

Elle se ressouvint qu'on lui avoit dit que tous les gens à talens n'avoient pas trop à se louer de la Nature. *Maffif* suivit de près sa lettre ; on le trouva moins gauche, & moins lourd ; on s'étonna de n'avoir pas apperçu plutôt en lui mille belles qualités. On lui sourit, on fut sensible à ses caresses ; il vit briller la joie dans les yeux de sa maîtresse ; il y vit succéder tour à tour la vivacité du desir, & une tendre langueur. Enfin, il fut convaincu qu'il s'étoit servi d'un moyen excellent, & sans lequel on court risque de se consumer vainement en soupirs. Heureux celui qui possède le secret du demi-Financier & qui peut le mettre en usage ! mais plus heureux encore celui qu'on en dispense !

Fin de la premiere Partie.



Bandeau de début de chapitre

LUCETTE
OU
LES PROGRÈS
DU LIBERTINAGE.
SECONDE PARTIE.



Bandeau de début de chapitre

CHAPITRE PREMIER.

Amour Romanesque.



E Lecteur a grand tort, s'il pense que mon héroïne oublie Monsieur *Lucas*. Elle est loin de songer à une pareille inconstance. Il lui est plus cher que jamais. Je doute même qu'il fût en son pouvoir de

ceffer [de] l'aimer ; & quand même elle le pourroit, voudroit-elle renoncer à un amour qui fait tout le bonheur de sa vie ?

Je ne veux point imiter ces Auteurs qui inondent *Paris* de Romans frivoles. Leurs héros langoureux soupirent dès la première page, & leur amour ne finit qu'avec le livre. Ils prétendent nous amuser par un fade récit des tourmens qu'endure une Belle, éprise du mérite d'un galant Cavalier, qui, de son côté, se consume pour ses beaux yeux : laissons-les remplir quatre cents pages de déclarations, de mépris, de ruptures, de raccommodemens, de billets doux ; ils font bailler plus d'un Lecteur qui croit admirer & s'attendrir. Qu'on me permette pourtant de rendre ici justice à la fidélité de *Lucette*. Son amour paroîtra romanesque, d'accord ; mais puisque je veux peindre toutes les foiblesses auxquelles nous sommes sujets, dois-je taire celle qui séduit la Nature entière ?

Lucette n'étoit contente qu'auprès de son cher *Lucas*, elle y songeoit sans cesse ; tout lui retraçoit un objet aimé. Pour elle les plaisirs cessoient d'être tels quand il falloit les goûter sans *Lucas*. Si *Harpagon*, si *Maffif* &c. &c. l'ont vue plongée dans une tendre ivresse, se livrer à leurs transports, c'est qu'alors une douce illusion s'emparoit de ses sens ; elle se retraçoit un bonheur passé, ou à venir ; elle croyoit presser dans ses bras l'amant pour qui seul elle voudroit exister.

Monsieur *Lucas* n'étoit pas moins épris de notre héroïne. Il avoit coutume de la visiter chaque jour, il lui prodiguoit des plaisirs dont rien n'altéroit la douceur : ses rivaux n'avoient que l'apparence, mais lui jouissoit de la réalité. Son habit de livrée ne faisoit aucune peine à *Lucette*. Eh ! que lui importoit de quelle façon fût mis son cher *Lucas*, pourvû qu'il l'aimât toujours ? Elle exigeoit seulement qu'il vînt souvent l'assurer de sa tendresse, & qu'il eût soin de n'arriver qu'à la brune.

De quelles inquiétudes ne fut-elle pas saisie, lorsque quinze jours s'écoulerent sans quelle eût vû son amant, sans recevoir de ses nouvelles ? La crainte & la jalousie l'agiterent tour-à-tour. Elle pleuroit en secret la perte de son ami, quand elle sentit que des bras s'entrelaçoient autour d'elle ; la joie succéda bientôt à la douleur, dès qu'elle eût jetté les yeux sur celui qui l'accabloit de caresses ; c'étoit Monsieur *Lucas*. Elle voulut en vain lui reprocher les chagrins qu'une si longue absence lui avoit causés ; sa voix expira sur ses lèvres ; ses yeux se remplirent de larmes délicieuses & se

fermerent ; elle n'eut de force que pour s'abandonner au doux sentiment qui vint s'emparer de son être. Revenue de son trouble, de son ivresse, elle considère son amant ; mais elle jette un cri de surprise : elle s'aperçoit qu'il est couvert d'or des pieds jusqu'à la tête.

Ce n'est plus ce *Lucas* tristement accablé sous le poids d'une lourde livrée, bigarrée de diverses couleurs ; c'est un Petit-Maître élégant. Son habit charme la vue par sa symétrie & par son bon goût ; il paroît fait par la main des Grâces : il est d'un drap gris, galonné à *la Grecque*, & la doublure est d'une étoffe de soie rouge. Un chapeau bordé lui couvre l'oreille gauche ; la bourse, qui paroît attachée au sommet de sa tête, est poudrée à blanc, & lui cache les épaules ; son épée, plus grande que lui, a la botte du bretteur, & un fourreau verd ; le bruit des breloques de sa montre l'annonce de deux cents pas. En tournant sur un talon & en minaudant, il apprit à *Lucette* par quel prodige il se voyoit un homme du bon ton.

« La Duchesse de ***, lui dit-il, & la Comtesse de ***, vont souvent chez le Seigneur que je servoais. Je remarquai plusieurs fois que ces deux Dames me regardoient. Cette découverte m'engagea de redoubler tous mes soins, pour achever de me rendre joli garçon. Je ne me bornai point à vouloir plaire à une seule ; je formai le dessein de les charmer toutes deux : l'entreprise étoit difficile ; leur caractère étoit bien différent l'un de l'autre. La Duchesse de ***, a la démarche grave, l'air fier & hautain ; elle est dévote, & peut avoir quarante cinq ans. La Comtesse de *** est jeune & belle, vive & légère, enjouée & coquette. Cependant, comme elles me lorgnoient ; je me mis dans la tête que je pourrois parvenir à les obliger de m'accorder au moins leur protection. Mon Maître m'envoya porter une lettre à la Comtesse ; je la trouvai seule, il me prit un petit frisson ; mais je rappellai bientôt mon audace. Ah ! c'est vous, *Champagne*, me dit elle en riant ? Eh ! bien, comment vont les plaisirs ? un jeune garçon comme vous ne doit pas manquer de maîtresse ! — Je vous proteste pourtant, Madame, que je n'en ai aucune. — En êtes-vous fâché ? Oui, l'on est jeune, il faut un amusement. Mon silence répondoit pour moi. Oh ! ça, continua la Comtesse, en me regardant fixement, je veux vous en donner une de ma main. Soyez sage, on s'intéresse à vous : revenez dans huit jours ; j'ai des réflexions à faire, j'ai quelqu'un à congédier dont je ne suis plus contente.

» J'avois ouï dire qu'il est des femmes de la première distinction qui ont des bontés pour des gens qui ne valent guères mieux que moi, & je conclus en moi-même que la Comtesse m'avoit peut-être jugé digne des siennes. Mille chimères me passèrent par la tête. Je ne désirois une fortune brillante que pour avoir la douceur de la partager avec vous, ma charmante *Lucette*.

» J'aurois bien voulu sçavoir si la Duchesse pensoit aussi avantageusement sur mon compte ; je ne tardai pas à m'en éclaircir. Elle vint dîner à l'Hôtel ; après le repas, elle voulut aller seule prendre l'air dans le jardin. Elle m'apperçoit dans une allée retirée, où je rêvois à mes bonnes fortunes : elle m'appella, & je l'abordai respectueusement. Eh ! bien, *Champagne*, me dit-elle, d'un ton mystique : Vous conduisez-vous avec sagesse ? le séjour de *Paris* est dangereux, on y trouve mille occasions de mal-faire. — Hélas, Madame, je les évite de mon mieux. — Se pourroit-il qu'un jeune homme eût soin de fuir le libertinage ? j'ai peine à vous croire. — Je fais mon possible, Madame, pour me bien conduire, & j'ose me flatter de réussir un peu. — Du moins votre cœur a-t-il été sensible aux attraits de quelques Beautés ? — Non, Madame ; d'ailleurs un pauvre garçon tel que moi, soupireroit vainement. — Ne dites pas cela, Monsieur *Champagne* : vous me charmez ! Un cœur tout neuf ! c'est un trésor » !

» Vous méritez qu'on vous veuille du bien. Je ferai votre fortune, à cause de vos vertus. Quelqu'un parut au bout du jardin ; la Duchesse n'eut que le tems de me sourire ; elle me tourna le dos, & tira ses heures dans lesquelles elle feignit de lire.

» Je fus pénétré de joie après cet entretien ; je crus pouvoir compter sur la protection de la Duchesse. Je me peignis le plaisir qu'on devoit goûter à se voir l'ami d'une grande Dame ; je n'osois pourtant me promettre un bonheur aussi complet. Elle a une telle réputation de sagesse ; ses habits lugubres, ses coiffes de batiste, ses aumônes publiques annoncent une dévotion si exemplaire qu'on se feroit lapider, si l'on en doutoit. Au moins, me disois-je, je dois être sûr qu'elle s'intéresse à mon sort.

» J'eus bientôt lieu de douter de l'effet de mes charmes sur la Duchesse, & d'être convaincu qu'elle m'avoit fait des promesses de grand Seigneur. Je vis tout-à-coup mes espérances détruites, ma petite fortune renversée.

» La Comtesse de ***, faisoit à chaque instant mon éloge. *Champagne*, disoit-elle, est un garçon accompli, vif, alerte, prompt & fidèle. Quand on la plaifantoit sur l'intérêt qu'elle sembloit prendre à ma personne, elle répondoit avec esprit & faisoit de nouveau mon panégyrique. La Duchesse, au contraire, s'écrioit que j'étois balourd, imbécile, un tant soit peu ivrogne ; elle plaignoit mon Maître d'avoir un si mauvais Sujet : enfin elle en dit tant, que, deux jours après la conversation du jardin, l'on jugea à propos de me mettre à la porte.

» Je me trouvai donc sur le pavé, presque sans ressource. C'est alors que je maudis mon sot orgueil, qui m'avoit fait espérer tant de félicités. Pardon, ma divine *Lucette*, si je n'ai point eu recours à vous, si je vous ai caché l'embarras que je craignois d'éprouver. J'étois bien sûr que vous auriez éloigné de moi l'indigence ; mais je craignois de vous chagriner en vous apprenant ma situation ; je craignois que mon amour ne parût alors intéressé.

» Plongé dans une profonde mélancolie, je rêvois sans songer à rien, lorsqu'un des gens de la Duchesse de *** m'aborda, & m'apprit que sa Maîtresse vouloit me parler. J'y vole au plutôt ; on m'annonce, j'entre. Elle étoit dans son Oratoire. Vous voyez, me dit-elle, ce que j'ai déjà fait pour vous, & l'envie qu'on a de vous rendre service. Étonné d'un pareil langage, j'allois lui répondre que jusqu'à présent... Elle m'interrompit en me mettant une bourse dans la main. — Tenez, je m'intéresse aux malheureux ; habillez-vous de manière que l'on puisse sans honte vous voir quelquefois. Si vous êtes discret, rien ne vous manquera. Je la remerciai le mieux qu'il me fut possible, & je courus chez un Tailleur. Je retournai le lendemain chez la Duchesse, je la trouvai encore dans son Oratoire, couchée mollement sur un canapé voluptueux. Elle fut enchantée de me voir si bien paré, & m'ordonna de m'asseoir à côté d'elle. Que vous dirai-je de plus ? La Duchesse a lieu de se louer de ma personne : pour reconnoître mes soins, elle me fait un revenu fort honnête. Elle veut que chaque semaine je lui rende visite, & me recommande sur-tout de garder le silence. Elle n'a dit tant de mal de moi, & ne m'a fait chasser de chez mon ancien Maître, qu'afin qu'on ne se doute jamais que j'ai l'honneur d'être si avant dans ses bonnes grâces.

» Je me souvins d'aller chez la Comtesse. Elle me trouva à merveille, dans ma nouvelle décoration. Elle me dit que j'étois si bien comme cela, qu'elle vouloit me mettre en état d'y rester toujours. Je bégayai un remerciement ;

les yeux s'animerent, elle me prit la main, des mots entrecoupés, son trouble, son silence, m'apprirent que tout m'étoit permis ; l'on encouragea mes attaques timides, & je comblai les desirs de la Comtesse.

» Me voilà donc enrichi par les dons de deux femmes qui m'adorent. Je suis au rang de ces mortels heureux à qui l'on prodigue non-seulement les faveurs les plus délicieuses ; mais à qui l'on rend la fortune favorable, & qu'on entretient dans l'aisance : ils jouissent d'un bonheur qu'on ne sçauroit trop envier, & d'une partie duquel tant de gens se contenteroient ».

Notre héroïne prit part à la destinée agréable de Monsieur *Lucas* ; s'il lui avoit été possible, elle l'auroit aimé davantage à cause de la ressemblance de sa fortune & de la sienne : elle s'étonna qu'il y eût des hommes entretenus comme des femmes. *Lucas* lui apprit que rien n'étoit si commun dans le monde : ils se moquerent beaucoup de la folie de ceux qui s'imaginent donner de l'amour en faisant des présents ; & qui ne songent pas que les tendres objets qu'ils enrichissent, se servent de leurs dons pour se réjouir loin d'eux & pour rire à leurs dépens.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE II.

LUCETTE joue un grand Rôle.

LE tems arriva où notre héroïne devoit fortir de l'obscurité dans laquelle elle étoit plongée. Nous l'avons vûe jusqu'ici vivre en simple particuliere, mener un train honnête & bourgeois, mais à présent elle peut aller de pair avec la Financiere, & la Dame du plus haut ton. Nous allons jetter sur son nouvel état un coup d'œil respectueux,

Un des grands Seigneurs d'Allemagne, aussi riche que noble ; le Prince de ***, fit le tour de l'Europe par curiosité, se croyant animé du desir de s'instruire. On admira son mérite par-tout où il passa, & l'on jugea qu'il seroit un grand homme. Pour acquérir de la célébrité, le Prince de *** prenoit les usages des lieux où il se trouvoit. En *Angleterre* il étoit politique, & bûvoit du *Punsh* ; en *Hollande* il vanta l'État Republicain, & les fromages ; il entassa en *Espagne* superlatif sur superlatif, & respecta les Moines ; à *Gênes* & à *Venise*, il donnoit le pas aux nobles, & jouoit gros jeu ; en *Italie*, il prit des mesures dans ses intrigues amoureuses, s'extasia en entendant leurs *concetti*, & baïsa la mule du Pape. Il finit ses voyages par la *France*. Il l'avoit réservée pour la dernière, comme la plus curieuse. Les beautés de *Paris* l'enchanterent : après les avoir parcourues légèrement ; il voulut imiter, selon la coutume, ce qu'il voyoit faire. Pour copier tout d'un coup les grands Seigneurs François, il résolut de s'attacher une Beauté peu farouche, & de manger ses revenus avec elle.

Incertain sur qui tomberoit son choix, voulant se faire considérer au plutôt, & craignant de se rendre ridicule s'il tardoit long-tems, il aperçut *Lucette* au spectacle ; son regard tendre & malin, un souris enchanteur, un minois fripon, éveillé, sa gorge bondissante, plus blanche que la gaze légère qui la couvre à demi, des bras potelés, & une main charmante, une taille fine &

dégagée, trouverent sans peine le chemin de son cœur. Toute la personne de notre héroïne enflamma le Prince de *** ; il sçut bientôt qu'elle ne passoit pas pour la sévérité même, & il s'en réjouit. Il jugea qu'il ne pouvoit mieux choisir ; qu'une telle Beauté étoit digne de le rendre célèbre, & méritoit qu'on quittât en sa faveur les mœurs étrangères.

Dès le lendemain, le Prince de *** fut chez *Lucette* ; il lui apprit le pouvoir de ses attraits : il lui dit : Que voulant montrer qu'il favoit les coutumes françoises, il avoit dessein de prendre une maîtresse ; qu'il lui accordoit la préférence ; qu'il lui donneroit mille écus par mois, un hôtel, des équipages, &c. Étonnée d'une visite aussi considérable. *Lucette* écouta respectueusement le Prince de ***. Elle n'eut pas besoin de consulter sa bonne amie, Madame *Commode*, pour accepter ses offres ; elle assura le Prince de sa reconnoissance & de sa fidélité ; il la trouva plus charmante encore qu'il n'avoit cru, & se convainquit combien son bonheur étoit parfait.

Les amans vulgaires de notre héroïne furent interdits d'avoir un si grand Seigneur pour rival ; ils n'étoient point en état de lutter contre lui ; ils se fondirent, ils s'éclipserent à l'aspect du Prince de *** : de même le soleil fait évanouir, en paroissant, les brouillards du matin. Monsieur *Harpagon* eut bien de la peine à prendre congé. Le pauvre homme pensa devenir fou lorsqu'il se vit contraint d'abandonner sa chère amie, qui lui donna à la hâte sa dernière audience. Son plus grand chagrin fut d'avoir dépensé des sommes considérables. Il avoit dérangé insensiblement ses affaires ; il se trouva réduit à faire une faillite honnête, c'est-à-dire, qu'il fit banqueroute sans s'enrichir. On ne pouvoit assez s'étonner qu'un Négociant, jadis à son aise, & d'une avarice prodigieuse, pût tomber tout d'un coup dans l'indigence. L'Amour s'applaudissoit, & connoissoit bien là son ouvrage.

Monsieur *Lucas* eut plus d'audace que les autres. Le rang de son rival ne l'effraya pas ; il crut que la naissance & la fortune ne sçauroient faire oublier à une amante l'objet chéri : il tint ferme, & eut l'honneur de partager avec le Prince.

Lucette, assez instruite pourtant de ce qui se passoit dans le monde, fut d'abord inquiète de sa grandeur. Elle craignoit qu'on ne lui fît un crime de s'égalier aux Dames du premier rang. Le Prince, quoiqu'étranger, lui montra le ridicule de ses terreurs paniques : pour achever de la tranquiliser, il lui cita

plusieurs exemples de filles entretenues comme elle, à qui l'on ne disoit rien.

Notre héroïne rassurée, s'accoutuma si bien à faire la Duchesse, que peu s'en fallut qu'elle ne se crût une Dame d'importance. Elle ne pouvoit faire un pas sans son carrosse ; elle devint orgueilleuse & vaine ; d'une délicatesse extrême : elle honoroit à peine d'un regard ou d'un signe de tête. Elle disoit à chaque moment : *Mes femmes, mes gens*. On prétend qu'elle eut même l'effronterie de se faire porter un carreau dans un temple, où il étoit du bon ton d'aller : en un mot la tête lui tourna. Je prie le Lecteur de l'excuser ; les filles de son état n'ont guères de cervelle, & le peu qu'elles en ont est sujet à se tourner pour la moindre chose. Toute autre à sa place seroit devenue aussi fière, impérieuse, folle, & auroit tenu aussi soigneusement son *quant à moi*.

Ses gens portoient la petite livrée du Prince. Elle logeoit dans un Palais spacieux, meublé par la richesse, & par la galanterie. Ses équipages superbes, élégans, éblouissoient, enchantoient les yeux. On y voyoit de petits Amours dessinés de main de Maître, qui entrelaçoient, avec un fin sourire, son chiffre dans celui du Prince ; une guirlande de roses régnoit autour ; & les Grâces & les Plaisirs le couronnoient d'un feston de myrthe. Deux chevaux isabelles couverts de plumets & de stras, traînoient avec fracas les chars de la Belle ; ils lui faisoient traverser rapidement *Paris*. Mais tout cela n'étoit rien en comparaison de la parure de *Lucette*. Les étoffes les plus précieuses de *Lyon* & des Indes, sembloient se disputer l'avantage d'embellir ses attraits. Une vaste rivière de diamans de la plus belle eau du monde, se confondoit avec la blancheur ravissante de sa gorge ; les boucles d'oreilles étoient si pesantes qu'elles lui enfonçoient presque la tête dans le cou. Les plus célèbres artistes étoient employés pour ses plaisirs. Aucun Fermier Général n'avoit une table mieux servie que la sienne. On ne parloit dans *Paris* que de ses dépenses énormes, que de ses travers.

Au lieu de rire de son luxe, au lieu de mépriser sa vanité, chacun s'empressoit de lui plaire. On couroit en foule faire mille courbettes devant elle ; on célébroit ses grâces, son esprit, ses vertus ; on imploroit sa protection, Les Poètes mêmes vinrent encenser l'idole ; ils lui dédièrent de gros livres, des Tragédies & des Opéra bouffons. Pour avoir l'honneur de se faire dire : *Cela est divin, cela est charmant* ; ils lui adressèrent un déluge d'Épîtres, de Bouts-rimés, d'Anagrammes, de Sonnets, de Rondeaux, de

Madrigaux, dont ils inonderent les feuilles périodiques, & sur-tout le *Mercure* ; ils éleverent jusqu'au ciel ses talens, son sourire. L'un l'appelloit *Cloris*, l'autre *Aglaé* ; celui-là *Reine des cœurs* ; celui-ci la traitoit de *Divinité, de Minerve*. Enfin il n'est point de fadeur qu'elle n'inspirât.

Je demande si elle n'est pas pardonnable d'avoir oublié qu'elle étoit une simple mortelle ? Le Lecteur, en lisant ce chapitre, doit s'appercevoir que mon livre n'est point tout-à-fait un Roman.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE III.

Notre héroïne se fait Actrice.

Nous pourrions faire comme les *Chinois*, nous chagriner quand il fait beau tems, dans la crainte du mauvais. Ceux qui jouissent d'un bonheur complet ne peuvent attendre que des revers ; ceux, au contraire, qui sont dans l'infortune, ont lieu d'espérer un sort plus tranquille. Toutes ces belles réflexions sont pour dire au Lecteur, que tout change dans le monde, que rien n'est stable, que la félicité ne dure qu'un instant. Notre héroïne le connut par expérience.

Elle avoit passé six mois dans le faste & dans l'opulence ; le Prince de *** étoit plus amoureux & plus libéral que jamais, lorsqu'il apprit la mort de son pere. Il fut contraint de s'arracher d'entre les bras de sa maîtresse : il courut dans le fond de l'Allemagne, modérer une partie de sa dépense ; mais il eut la gloire de s'être fait en France, une réputation brillante : on en parla long-tems comme d'un Seigneur aimable, qui savoit vivre, & que la capitale eût bientôt poli.

Lucette fut inconsolable une semaine entière ; elle perdoit tout d'un coup sa grandeur, ses revenus. Le Lecteur pense peut-être qu'il lui reste encore assez pour paroître plusieurs années avec éclat ; dût-il ne pas me croire, je vais lui découvrir la vérité. Notre héroïne n'avoit guères songé au lendemain ; elle prodiguoit d'une main ce qu'elle recevoit de l'autre ; rien n'étoit trop cher pour elle. Le départ subit du Prince de *** la plongea dans un grand embarras ; elle fut réduite à vendre ses diamans pour payer ses dettes : enfin, soit que dans le tems de sa bonne fortune elle ait ménagé, comme une novice, la bourse de son amant ; ou soit qu'elle ait beaucoup donné à Monsieur *Lucas*, ce qui me paroît assez vraisemblable, il lui resta à peine mille écus.

Il ne tenoit qu'à elle de finir au plutôt son espece de veuvage, de remplacer le Prince de ***. Elle étoit devenue à la mode : Financiers, Robins, Ducs, la sollicitoient de leur faire l'honneur de les ruiner ; mais elle fut sourde à leurs prieres. Un grand dessein l'agitoit depuis quelque tems ; qu'on juge si la sagesse le lui inspiroit ? Elle vouloit se faire Comédienne. En vain entreprend-on de la détourner d'une pareille idée ; remontrances, craintes, préjugés, tout est inutile. La félicité des filles de théâtre lui paroît au-dessus de toutes celles qu'on peut goûter dans le monde : « Une Actrice, dit-elle à ceux qui veulent la faire changer de résolution : une Actrice jouit de la douceur de montrer chaque jour ses charmes au Public : elle entend ce doux murmure que fait naître la vûe d'un objet aimable ; elle voit le Spectateur enchanté, applaudir tour-à-tour à ses talens & à ses attraits ; une foule d'amans soupirent à ses pieds ; on fait sa cour à une Comédienne par goût & par vanité ; chacun lui prodigue ses biens ; heureux celui sur qui elle fait tomber un regard favorable !

Ainsi pensoit *Lucette* d'un état que l'on estime & que l'on méprise ; elle ne le voyoit que du bon côté. Si quelqu'un lui eût appris comment agissent les Comédiens de Province, un peu différens de ceux de *Paris* ; si l'on eût pû lui découvrir leurs cabales, leurs tracasseries, leur haine contre les talens ; si elle avoit connu leurs petites intrigues, leur orgueil ; si elle avoit sçu ce qu'un débutant souffre de la hauteur, de la malice de ses Confreres ; elle auroit bien vîte renoncé à un métier honorable, qui n'est flétri que par les vices de ceux qui l'embrassent.

Remplie de projets, d'espérances ; sa mémoire accablée d'un nombre prodigieux de rôles sérieux ou comiques, notre héroïne partit avec gaieté pour *Rouen* ; les Directeurs l'avoient engagée sur sa bonne mine, persuadée qu'une Actrice si jolie ne pouvoit manquer de réussir. Monsieur *Lucas* lui souhaita un heureux voyage, répandit quelques-larmes, promit de faire en sorte de venir admirer ses talens.

Le jour du début de *Lucette* fut aussi marqué par celui d'une autre *Profélyte*. Celle-ci étoit laide, mais elle donnoit une nouvelle vie aux personnages qu'elle représentoit : on croyoit les voir, les entendre ; la douleur d'*Andromaque*, le tendre amour de *Zaïr* sembloit l'animer. *Lucette* n'avoit aucun talent pour le théâtre ; mais elle étoit jeune & aimable, tous les cœurs furent enchantés à sa vûe ; elle intéressa. Sa compagne fit rire.

Notre héroïne fut applaudie avec transports, & l'autre fut sifflée à double carillon.

Un coup d'essai aussi flatteur ne manqua pas de la transporter de joie ; elle se crut un prodige. Elle commença de refuser les rôles qu'on lui donnoit ; voulut choisir à sa fantaisie ; ne fut jamais de l'avis des autres ; ressembla bientôt à tous les camarades ; & eut souvent des maladies de commande.

Elle se trouvoit aux assemblées de la troupe ; elle proposoit vingt pièces à la fois, les rejettoit les unes après les autres ; se plaignoit, crioit, si bien que le Directeur étoit encore trop heureux de consentir à tout ce qu'elle vouloit. On l'avertit un jour qu'on devoit lire une pièce nouvelle, que l'Auteur présentoit lui-même ; elle fit attendre jusqu'à midi, selon la coutume : sa toilette du matin l'avoit retenue. La lecture commença : elle s'entretint de parure avec ses compagnes ; écouta leurs contes plaisans ; dit des riens à l'oreille de l'une & de l'autre ; minauda ; répondit aux agaceries du premier & du second Acteur ; éclatoit de rire, s'excusoit, & faisoit une plus grande faute. La lecture de la pièce finie, que le pauvre Auteur sur les épines avoit récitée d'une voix tremblante à ses respectables juges, il fallut recueillir les suffrages pour savoir si elle devoit être reçue ou non. Chacun donna son avis, selon ses caprices ; quand le tour vint à *Lucette* de dire son sentiment, elle fut étonnée qu'on la crût capable de se connoître en ouvrages d'esprit ; elle eut beau protester qu'elle n'y entendoit rien, on lui dit que l'usage vouloit que les Comédiens, habiles ou non, jugeassent les pièces de théâtre ; elle avoua enfin que rien n'étoit plus juste ; elle prononça *oui*, pour le drame en question, & il fut reçu. L'Auteur crut qu'il ne s'agissoit plus que d'écrire les rôles, pour que la pièce fût jouée : mais il se trompoit. L'un trouva le sien trop froid ; l'autre se plaignit qu'on lui eût préféré un tel ; celui-ci décrioit sa mémoire ; celui-là supposoit des études pressées. En vain le pauvre Auteur supplioit, alloit, venoit, trottoit. *Lucette* même se rendit difficile, prit de l'humeur, elle fit faire vingt changemens à son rôle, & le refusa ensuite nettement. Ce ne fut qu'à la trentième visite que lui fit l'Auteur qu'elle se résolut par grâce de lui faire l'honneur de l'accepter.

Notre héroïne joignit enfin quelques talens à ses charmes ; attrapa l'usage du théâtre, & profita des leçons de ses Confreres. On la vit par-tout avec plaisir, sa réputation la devançant dans les villes où elle alloit ; mais comme j'ai déjà dit, elle étoit belle, & c'en étoit assez.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE IV.

Beaux sentimens.

S*i Lucette* mérita les suffrages du Public par l'art qu'elle mit dans ses rôles, elle s'attira son estime par sa conduite. Bien différente de quelques Actrices, qui se livrent publiquement à la joie & aux plaisirs, & des Amans desquelles chacun pourroit faire le Catalogue Alphabétique, elle menoit une vie simple, honnête, uniforme ; on l'auroit prise pour une Bourgeoise. Ce n'étoit qu'au théâtre qu'elle étaloit des robes superbes. Elle n'implorait point le secours de sa toilette, du rouge & du blanc, pour se montrer hors de la scène : son air étoit doux & modeste ; elle peignoit sur son visage l'ingénuité d'une *Agnès*, & marchait les yeux baissés.

Un phénomène aussi singulier attira l'attention de tout le monde ; elle devint le sujet des conversations des Caffés, des Petits-mâtres, des bonnengens. On desira de lui faire perdre cette vertu qui la rendoit célèbre. De mauvais plaisans la trouverent ridicule ; mais notre héroïne les laissa dire, & parut encore plus réservée. On s'étonna de lui voir jouer avec tant de feu les rôles d'Amoureuse, plusieurs firent inutilement leurs efforts pour lui faire ressentir ce qu'elle exprimait si bien.

Il est des êtres frivoles, espèces de papillons peints de diverses couleurs, qui viennent au spectacle, non pour entendre, ni pour admirer les ouvrages des grands Maîtres ; mais pour voltiger de coulisse en coulisse, de Danseuse en Danseuse, d'Actrice en Actrice ; ils se mettent en frais de plaisanteries fades, de discours douxereux & gaillards. Ces petites machines animées, qui peuvent avoir donné l'idée du mouvement perpétuel, sont tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre : parlent aussi haut que l'Acteur ; éclatent de rire dans l'endroit le plus touchant d'une Tragédie ; se placent effrontément au

milieu du théâtre ; fourient à droite, à gauche ; se caressent, tendent la jambe, & ressemblent de loin à des *Pantins*, placés pour la décoration.

Lucette ne jugea point à propos d'écouter leur verbiage ; au grand étonnement de ces Messieurs, elle fut insensible aux choses fines qu'ils lui adressèrent ; elle n'étoit occupée que de son rôle, & ne daignoit seulement pas sourire. Ils furent obligés de l'abandonner, & trouverent assez de quoi se dédommager.

Quand quelque libertin, rassuré par l'état de notre héroïne, osoit lui parler sans façon, elle prenoit un air si courroucé, si noble, si vertueux ; elle lui disoit avec tant de modestie qu'il se trompoit, que le pauvre homme, pétrifié, perdoit toute son audace, & devenoit bientôt aussi retenu, aussi timide, qu'il avoit été d'abord entreprenant.

On ne l'abordoit que pour la féliciter sur son jeu ; les yeux seuls exprimoient ce que l'on n'osoit dire. Elle avoit bien une foule de soupirans ; mais ils gardoient autour d'elle un profond silence. Il se trouva pourtant des incrédules (ce siècle en est rempli) qui douterent de sa sagesse. On voyoit avec surprise une Actrice se faire respecter. Nous ne sommes plus accoutumés aux miracles.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE V.

Le derriere des Coulistes.

NOTRE héroïne paroiffoit en public comme nous l'avons vu au Chapitre précédent ; mais elle n'étoit plus la même dans le particulier. Elle goûtoit un plaisir piquant à fe divertir à petit bruit : elle fe dédommageoit en cachette de l'apparence de vertu qu'elle s'impofoit. Loin des regards du févere Censeur, du Critique malin, elle s'enivroit de plaisir, & recevoit tour à tour dans les bras le Citoyen, l'Officier, le Magistrat. Elle dut à fon hypocrisie une grande réputation, & des amans foumis & empressés. Elle n'entreprit de feindre avec tant d'art que pour rire des esprits crédules, & pour duper les fots : elle fe contrefit fi bien, que je penfai la croire un modele de sagesse, & que j'allois la propofer comme telle. Réparons notre erreur.

Il faut que la vertu foit un trésor bien eftimable, puisque ceux-mêmes qui la méconnoiffent, se donnent tant de peines & tant de foins pour perfuader qu'ils la chériffent. *Lucette* étoit trop enchantée de passer pour une *Lucrece* ; il lui en revenoit de trop grands avantages, pour qu'elle pût se réfoudre à détromper personne. Elle choififfoit dans le nombre de les adorateurs celui qui lui paroiffoit à son aife & le plus propre à garder le filence ; elle l'éprouvoit longtems, & feignoit de céder à l'amour, quand, l'intérêt feul l'animoit. Dès qu'elle s'appercevoit de quelque refroidiffement, elle jettoit les yeux fur un autre de ceux qui l'idolâtroient, lui recommandoit la difcrétion, & lui accordoit la place vacante. Enfin, jamais Actrice ne fçut mieux jouer fon rôle.

Orgon ne put la voir fans ressentir pour elle un violent amour. Il déclara fon ardeur, foupira, gémit, fit des offres avantageufes. Il parut à *Lucette* qu'on ne la foupçonneroit jamais d'être favorable à un tel amant. Elle lui permit de venir chez elle quelquefois ; & bien-tôt il n'eut plus rien à defirer.

Cet *Orgon* avoit au moins soixante ans. Il se croyoit encore aimable, malgré la toux, la pituite & la goutte. Il cachoit de son mieux les ravages du tems sur la personne. On ne pouvoit lui faire une peine plus sensible que de le traiter de vieillard. Il portoit une perruque blonde, se noircissoit les sourcils, & affectoit de sauter en marchant. Il s'étoit diverti dans la jeunesse ; il en avoit pris tellement la coutume, qu'il ne pouvoit vivre sans une bonne amie : le froid des ans n'avoit pû éteindre en lui le goût pour les femmes & pour les plaisirs. Ce n'étoit point un vieillard farouche, bourru, grondeur ; il aimoit toujours à rire, étoit goguenard, alerte, jovial : mais il auroit dû songer qu'il est un tems pour tout. Les saisons sont différentes l'une de l'autre ; le Printems est couvert de fleurs, l'automne doit porter des fruits.

Rien de plus comique que de voir *Orgon* faire le galant auprès de *Lucette*. Appuyé sur la béquille tremblante, il l'assure d'une voix cassée que son ardeur sera éternelle. S'excusant sur la foiblesse de la vue, il porte presque toujours ses lunettes quand il est chez notre héroïne, afin ; dit-il, de pouvoir mieux admirer les charmes dont la Nature l'a douée. Quelquefois il veut faire le jeune homme, il s'attendrit à ses genoux, gesticule, s'enflamme, & la fait pâmer de rire. Au reste, elle sçut faire payer au vieillard la bonté qu'elle avoit de le souffrir, & de feindre d'aimer sa cacochyme & froide personne.

Lucette ne restoit qu'un an dans la même ville : elle honoroit de ses faveurs au moins trois ou quatre citoyens des endroits où elle s'arrêtoit ; ainsi, qu'on juge du nombre des mortels qu'elle peut se flatter d'avoir rendu heureux. Je prie quelques-unes des Princesses de Théâtre, qui ont parcouru les provinces, de vouloir bien en faire l'addition ; elles seules peuvent y parvenir, elles n'ont qu'à calculer leurs tendres aventures.

Le Lecteur voudroit-il exiger que je lui fisse un détail des travers, des foibles de mon héroïne ? On peut se les représenter, sans que je les dépeigne. Des parties secrettes, des soupers fins ; entrevues ; faveurs accordées aussi tôt que refusées ; présens de robes, de bijoux, d'argent ; filets tendus à propos ; caprices ; tromperies ; voilà l'abrégé de la vie de plus d'une Comédienne : c'est aussi l'esquisse de celle de notre héroïne. Vouloir en dire davantage, ce seroit entreprendre l'impossible, & se mettre à même d'écrire un gros *in-folio*.

Lucette eut deux amans dans une petite ville de province, dont je vais tracer ici le portrait. Ils étoient Magistrats, assez riches, & prodigues pour

leurs maîtresses. Notre héroïne jugea à propos de s'en faire des amis. Ces deux Robins se regardoient comme des gens d'importance ; ils avoient autant d'orgueil l'un que l'autre, mais ils ne se ressembloient point en bien des choses. *Crisippe*, que *Lucette* aimoit le mieux, & qui payoit davantage, étoit d'une fatuité singulière, vif, étourdi, parlant avec feu, prompt comme du salpêtre : il avoit un soin infini de son petit individu. La propreté sembloit avoir broffé son habit ; ses cheveux longs, bouclés avec grâce, lui tomboient sur les épaules avec dignité : parfumé des essences les plus agréables, ils s'annonçoit de loin, il exhaloit une douce odeur. *Maragowon*, l'autre Magistrat, étoit sec, décharné, sombre & rêveur : une perruque énorme le couvroit presque tout entier ; il marchoit d'un pas grave, l'air rebarbatif, les sourcils toujours froncés ; ils ne se déridoit qu'auprès des femmes ; à le voir, on l'auroit cru accablé des plus grandes affaires, & l'ennemi du genre humain ; il étoit impérieux & brusque ; sa vue effrayoit la veuve & l'indigent, que son état l'obligeoit d'accueillir. Il faisoit haïr, au lieu de faire aimer la Justice. Notre héroïne sçut pourtant l'amadouer. Que le pouvoir des femmes est admirable !

Ils ne croyoient pas posséder la même maîtresse. *Lucette* avoit soin de leur marquer à chacun une heure différente. Ils étoient plus assidus chez elle qu'au Barreau, & n'y dormoient pas comme à l'Audience. En vain les pauvres plaideurs les supplioient de terminer leurs débats ; en vain l'on gémissoit de leur nonchalance ; ils ne s'occupoient que de *Lucette*. Combien de procès fit-elle traîner en longueur ! Plus d'une cause seroit encore pendante si elle n'étoit partie enfin, pour le bonheur des Clients, & en dépit des Juges, qui songerent long-tems à ses appas, assis sur les fleurs de lys, & en décidant les affaires les plus graves.

Monsieur *Lucas* écrivoit souvent à notre héroïne ; il l'assuroit que les faveurs des Duchesses ne valaient pas un simple baiser pris sur sa bouche. Il voulut être témoin lui-même de ses talens ; il vint la trouver à *Bordeaux*. La joie de *Lucette* fut extrême lorsqu'elle apperçut son amant ; sa tendresse redoubla : *Lucas* la convainquit que son amour étoit aussi vif que jamais. Il fut en extase, il fut plongé dans un voluptueux délire, quand il la vit déployer ses grâces sur la Scène ; il craignoit de rêver : les applaudissemens qu'on prodigua à sa maîtresse lui pénétrèrent jusqu'au cœur. Revenu de son

ivresse, il jura que *Lucette* étoit de beaucoup au-dessus de ce que la renommée en publioit ; il offrit de le soutenir contre qui que ce fût.

Le Lecteur ne s'attendoit guères que Monsieur *Lucas* devînt un héros ; je ne m'en doutois pas non plus. Cependant le voilà un homme redoutable, prêt pour un rien à se couper la gorge. L'air de *Paris* est peut-être la cause de sa valeur. Il a fréquenté long-tems ces terribles mortels, que l'on nomme *Tapageurs*, qui traînent une épée énorme, & qui, se fiant sur leur adresse, sont toujours prêts à vous insulter ; leur folie a gagné jusqu'à lui ; il sçait par cœur toutes leurs belles maximes ; il se fait une gloire de les imiter : il va la tête haute, le regard effronté, la mine grenadiere & le chapeau sur les yeux. Il met tout son honneur à dégaîner souvent. Il rougiroit si, pour un mot, une vétille, il manquoit de proposer un cartel. Il compte avec emphase les disputes qu'il a eues, les coups d'épée qu'il a portés : il prétend être brave, & cherche à ôter la vie à de bons citoyens, plutôt que de courir se distinguer dans les armées, contre les ennemis de l'État. En parlant, il vous regarde fixement : applaudissez à ce qu'il dit, ou, sinon, battez-vous. Monsieur *Lucas* est prêt de se choquer d'un rien, répond des paroles piquantes, cherche bientôt dispute, veut qu'on lui rende raison, & qu'on soit étourdi comme lui, en dépit qu'on en ait. En un mot, c'est un fort mauvais Sujet.

Notre héroïne fut effrayée quand elle connut ses nouveaux travers ; elle lui conseilla de quitter sa mine effrontée ; il leva les épaules, & lui rit au nez : elle le considéra longtems avec surprise. Lorsqu'il lui rendoit visite, au lieu de lui parler de son amour, de profiter de son bonheur, il se promenoit dans la chambre d'un air martial, faisoit le spadassin, tiroit au mur *tierce*, *quarte*, se mettoit en garde, s'escrimoit, & vouloit absolument que *Lucette* lui apprît si elle le trouvoit bien sous les armes, & ce qu'elle pensoit de sa botte secrète.

Elle espéroit le guérir de sa manie ; mais il lui arriva une affaire qui l'obligea de s'éloigner au plutôt. Il ne manquoit pas d'aller chaque soir applaudir sa chere amie. Dans un morceau qu'elle récitoit, & qu'on écoutoit attentivement, quelqu'un du parterre éternua. Monsieur *Lucas* prit la mouche : il le déterra dans la foule ; prétendit qu'il éternuoit par malice, & lui proposa de mettre l'épée à la main. L'autre eut beau protester que c'étoit par mégarde, qu'un rhume de cerveau le tourmentoît même depuis long-tems ; ses raisons furent inutiles ; à force d'être insulté, il fallut sortir.

Monfieur *Lucas* étoit habile à l'efcrime ; il bleffa dangereufement fon adverfaire ; le pauvre homme mourut pour avoir éternué. Monfieur *Lucas* fut en triomphant prendre congé de notre héroïne, qui fe défefpéra, s'arracha les cheveux. Il revint au plus vîte à *Paris*. C'eft par de tels exploits qu'il fe diftingua : il s'acquît dans la Capitale la réputation de fameux *Bretteur*.

Notre héroïne fut prefque charmée de le voir partir ; elle craignoit trop qu'il ne fe fît tuer près d'elle. Tous ces petits *Féraitteurs* trouvent enfin quelqu'un qui a la bonté de les mettre à la raifon. Elle le fçavoit auffi bien que moi, & fe préparoit chaque jour à recevoir la nouvelle de la mort de Monfieur *Lucas*.

On ne s'apperçut point de la crainte qui l'agitoit. Elle diffimula fa douleur & la fupporta en héroïne. Soit pour chaffer la trifte idée dont fon ame étoit remplie, foit pour quelqu'autre raifon, elle augmenta le nombre de fes favoris, & leur diftribuoit en cachette, tour-à-tour, les faveurs.

Le Lecteur s'étonnera qu'aucun indiscret n'ait démafqué *Lucette*, n'ait voulu goûter le plaifir de fe vanter de fa bonne fortune. Il lui arriva ce qu'on ne verra jamais ; les amans gardèrent le filence, fans doute pour ne pas cefler de fe divertir des bonnes gens qui élevoient jufqu'aux nues fon innocence & les vertus.

Ses camarades fe louerent auffi de fa douceur : ils connurent, par expérience, combien elle étoit complaifante & humaine. Souvent *Orofmane*, après avoir poignardé *Zaïre*, foupait tête-à-tête avec elle. Un mariage qui fe faifoit fur la Scène devenoit quelquefois réel pour une nuit. *Andromaque* jettoit feu & flamme contre *Achille*, & le recevoit dans fes bras. *Tancrède* reffufcitoit bientôt fur le fein de fa maîtrefle. Je n'aurois jamais fini fi j'entreprendois de décrire les différentes manieres dont *Lucette* démentoît fes rôles. Il femble qu'une haïne contre les Auteurs l'oblige fans pitié de bouleverfer toutes leurs pièces. S'ils ont représenté une telle héroïne cruelle à un des perfonnages de leur drame, elle fe plaît à fe regarder de bon œil, par malice dément ce que dit fa bouche. Si elle doit adorer *Titus*, *Zamore*, être fidelle à fon époux, elle fait auffi-tôt le contraire. Il n'eft aucun Auteur d'Opéra bouffon qui s'entende fi bien qu'elle à faire une parodie. En quittant la Scène, elle court contredire fon rôle, la pièce & l'Auteur. Enfin, le Public doit être perfuadé qu'il n'eft rien de fi plaifant ni de fi bizarre que le derriere des couliffes.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE VI.

Maladie imprévue.

ON doit se modérer dans ses plaisirs. On se dégoûte d'un amusement trop répété. Lorsqu'aucune crainte ne nous arrête, & qu'on se livre sans cesse au torrent de ses passions, on a quelquefois sujet de s'en repentir ; mais il n'est plus tems : le remède est difficile à trouver. Le Lecteur va sçavoir pourquoi je place ici cette morale ennuyeuse.

Notre héroïne fut atteinte tout-à-coup d'une maladie terrible. J'avoue mon embarras ; je voudrois nommer son indisposition, je ne sçais comment m'y prendre ; le nom m'échappe, ma plume refuse de l'écrire : je pense qu'on n'aura pas de peine à le deviner. Je vais tâcher de la peindre : heureux celui qui ne la connoît que par le récit qu'il en entend faire !

Cette maladie n'attaque que les gens amis de la joie ; elle paroît chérir le monde, & ceux qui s'abandonnent à son ivresse. Le Philosophe, qui vit loin du tumulte & du fracas, est à l'abri de ses coups. L'Anachorète, attaché à ses devoirs, est sûr de ne la ressentir jamais. Elle est originaire d'une contrée lointaine : elle nous traite plus mal que les gens du pays ; nous sommes étrangers à ses yeux. Elle fut la digne compagne d'un métal que les hommes vont chercher au loin pour se tourmenter. Nous sommes maîtres de ne point l'éprouver ; il suffit d'aimer la sagesse : mais elle sçait nous tendre ses filets avec tant d'art, qu'il est bien difficile de les éviter ; c'est un serpent caché sous des fleurs. Elle nous interdit des routes charmantes, souillées de ses regards, & que sans elle on parcouroit toujours avec transport.

Ce mal, tout horrible qu'il est, est devenu à la mode. Il deshonorait du tems de nos bons ayeux ; on jettoit dans la rivière celui qu'on en déclarait atteint. Notre siècle est plus éclairé ; on le regarde comme une bagatelle dont on ne fait que rire. Le Petit-maître s'en fait, honneur ; il prouve ses

bonnes fortunes. Tous les états le ressentent & s'en glorifient. Il est le sujet public des conversations, de mille plaisanteries, plus spirituelles les unes que les autres. On s'en plaint comme d'une migraine ; enfin, c'est la maladie du jour : celui qui veut paroître homme du bel air, & connoître le monde & ses usages, doit se vanter de l'avoir eue, & dire combien de fois. Elle procure un gros revenu aux enfans d'*Hippocrate*. Que de Médecins lui doivent une grande partie de leur fortune !

Cette bagatelle dont nous parlons, fit un tort considérable à notre héroïne ; elle prouva démonstrativement qu'on pouvoit douter de sa vertu.

Dès que *Lucette* s'aperçut du malheur qui lui arrivoit, elle fit son possible pour le cacher. Elle feignit d'être sujette aux vapeurs, à des migraines insoutenables ; elle ne sortoit plus que dans un deshabillé galant, qu'en manteau de lit ; un grand bonnet lui cachoit la moitié du visage : son air malade, mignard, langoureux, lui donna de nouveaux charmes. Sa *fontange* sembla l'embellir : ses yeux battus, pleins d'une douce langueur, lui attirèrent une foule d'amans ; on redoubla les fleurettes, on la pressa de s'attendrir, d'être sensible aux maux qu'elle causoit. *Lucette* leur fit le plaisir d'être cruelle, inexorable. Ils ne s'attendoient guères qu'ils dussent la remercier de son indifférence, de sa sévérité. Chacun s'écrioit à sa vue : qu'elle est aimable ! qu'elle est sage ! Qu'il sera fortuné celui qui pourra parvenir à la posséder ! Voilà comme l'on se trompe tous les jours. Telle dont l'on brigue les faveurs ne se porte guères mieux, est aussi à craindre que notre héroïne.

Si *Lucette*, avoit eu recours tout de suite à cet art dangereux & utile, que l'on plaïsante & qu'on recherche ; si elle s'étoit ménagée, elle auroit été dans peu hors d'affaire. Mais elle n'osa se confier à personne ; elle crut que sa disgrâce étoit peu de chose, ou, pour mieux dire, elle n'y fit pas d'attention. Afin de faire moins soupçonner son triste état, elle continua d'accueillir ses favoris, de leur accorder tout ce qu'ils lui demandoient. Que le Lecteur juge si l'on devoit les féliciter. Au lieu de mener une vie réglée, de se corriger de ses travers, elle se laissa emporter à l'habitude. Sa table fut servie avec profusion, elle ne vouloit que des ragoûts piquans, que des liqueurs aussi dangereuses qu'agréables. Souvent l'aurore la surprenoit au milieu d'un de ces soupers fins, où, partagée entre l'Amour, *Bacchus* & l'intérêt, elle s'oublioit elle-même, & prodiguoit des faveurs empoisonnées.

Cependant le mal faisoit des progrès ; notre héroïne changeoit de jour en jour, & devint laide à faire peur. Le feu de ses yeux s'éteignit ; les regards n'eurent plus rien de tendre ; son teint, où l'on voyoit les couleurs du lys & des roses, perdit son éclat, devint livide : ce souris enchanteur, qui portoit le trouble dans le cœur d'un amant, disparut pour jamais ; ces lèvres furent privées de leur corail, de cette fraîcheur aimable qui les embellissoit encore ; elles se flétrirent, se desséchèrent ; la peau se jaunit : l'Amour vit s'aplatir, s'abbaïsser une gorge qu'il avoit arrondie lui-même ; les bras autrefois blancs & potelés, sont secs & décharnés. Que *Lucette* est différente de ce qu'elle étoit ! Ce n'est plus cette Beauté, que les Grâces, que les Plaisirs environnoient, dont la vue remplissoit d'allégresse, qui pouvoit faire la félicité de l'Univers entier ; c'est un spectre gémissant, qui peut se traîner à peine : les maux cuisans, le dégoût, les soucis l'accompagnent ; on l'évite avec soin ; on recule à son aspect, saisi d'effroi & d'horreur. Voilà un foible tableau de l'état affreux de la malheureuse *Lucette*.

Elle fut réduite à garder le lit, & à se démasquer. Elle découvrit sa situation ; elle implora, peut-être trop tard, le secours de la Médecine. Alors le repentir vint la déchirer ; elle répandit un torrent de larmes, regretta le tems où, naïve & simple, elle couloit ses années dans l'innocence ; elle soupira après le séjour paisible de son village. Notre héroïne sentit que le vice cesse de paroître agréable, qu'il devient horrible à ceux mêmes qui le chérissent ; & que la vertu est toujours la même.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE VII.

Dispute des Médecins.

LA maladie de *Lucette* étoit si considérable, qu'on craignit qu'elle ne pût en guérir. Comme elle avoit encore de l'argent, on résolut de ne rien épargner pour tâcher de la tirer d'affaire. Les Médecins les plus fameux accoururent aussitôt auprès d'elle. Ces Messieurs sentoient que leurs ordonnances seroient achetées au poids de l'or ; autrement, ils auroient resté chez eux. Les suivans d'*Esculape* ne se font pas scrupule d'abandonner un pauvre diable ; mais heureusement la Nature vaut mieux que tout leur art : l'indigent réchappe, parce qu'il est privé de leurs secours ; le riche meurt, bien & dûement saigné, purgé, clystérisé, ventoufé.

On fit une consultation des Médecins : ils s'assemblèrent chez notre héroïne. Après que l'un eut regardé sa langue ; l'autre le mouvement de ses yeux ; que l'autre se fût éclairci de celui de l'artère ; que celui-ci lui eut tâté le pouls ; que celui-là eut considéré les sédimens de son urine ; enfin après que chacun eut tâtonné à sa manière pour faire ses *pronostics*, il fallut dire son avis. L'un déclara que la région de la rate étoit la partie la plus incommodée ; l'autre soutint que c'étoit le foie : celui-ci prouva par *Sistole & Diastole* que la masse du sang étoit imprégnée de suc visqueux ; celui-là prétendit que les membranes & que les fibres devoient être ébranlées, & le cerveau de la malade en *hypothèse* ; celui-ci, pour le contredire, rapporta un passage d'*Hippocrate* ; l'autre cita *Galien*, qui est d'un avis contraire ; & celui-là détruisit le sentiment des uns & des autres en récitant un chapitre entier d'un ancien Médecin Grec. La dispute s'échauffa, on en vint aux gros mots. Le Doyen, encore tout essoufflé, leur remontra le tort qu'ils se faisoient ; leur enjoignit de se calmer, & de dire quel étoit le remède le plus efficace pour déraciner la maladie dont il s'agissoit...

Nos Docteurs confus reprirent leur gravité, rajusterent leurs perruques qui s'étoient dérangées, gardèrent un instant un profond silence. Le plus ancien prit la parole : « Ledit Sujet ne guérira, s'écria-t-il, qu'en se soumettant à ce que j'ai toujours pratiqué : c'est la *fumigation* que je propose. On enveloppera soigneusement la malade ; on procurera une épaisse fumée, & on la laissera se boucaner comme, par exemple, un jambon, ; sinon je la condamne : *crevare*. Vous vous trompez, mon Confrere, reprit un autre Docteur, d'un air patelin ; votre méthode ne vaut rien, je l'improve. Moi seul ai trouvé l'art de guérir RADICALEMENT. Ce sont des humeurs *peccantes*, n'est-ce pas, d'où naît l'incommodité du Sujet ? Un sang enflammé, recuit, plein d'un chyle brûlé a gâté la bonne constitution, & détruit les signes de vigueur, de santé. Eh ! bien, ce n'est qu'à force de *lavemens* qu'on peut humecter, rafraîchir les parties. Je conseille à Madame de suivre mon avis ; sinon *crevare*. Vous n'y entendez rien, cria un petit homme d'une voix enrouée. « Que la nature humaine m'a d'obligation ! Sans moi l'on ne pourroit goûter un plaisir nécessaire, sans crainte de la mort. Mettrons-nous donc de la charlatanerie par-tout ? Le seul remède bon, efficace, c'est le mien. L'univers connoît le mérite des *frictions* : oui, voilà le parangon de la Médecine, le restaurant délicieux. Les frictions, les frictions, & moquez-vous du reste.

» Non, reprit aigrement un Docteur boursoufflé, habillé comme un Financier, & qui venoit de s'élancer d'un carrosse superbe ; « que Madame ait recours à mon *spécifique*, ou plutôt à ma *ptifanne*. Tout *Paris* connoît la propriété de l'eau que je lui fais boire, & que le Vulgaire croit une essence merveilleuse. Je ne prends que cinquante louis : c'est pourtant faire payer trop cher la guérison d'une maladie qu'on peut gagner dans un moment ; mais il faut faire acheter un remède auquel l'on doit bien-tôt la santé la plus robuste ».

Ce discours excita un murmure général. Deux personnages d'importance n'avoient pas encore parlé. Ils écoutoient leurs Confrères avec un souris moqueur. Le premier étoit un Médecin Petit-maître : sa perruque avoit un pied & demi de moins que celle des autres ; sa cravate, d'une batiste fine & délicate, étoit bordée de dentelle, & ne lui descendoit qu'à moitié de la poitrine ; son habit ne lui alloit, tout au plus, qu'au-dessous du genou, & il le boutonnoit du haut en bas, par élégance. Le second ne lui ressembloit pas

tout-à-fait : c'étoit une espèce d'être amphibie, moitié gracieux, moitié froncé ; il rioit & grondoit en même-tems : son habit étoit fort propre, mais les poches en étoient dans les plis ; il rouloit ses bas sur ses genoux ; il portoit des boucles à diamans, & des fouliers prodigieusement applatis par le bout. Haliffer, se leva lentement, promena ses yeux autour de lui d'un air de satisfaction, se rengorgea avant de commencer son discours, flaira délicatement une prise de tabac d'Espagne, toussa, cracha & parla ainsi : « Les malades répugnent de se soumettre à nos ordonnances ; ils refusent de prendre nos médecines, pour la plûpart dégoûtantes. Mais que ne fait-on comme moi ? Que ne donne-t-on carrière à son imaginative ? on verroit courir en foule à la boutique des Apothicaires. Je me suis appliqué toute ma vie à la cure d'une certaine indisposition : j'ai combiné la force, les efforts de la nature, les secrets, les propriétés des plantes. À quoi aboutissent toutes mes recherches ? À composer des *dragées*. D'un bout de l'Europe à l'autre, on achete mes *dragées*. Mes malades ne voyant rien de dégoûtant dans ce que je leur donne, suivent mes conseils, mes volontés, & guérissent ; ils peuvent se purger publiquement sans fatigue, & faire croire qu'ils sortent d'un baptême ou d'une noce. En vain l'envie m'a déchiré, m'a tourné en ridicule : la commodité de mon remède le fera toujours préférer. On se hâtera même d'attraper cette légère indisposition, que le plaisir nous cause, afin d'avoir la douceur de prendre ma médecine agréable. Le nom seul de ma recette suffiroit pour la mettre en vogue : *des dragées* ! cela chatouille l'oreille. Pouvoit-on s'attendre qu'un Médecin ordonneroit des *dragées* » ? Haliffer finit & sourit à l'assemblée : il reprit haleine, & s'arrangea mollement sur son fauteuil, en se caressant le menton.

Son adverfaire rougit de colere. « Je crois, dit-il avec véhémence, que ce que j'ai inventé est bien aussi agréable que le bonbon tant vanté par mon Confrere. J'ai composé une *liqueur* délicieuse, qui peut le disputer au Champagne & au vin d'Alicante, & qui est beaucoup plus utile. Il suffit d'en boire quelques bouteilles pour être guéri. Qu'*Haliffer* ose encore m'opposer ses *dragées* ; il a dans son parti les enfans, les femmes, les Petits-mâîtres ; moi, j'ai de mon côté les hommes faits & les buveurs ; ne dois-je pas l'emporter sur lui ?

Haliffer foutint ses *dragées*, l'homme aux bouteilles sa *liqueur* ; ils s'emportèrent, se feroient dévisagés si l'on ne s'étoit mis entr'eux.

Un homme sec, qui ressembloit assez à un Alchymiste, & qui comptoit depuis long-tems sur ses doigts, en marmotant, *vingt de sauvés, dix-neuf de morts*, s'écria tout-à-coup : « Madame ne feroit pas dans le cas où elle est, si elle s'étoit fait inoculer. Mais nous serions encore à même de recourir à un tel remède, qui deviendra bien-tôt la médecine universelle. Oh ! merveilleuse *inoculation*, que tu fais de prodiges ! Tu rends malades les gens qui se portent bien, & tu les garantis de tous maux. Qui pourra te chanter dignement, merveilleuse *inoculation* » !

Le bruit, les cris, les injures recommencerent. Enfin, la paix revint, les Docteurs s'adoucirent. Ils s'accorderent ensemble à prendre chacun un louis en sortant, pour prix de leur visite & de leurs judicieux avis. Ils déclarerent, après un mûr examen, qu'on ne pouvoit mieux raisonner sur la maladie de notre héroïne ; ils protestèrent qu'ils avoient dit des choses dignes d'être imprimées ; & jugerent d'une commune voix que *Lucette* étoit dangereusement malade.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE VIII.

Promesse de fuir le Théâtre.

PENDANT la dispute des Médecins, notre héroïne faillit de se voir débarrassée des misères de cette vie ; elle eut une crise violente, & fut long-tems sans connoissance. En vain celle qui la soignoit fit retentir la chambre de ses cris ; les Docteurs, trop attachés à soutenir leurs sentimens, ne l'entendirent pas ; de sorte que la pauvre fille fut obligée de la secourir de son mieux.

Lucette, abandonnée des Médecins, commença de craindre ; elle implora, d'une voix éteinte, un secours nécessaire à la plus noble partie d'elle-même. On se réjouit de la voir dans de si bonnes dispositions, & l'on espéra que les Diables feroient bien attrapés.

Quand on avertit notre héroïne que le Consolateur étoit auprès d'elle, la douleur se calma, les forces se ranimèrent ; elle ouvrit son ame à la joie, & rendit grâce au ciel qui daigne protéger l'infortuné jusqu'à son dernier moment. Mais quelle fut sa surprise, quand celui qui devoit la consoler, la remplit de frayeur, de troubles, & lui parla en Juge irrité. « Malheureuse, lui dit-il, vous êtes perdue ; tremblez, craignez qu'un tardif repentir ne vous soit inutile. Vous avez vécu dans un état où l'on ne peut se sauver. L'univers se joint avec nous pour le mépriser. Promettez de renoncer au Théâtre, & je vous absous. Si vous balancez un instant, je vous abandonne, & vous ferez malheureuse à jamais. »

Notre héroïne, quoiqu'à l'extrémité, n'approuva pas un pareil discours ; elle fit une chose incroyable, elle raisonna : ni de vaines terreurs, ni les préjugés ne purent l'abattre ; elle eut plus de force que n'en auroient à sa place tels grands hommes qu'on admire, & qui rient des foiblesses des sots mortels. « Eh ! qu'importe, dit-elle, pour mon salut, que j'aie été

Comédienne, ou toute autre chose ? Doutez-vous qu'il soit impossible à une fille de mon état de rester sage ? Hélas ! parce que j'ai donné l'exemple qu'il s'y trouvoit des Beautés peu cruelles, faut-il prétendre que la vertu ne puisse en approcher. J'ai connu plusieurs Actrices que je n'ai pas malheureusement imitées, dont la conduite est moins reprochable que celle de plusieurs femmes qui nous critiquent : elles sont dignes d'être regardées d'aussi bon œil que la Duchesse & la Bourgeoise. Nous consacrons nos talens à représenter les actions des Héros, pour inspirer une noble envie de les imiter, de courir à la gloire, de servir son pays. Nous obligeons les cœurs durs de répandre des larmes, de s'intéresser au sort du malheureux : l'homme le plus insensible, ému par nos accens, se remplit d'une douce illusion ; il se croit ami de la bienfaisance. Nous représentons les ridicules, les vices de la société, afin de les faire haïr ; & l'on ose sans honte nous mépriser ! Mais qui se rend capable d'un pareil travers ? Les petits esprits, le menu peuple, les fots. Je dois pourtant vous dire, à l'honneur de notre siècle, qu'on secoue un préjugé si barbare, & que l'on commence à s'apercevoir qu'un Comédien peut être estimable. Ces génies célèbres, dont les ouvrages dramatiques amusent & polissent leurs nations, devroient être enveloppés dans l'anathème prononcé contre nous. Ce sont eux qui nous engagent à courir une carrière pénible ; nous faisons nos efforts pour faire sentir les beautés de leurs écrits ; si nous sommes coupables, ils le sont d'avantage ; s'ils ne composoient des pièces de Théâtre, existeroit-il des Comédiens ? Vous n'estimez donc guères les gens de Lettres, ou vous raisonnez bien peu. On nous fait un crime de tirer un certain profit de notre état, de ne pas jouer gratis. Nous sommes, dit-on, les esclaves du Public, il peut nous siffler ; mais qui ne dépend pas de lui ? Est-il quelqu'un qui ne veuille tirer un honnête bénéfice de ses talens ? Celui qui prononce un discours édifiant, ne se le fait-il pas payer ? Vous devez sentir combien vous étiez dans l'erreur. Je promets de n'être plus aussi susceptible de faiblesses qu'autrefois. Si je guéris de ma maladie, je me conduirai avec sagesse : je renonce à mes vices, à mes penchans ; mais je ne sçaurois renoncer au Théâtre, à un métier qui me fait vivre, & qui n'a rien que d'honorable ».

Le Lecteur est peut-être surpris que mon héroïne ait pû parler si longtemps, tandis qu'elle étoit à l'extrémité : mais est-il plus naturel qu'un héros de tragédie blessé mortellement, & sur le point d'expirer, vienne tenir sur la

Scène un long discours, vienne faire un pompeux étalage de ses sentimens ; & que son ame attende, pour s'envoler, qu'il n'ait plus rien à dire ?

Lucette parloit avec tant de pétulance, qu'il fut impossible au Consolateur de l'interrompre. Mais l'effort qu'elle fit pensa lui coûter cher : une toux sèche la faillit tout-à-coup, sa langue & ses sens se glacèrent, une sueur froide lui couvrit tout le corps, elle tomba dans un évanouissement profond. Le Consolateur lui cria long-tems de profiter de ses avis, malgré qu'elle fût hors d'état de l'entendre ; mais alors rien ne s'opposoit à son zèle, il pouvoit se flatter de triompher : il la crut morte, la plaignit, protesta, comme s'il en avoit été sûr, qu'elle endureroit d'horribles tourmens ; il se retira en marmotant *Amen*.

Notre héroïne, revenue enfin de son évanouissement, ne se sentit plus la même. La crise qu'elle venoit d'éprouver lui avoit été très-fatale. Sa tête étoit pesante, sa poitrine embarrassée ; elle crut s'apercevoir que sa dernière heure approchoit : alors sa fermeté l'abandonna ; les menaces du Consolateur achevèrent de la troubler. Elle se représentoit un Juge sévère, qui ne la faisoit comparoître devant lui que pour l'accabler de sa fureur ; il pesoit les moindres actions : une seule faute suffisoit pour la perdre ; ainsi quels supplices ne devoit-elle pas éprouver ? En vain s'excusoit-elle sur la foiblesse humaine, sur sa raison trompée... Notre héroïne frémit, elle devint aussi naïve qu'elle étoit avant de sortir de dessous les yeux de sa mere ; alors elle desira vivement de suivre les conseils de celui qui devoit la consoler, la raffermir contre les terreurs de la mort.

Tremblante, hors d'elle-même, n'ayant qu'un souffle, *Lucette* promet publiquement de renoncer au Théâtre ; chacun se réjouit de sa soumission : on l'assure qu'elle peut mourir en repos, qu'elle doit être certaine maintenant d'être comblée de la gloire des élus. Peu s'en fallut même qu'on ne lui souhaitât une fin prochaine, dans la crainte que le Démon ne s'emparât d'une proie qui lui échappoit.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE IX.

Il est beau de tenir parole.

JE ne sçais pourquoi nous chérifions tant la vie, cet univers où le riche & le pauvre souffrent également. Sans doute qu'en est effrayé de l'idée de la destruction de son être ; on fait son possible pour le conserver dans le même état. Nous aimons mieux endurer mille maux dans un lieu que nous connoissons, plutôt que de disparaître pour éprouver des peines ou un bonheur dont l'alternative & l'incertitude nous épouvantent.

Lucette ; quelques promesses qu'on lui fit de sa félicité prochaine, ne jugea point à propos de passer de ce Monde-ci dans l'autre. Un Étudiant en Chirurgie, qui alloit tout bonnement son petit chemin, ne sçavoit ni *Galien*, ni *Hippocrate* par cœur, qui ne cherchoit point à en imposer par de grands mots intelligibles, mais qui consultoit la Nature plutôt que les règles de son art ; ce jeune homme, dis-je, eut l'audace d'entreprendre une cure dont ses maîtres doutoient. Il se conduisit avec prudence, réfléchissoit sur la cause des symptômes qu'il voyoit ; entreprit de détruire le mal par degrés : il ne parla ni Grec ni Latin à notre héroïne ; & il la guérit.

Le messager des Dieux, le favori de Jupiter, fut touché des maux de *Lucette* ; il la visita souvent, la pénétra même par sa vertu surnaturelle ; enfin, il fit si bien qu'il détruisit sa cruelle maladie. Il falloit toute la puissance de ce Dieu pour faire jouir notre héroïne d'une parfaite santé.

Dès qu'elle se vit hors de danger, elle se moqua de ses sermens, n'en fit que rire, & déclara qu'ils ne l'empêcheroient point de rentrer dans une carrière qu'on prétendoit lui faire quitter. On cria à l'impiété, à l'ingratitude ; mais l'on avoit tort : notre héroïne étoit si reconnoissante qu'elle paya le jeune apprentif Chirurgien au-delà de ses espérances ; elle lui accorda les prémices d'un bonheur dont, grâce à ses soins, elle pouvoit être

libérale. Il prouva combien il étoit sûr de sa guérison, & sentit que *Lucette* feroit encore plus d'un heureux. Notre héroïne respecta toute sa vie les Dieux de la Fable, en faveur des grandes obligations qu'elle avoit à l'un d'eux.

Cependant elle étoit dégoûtée d'un état où la peine fuit de bien près les plaisirs : (qu'on ne se figure pas qu'une Actrice ne songe qu'à sa parure & qu'à ses conquêtes). *Lucette* quitta le Théâtre, non à cause de sa promesse, mais rebutée des tracasseries des camarades, d'un travail qui se renouvelle chaque jour. Une raison encore plus forte l'obligea d'y renoncer : son miroir lui apprit que ses charmes déclinoient. La maladie que notre héroïne éprouva fit de terribles ravages sur ceux qu'elle attaque ; elle ne put en douter. Son orgueil auroit trop souffert du triomphe de ses rivales, de se montrer au Public privée d'une partie de ses attraits. Elle abandonna donc le Théâtre : la vanité fut le seul motif de sa retraite.

Au lieu de retourner chez sa mere, à qui, par parenthèse, elle ne songea point du tout dans sa bonne fortune, *Lucette* résolut de revoir *Paris*. Cette ville lui paroissoit un lieu de ressource ; elle avoit connu par expérience qu'une Belle, peu avare de ses faveurs, y nage dans l'opulence ; elle se flattoit d'y trouver les mêmes agrémens : l'amour l'entraînoit aussi dans la Capitale. Depuis long-tems Monsieur *Lucas* avoit cessé de lui écrire : inquiète sur son sort, elle hâta l'heure de son départ ; elle auroit voulu voler dans les bras de son amant.

Je ne dirai point que notre héroïne fut défrayée dans la route par deux étrangers qu'elle trouva dans le carrosse de voiture ; ce seroit m'arrêter à des choses trop connues, & qui se voyent chaque jour. Tout le monde sçait qu'une Comédienne court, va, vient, traverse la France, l'Angleterre, l'Allemagne, &c. sans dépenser un sou. Chaque état a ses privilèges particuliers ; celui des Actrices me paroît fort agréable.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE X.

À quoi nous réduit le besoin & l'habitude.

LUCETTE, à peine arrivée à *Paris*, courut dans l'endroit où logeoit Monsieur *Lucas* ; mais il n'y demouroit plus depuis long-tems. Sa douleur fut extrême. Elle fit tout son possible pour le déterrer ; ses recherches furent inutiles. Que le Lecteur se peigne, s'il lui plaît, le chagrin, le désespoir dont notre héroïne fut saisie. Elle perdoit un amant qu'elle adoroit, sans lequel elle ne pouvoit vivre ; un amant que son cœur idolâtroit dès l'enfance : elle pleura, gémit, souhaita vingt fois la mort.

On se console enfin. Le sentiment de nos douleurs s'émouffe, on ne les sent plus si vivement. Cette veuve se désespère les premiers jours du trépas de son époux, elle jette les hauts cris ; huit jours après elle se calme, s'apperçoit que le noir lui sied à merveille, songe à plaire, à remplacer le défunt : si elle répand quelquefois des pleurs, c'est parce qu'elle sçait qu'ils embellissent les femmes. *Damis* regrette la mort d'un oncle dont il vient d'hériter ; mais dès le lendemain, souvent même plutôt, il court au coffre fort, s'informe des biens du pauvre trépassé. *Lucette* parvint à modérer son affliction, elle oublia un peu Monsieur *Lucas* pour s'occuper de ses intérêts. Elle commença de réfléchir sur sa situation, sur ce qu'elle devoit faire.

L'accident qui lui étoit arrivé, que les soins du jeune Chirurgien dissipèrent, favoient contrainte de dépenser beaucoup d'argent, & de vendre une grande partie des bijoux qu'elle devoit à la prodigalité de ses amans. Elle se vit sur le point de manquer de tout. En vain espéroit-elle de trouver quelqu'un qui voulût faire la folie de l'entretenir. Il est assez de gens prodigue de leur fortune aux *Lais* modernes ; qui en privent leur famille pour la faire passer à ces Beautés commodes, dont l'un partage le cœur avec

la Chambre *Haute* & les *Communes* : mais notre héroïne avoit perdu la vogue, d'autres Princesses étoient de mode. Les tems étoient changés. Ceux qui jadis la comblèrent de richesses auroient eu honte de la reconnoître.

En effet, je dois avouer que *Lucette* est devenue bien laide. Elle n'est plus digne de l'attention du Lecteur. Ses yeux sont battus, languissans, usés : elle est d'une maigreur affreuse ; son teint jaune & livide se ranime à peine par le fard & la céruse. Lorsqu'elle s'avise de sourire, au lieu de charmer elle révolte ; mille plis divers se forment sur son visage, & la font paroître toute ridée : sa gorge fait encore soulever son mouchoir, mais l'art seul la soutient ; elle retomberoit tristement sans un corset étroit qui la presse : c'est une fleur épanouie depuis long-tems, sur laquelle le papillon s'est souvent reposé, qu'un soleil brûlant a flétrie. La démarche de notre héroïne est hardie, effrontée. Elle regarde fixement ; il seroit impossible de lui faire baisser les yeux.

Si je n'avois juré d'être fidèle historien des actions de *Lucette*, je cacherois avec soin ses défauts, je diffimulerois ses derniers travers ; mais je suis sincère, je dois la peindre au comble du déshonneur, de l'infamie. Si le Lecteur se révolte, s'il trouve peu délicat de décrire l'horreur du vice, ce qu'il y a de plus bas, & de conduire mon héroïne jusqu'au sein de la crapuleuse débauche, je le prie de se ressouvenir que j'ai entrepris de tracer le tableau des Progrès du Libertinage.

Lucette au désespoir vit la fin de ses finances, sans qu'on eût répondu à ses minauderies. Elle avoit compté que *Lucas* l'obligeroit, que ses bienfaits... Vaine espérance ! Les besoins pressans l'entouroient, la faim la menaçoit déjà. Elle avoit différé de prendre un parti, s'imaginant chaque jour que ses charmes feroient tomber à ses pieds quelque mortel généreux. Forcée de renoncer à son erreur, de sentir qu'elle n'étoit plus jolie ; elle regretta le tems où un seul de ses regards enchantoit, où l'on couroit auprès d'elle briguer un souris, un clin d'œil.

Elle conçut, exécuta un dessein qui lui parut fort sage. Elle s'habilla de son mieux, rétablit, par le secours de sa toilette, ses charmes délabrés ; mais l'art & les pinceaux ne purent retracer qu'une foible peinture d'un visage de vingt ans. *Lucette* se consulte, applaudit à la démarche qu'elle va faire, la trouve bonne & honnête, & court chez la *Mo...* Elle demande la Matrone,

implore sa protection, lui fait l'éloge de sa patience, de sa douceur, & la conjure de la recevoir dans son sérail.

« Mon Dieu, ma chère, lui répond la *Mo...* je voudrais vous obliger. Il nous vient plus de filles que nous n'en voulons ; jamais on n'en a tant vu. Le métier ne vaut rien dans ce siècle élégant, trop de gens s'en mêlent. Qu'est devenu ce temps où l'on rencontroit à peine six filles de notre état ? Nos maisons sont désertes, les plaisirs qu'on y rassemble sont répandus partout. »

» La femme de l'artisan, la Petite, la riche Bourgeoise, la Dame à livrée, &c. &c. &c. nous font un tort considérable ; en nous imitant, elles nous ruinent ; elles arrêtent les chalans, nous remplacent, nous font oublier. Hélas ! quand défendra-t-on, par une bonne Ordonnance, de nous ôter le pain des mains ! Quand enjoindra-t-on à chacun de faire son métier ! Puis, l'on devient difficile, délicat ; on ne veut que des morceaux choisis : les libertins ne viennent chercher chez nous que des tendrons naïfs, innocens ; ils veulent que nous leur en donnions, tandis que les sages ne sauraient en trouver dans le monde ».

Lucette supplia tant qu'on lui fit l'honneur de l'agréer, qu'enfin la *Mo...* se rendit à ses vœux. Pour lui faire faire connaissance, elle la conduisit dans la salle, la présenta à une douzaine de Beautés, qui la parcoururent d'un air malin, & se parlèrent à l'oreille. Notre héroïne fut pourtant bien-tôt leur bonne amie. Elles lui apprirent à distinguer celui qui paye d'avec ceux qui ne donnent que du plaisir : on lui fit parcourir les cellules, asyles du mystère, où l'on sacrifie à l'Amour ; on lui en apprit les routes, les issues ; elle marqua celle qui devoit lui voir faire l'office de prêtresse de *Vénus*. Ses compagnes lui conseillèrent de suivre l'usage de la Communauté, de se choisir un ami. *Lucette* les supplia de la dispenser de cette règle : tout autre que Monsieur *Lucas* ne pouvoit prétendre de régner sur son cœur.

La *Mo...* étoit trop sensée, connoissoit trop ses intérêts, pour avoir beaucoup de filles comme mon héroïne : la plus âgée de ses élèves n'avoit tout au plus que dix-huit ans, étoit fraîche, menue, vive, étourdie. Elle ne l'avoit prise que pour l'employer dans un besoin pressant. Elle se donnoit bien de garde de l'offrir à un Mousquetaire ; elle l'obligea de se tenir dans sa chambre, de descendre rarement dans la salle. La *Mo...* craignoit que la vue de notre héroïne ne décriât sa maison, qu'on ne prétendît qu'elle n'étoit

remplie que de vieux objets, & que son dessein étoit de faire haïr au lieu de faire aimer la volupté. Elle ne donnoit *Lucette* qu'à un Provincial, ou qu'à des Abbés.

Mais notre héroïne gagna davantage. Son petit emploi lui rendit beaucoup plus que celui des premières Princesses de la maison. Celles-ci sont trop heureuses lorsque leur cher Sultan les quitte sans les maltraiter, souvent le moindre mot leur attire une demi-douzaine de soufflets. *Lucette*, au contraire, étoit caressée avec transport. Les nouveaux arrivés, admirant tout stupidement, croyoient posséder un trésor. Les Petits-collets ne manquoient pas de la qualifier de plusieurs dons ; ils payoient pour eux & pour leur habit.

Au bout de quelques mois, notre héroïne se vit une petite somme ; elle en rendit grâce au ciel. La dépendance où il falloit être chez la *Mo...* & la soumission qu'on étoit obligé d'avoir pour ses volontés, lui déplaisoient depuis longtems. Elle demanda son congé, fit une retraite honorable, & résolut de travailler pour son compte.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE XI.

Visite générale.

JE ne puis m'empêcher de plaindre le sort de mon héroïne. La voilà donc associée avec ces filles prévenantes qui inondent tout *Paris* ! Que de désagréments, que de scènes humiliantes va-t-elle éprouver ! Elle est le mépris des libertins mêmes qui la recherchent. Je sçais qu'il est des gens qui prétendent que les *Chauves-souris de Cythere* sont très-heureuses. Elles jouissent de mille amans, disent ils, tandis que plus d'une femme, que plus d'un jeune tendron desire vivement d'en posséder un. Tout leur est permis. La contrainte est bannie loin d'elles. Une grande partie de leur sexe seroit flattée d'avoir leur privilège. Elles appellent sans honte celui qui leur plaît ; une honnête femme ne peut que soupirer en secret. Les plaisirs, la joie les suivent sans cesse. On les flatte, on les chérit, on les entraîne de partie en partie, de fête en fête ; elles n'ont qu'à dire un mot pour s'enivrer de cette volupté qui enchante tous les mortels. Leur vie, consacrée à l'Amour, n'est qu'un instant délicieux... Mais qu'il est triste d'être soumise au premier venu ; de paroître gaie, contente, lorsqu'on est quelquefois déchiré de chagrin ; de sourire à un objet méprisable, dégoûtant ! Qu'il est affreux de caresser quiconque se présente la bourse à la main ; de s'exposer aux caprices, à la brutalité ! Oui, les malheureuses que l'on se peint si satisfaites, sont dignes de pitié. Il leur est impossible de goûter toute la douceur du plaisir ; le sentiment s'use, l'habitude le leur fait perdre. Elles s'efforcent de faire illusion ; celui qu'elles pressent dans leurs bras croit les enflammer, & elles le contraignent de jouir à la hâte d'une triste volupté. Plus d'une infortunée est réduite à ce vil métier. Quelle doit être sa douleur ! Elle fait en vain son possible pour s'accoutumer à la honte : le remords la déchire ; elle répand souvent des pleurs après l'instant de sa défaite. Il en est d'autres que

le libertinage y conduit ; elles s'abandonnent à la joie, rient, chantent, se divertissent ; mais elles n'en sont pas moins malheureuses.

Lucette se logea dans une petite rue, près celle de Saint *Honoré*. Sa chambre, située au fixieme étage, ressembloit à celle de quelques beaux esprits d'à présent, qui n'ont que de l'émulation, peu de ressource, & beaucoup d'ennemis. La muraille étoit à-peu-près couverte d'une tapisserie à demi-percée, & trop courte de trois pieds : deux chaises invalides témoignoit qu'elles avoient servi. Un morceau de miroir pendoit près de la fenêtre. Pour terminer cette riante perspective, on découvroit dans l'enfoncement une méchante couchette sans rideau : voilà tout ce qui reste à *Lucette* de l'état brillant où elle s'est vue.

C'est pourtant dans cet humble réduit qu'elle reçoit les visites dont on l'honore. Une Dame la *Reffource* lui accorde son amitié & ses services ; elle va d'une mine discrète arrêter les passans ; elle annonce une Beauté jeune & novice, nouvellement arrivée de province.

L'agente de notre héroïne lui attira grand nombre de curieux, ou de gens animés d'un autre motif ; ils étoient bien-tôt satisfait, & faisoient place à d'autres : ceux-ci étoient chassés par de nouveaux arrivans, qui se retiroient à leur tour, en faveur de ceux qui désiroient leur succéder : ainsi du reste.

Lucette fut ainsi visitée par tous les états. Elle ne pouvoit assez s'étonner de la prodigieuse quantité de galans qui venoient la voir chaque jour. Elle auroit douté qu'on fût si amateur des filles de son espèce, si elle n'en avoit été témoin elle-même. Notre héroïne connut qu'on ne devoit jamais se fier sur l'apparence, ni sur les discours de bien des gens. Plusieurs fois elle vit se glisser dans sa demeure des particuliers que tout obligeoit à garder une meilleure conduite. Tel qui prêchoit du matin au soir la vertu, qui déclamoit contre les dérèglemens du siècle, profitoit de l'obscurité pour s'introduire chez elle.

Un soir que *Lucette* attendoit avec douceur ceux qui se feroient à la parole de Madame la *Reffource*, elle entendit un grand bruit dans sa petite rue. Un homme s'écrioit qu'il ne se battoit pas sans sujet, qu'il avoit gagné de bon jeu, qu'on avoit rien à lui demander. Non, disoit un autre en jurant, je me moque de cela, j'ai perdu mon argent, &, par désespoir, je veux que nous nous coupions la gorge. Notre héroïne tressaillit en entendant parler celui

qui étoit si pressé de mettre l'épée à la main : il lui sembla connoître sa voix ; elle soupira & courut à sa fenêtre. Elle ne put découvrir clairement les objets ; elle entrevit seulement un homme qui en pressoit fort un autre de lui rendre raison. « Mais, disoit celui-ci, j'ai joué honnêtement : vous me quittez sans paroître fâché ; vous venez ensuite me guetter au coin de cette rue, Monsieur *Lucas*... ». Je ne me trompois point, s'écrie notre héroïne ; ah ! ciel ! c'est lui ! courons au plutôt... Elle descend à la hâte, court, vole, se précipite ; on crie à la garde, & quand *Lucette* est en bas, elle ne trouve personne. L'approche du guet avoit contraint l'agresseur à prendre la fuite, & l'homme attaqué étoit déjà bien loin.

Elle fut désespérée de n'avoir pu joindre ni l'un ni l'autre. Quelquefois elle croyoit s'être trompée. « Mon cher *Lucas* n'existe plus, s'écria-t-elle, ou du moins il est éloigné d'ici... C'étoit pourtant sa voix ; mon cœur en est encore ému ; pourroit-il se tromper » ? Deux mois se passèrent dans cette agitation. Elle se flattoit qu'aucune erreur ne l'avoit abusée, & dans le même instant elle se persuadoit du contraire.

Notre héroïne songeoit encore au son de cette voix qui l'avoit tant frappée, quand elle entendit monter extrêmement vite. Non, non, je ne me trompe point, disoit-on ; suivez-moi, c'est ici : la partie est commencée nous arriverons trop tard. On gratte à la porte de *Lucette* ; elle ouvre... Ô ciel ! Quelle fut sa surprise & sa joie ! Elle aperçut son bon ami, son cher *Lucas*. L'un & l'autre poussent un grand cri, se serrent mutuellement dans leurs bras, répandent des larmes, & se regardent long-tems sans avoir la force de parler. Monsieur *Lucas* prit enfin la parole. Je suis enchanté, s'écria-t-il, de retrouver ma chère maîtresse ; j'ai toujours songé à vous. Mais excusez-moi : nous nous sommes trompés. On nous attend pour une partie de *pharaon*. Adieu ; je reviendrai bien-tôt : il s'éloigne à ces mots, au grand étonnement de notre héroïne, & disparoît comme un éclair avec celui qui l'accompagnait.

Lucette n'avoit pu que jeter les yeux sur son amant ; elle le vit assez pour remarquer que son habit n'étoit plus galonné ; & qu'il ne paroissoit guères à son aise. Elle l'attendit avec impatience, mais il ne vint que le lendemain au soir. Le jeu, lui dit-il, a duré jusqu'à présent. Je suis perdu sans ressource, je n'ai plus le sou. Notre héroïne, sans lui répondre, l'accabla de caresses ; Monsieur *Lucas* y fut sensible, & risqua de la convaincre qu'il s'enflammoit

toujours pour elle. Ses premiers transports apaisés, *Lucette* pria son amant de lui apprendre pourquoi sa fortune étoit si changée ; il satisfit, en soupirant, sa curiosité.

« Quelques-uns de mes amis, lui dit-il, m'entraînèrent dans ces lieux où l'on donne à jouer, où il est permis de se ruiner. Je m'ennuyai d'abord ; mais je m'y accoutumai insensiblement. Je m'amusai long-tems des grimaces que je voyois faire aux perdans ; de la joie cachée de ceux qui gagnoient ; de ces especes de Philosophes qui affectent de supporter la perte de sang froid, & qui vont ensuite s'arracher les cheveux. Je n'allois à l'*Académie* que pour passer un quart-d'heure. J'étois étonné de me sentir intéressé plutôt pour l'un que pour l'autre. Ébranlé par un certain *je ne sçais quoi*, je désirai que celui-ci gagnât, j'étois fâché quand son adverfaire faisoit quelque bon coup. Pourquoi les sçavans de nos jours, sans se rompre la tête sur des sujets inutiles, ne cherchent-ils pas à expliquer cette singulière sympathie ? L'intérêt vif que je prenois pour un des joueurs, m'engagea de parier en sa faveur. Je n'osai d'abord risquer qu'un petit écu, je gagnai, je m'enhardis. On ne réussit pas toujours. Je perdis, je me piquai, je doublai ma somme. Le bonheur me vint, nouvelles espérances, paris encore plus forts, &c. Enfin sans m'en appercevoir, je me rendis un joueur décidé.

» On doit féliciter celui qui perd au jeu ; il se corrige, & n'y revient plus ; celui qui gagne croit toujours avoir le vent en poupe, il s'encourage, & il se ruine. Je puis avancer qu'un joueur ne garde pas long-tems ce que la fortune lui envoie ; s'il gagne un louis, il en perdra quatre. Trop de gens, par malheur, éprouvent ce que je dis, & n'en sont guères plus sages.

» Je me mis à courir les *brelans*, les *tripots* ; tous les jeux étoient bons pour moi, défendus ou non. La Duchesse & la Comtesse s'aperçurent de mon dérangement, se plainquirent de ma conduite. Les veilles que je faisois me maigrissoient beaucoup, leur donnoient lieu de se plaindre de moi. Je n'étois plus si empressé, ni si propre à leur faire la cour. Elles se lassèrent de me fournir de l'argent presque *gratis*, & me défendirent, comme d'un commun accord, de paroître jamais chez elles. Je me flattai de réparer mes pertes, je croyois que mon mérite enchanteroit d'autres Beautés aussi généreuses. Un malheur irréparable m'empêche d'y réussir, ne me permet pas d'y songer : je fus réduit à la dure nécessité de vendre mes habits, tout ce qui éblouit les yeux du monde ; & sur-tout des femmes. Il m'a été

impossible de rattrapper assez d'argent pour me mettre d'une façon honnête. Heureux de n'être pas mort de faim !

» Malgré les revers, malgré l'indigence que j'éprouve, le croiriez-vous, ma chère *Lucette* ? je ne sçaurois renoncer au jeu. C'est un goût qui me domine : une folie, une ivresse, une fureur, a pénétré mon ame. Je ne suis content que lorsque je tiens des cartes, tout autre plaisir m'est insipide. On me rencontre par-tout où l'on joue. Je n'avois pas de quoi dîner hier ; un ami, touché de mes besoins, m'a prêté un louis ; j'ai couru le jouer, je l'ai perdu, & je n'ai pas encore mangé ».

Lucette s'empressa de réparer le long jeûne de Monsieur *Lucas*. Tandis qu'il dévorait ses petites provisions, elle lui raconta ses disgrâces, ses infortunes ; mais elle lui fit un mystère de la maladie qu'elle avoit eue.

Notre héroïne fit son possible pour corriger *Lucas* de sa dangereuse manie. Elle lui remontra qu'un joueur étoit un homme avide du bien des autres ; qu'il ne seroit pas étonnant de le voir attaquer les passans au détour d'une rue, puisqu'il s'accoutume à désirer, à tâcher d'avoir la bourse de son prochain. Elle lui fit envisager les inquiétudes, les regrets dont il est dévoré ; il n'a aucun repos, se brûle le sang, & ne peut se flatter de posséder la moindre chose.

Monsieur *Lucas* goûta ses raisons, gémit, soupira, & promit avec ferment de ne plus retomber dans ses erreurs. Notre héroïne, charmée de l'avoir persuadé, guéri, partagea avec lui la somme légère qu'elle possédoit. *Lucas*, en recevant cette preuve de l'amour de sa maîtresse, tire un jeu de carte de sa poche, & lui propose de jouer. Qu'on s'imagine la surprise de *Lucette*. Elle lui demanda si c'étoit ainsi qu'il se corrigeoit : elle eut beau lui représenter qu'il étoit ridicule de vouloir jouer avec quelqu'un qui nous prêtoit de l'argent ; que c'étoit une chose inouïe, qu'on n'avoit peut-être jamais vue. Ses discours ne firent aucun effet. Il la pria, la conjura, se plaignit du peu de complaisance qu'on avoit pour lui. Notre héroïne fut contrainte de céder, & de jouer contre celui qu'elle vouloit tirer de la misère.

Lucette eut le bonheur de gagner. Je suis persuadé que, si Monsieur *Lucas* avoit eu la fortune favorable, il n'auroit rien donné à celle qui l'obligeoit si honnêtement. Il se désespéra, fit des juremens de Dragon, s'arracha une poignée de cheveux, renversa la table, & mit les cartes en pièces. Notre

héroïne ne se sentoît pas de joie ; elle se figuroit qu'une telle aventure ouvriroit les yeux à son ami. Il s'écria vingt fois : Que je suis malheureux ! & je jouerois encore ! non ; ce qui m'arrive aujourd'hui me prouve que je dois renoncer à l'espoir de jamais gagner. Il fortoit, la rage dans le cœur, quand *Lucette* le rappella, & le pria d'accepter la même somme qu'il venoit de perdre. Monsieur *Lucas*, surpris d'une pareille générosité, doutoit s'il veilloit. Il embrassa *Lucette* avec transport ; il lui promit de fuir l'*Académie*, de ne se servir de ses dons que pour vivre, que pour satisfaire à ses besoins pressans.

Notre héroïne le crut : mais dès le lendemain il courut chez elle en furieux ; il ne lui restoit pas une obole. Que ne me retirois-je plutôt, s'écria-t-il ? Je gagnois cinquante louis : j'ai voulu trop avoir, & je n'ai rien. *Lucette* se laissa toucher, lui donna tout ce qu'elle avoit, & deux jours après il fut dans le même embarras. Les exhortations de sa maîtresse, sa misère, ses sermens, tout fut inutile ; il jouoit le jour & la nuit. Le voyant incorrigible, notre héroïne ne l'abandonna pas : elle partageoit soigneusement avec lui le produit de ses charmes ; après l'avoir reçu, il couroit aussitôt le perdre : digne emploi d'un argent si bien acquis ! Elle pouvoit compter en revanche sur la valeur de Monsieur *Lucas* ; il rodoit souvent aux environs de chez elle, se cachoit quelquefois dans un coin de sa chambre, prêt de tomber sur l'insolent qui auroit mal agi avec la Beauté qu'il protégeoit, qui auroit voulu dérober, sans rien payer, *la ceinture de Vénus*.

Je pardonnerois à *Lucette* de dédaigner Monsieur *Lucas*, de le mépriser tout-à-fait. On doit lui sçavoir gré, & s'étonner de sa constance. Il s'en faut beaucoup que la personne actuelle de son amant soit aimable : il porte un habit dont la couleur est assez bizarre ; jadis il fut noir, mais la poussière l'a rendu gris ; il est uni, poli comme une glace, on pourroit s'y mirer. Il a soin de le boutonner, afin de cacher une veste trop délabrée, & dont, je crois, il manque une partie : ses manchettes sont fort longues, & vont de pair avec l'habit : ses cheveux sans poudre & mal peignés, sont, par leur couleur d'ébène, honte au reste de sa parure ; sa bourse, qu'il n'attache que tous les huit jours, est collée tristement à son dos, & paroît prête à tomber ; les rubans des côtés voltigent çà & là. Il enfonce son chapeau sur ses yeux ; la cornière de devant est plus longue que les autres. Il est toujours froid & rêveur. Son regard est triste & fixe ; son visage est allongé, pâle & décharné :

il marche la tête basse, un peu courbée ; les épaules ferrées, & son épée lui bat contre les jambes.

Voilà quel est celui que *Lucette* adore. Elle avoue bien qu'il est changé. Elle cherche en vain la bonne mine, les joues grasses & vermeilles ; la fraîcheur ; son embonpoint robuste ; son caractère jovial & franc, la gaieté, son innocence estimable ; rien de tout cela ne se présente : mais elle ne peut se défendre de l'aimer.

Dame la *Reffource* prétendit en vain modérer l'amour de notre héroïne. Elle lui fit entrevoir les folles dépenses qu'il lui caufoit, les désagréments qui pouvoient s'ensuivre. La bonne-femme perdit son latin. Voyant tous les efforts inutiles, elle prit le sage parti de se taire. Pour faire pièce à Monsieur *Lucas*, & par intérêt, elle redoubla les soins, & attira un plus grand nombre de visites à notre héroïne.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE XII.

Querelle, Bataille, & Commissaire.

TOUT alloit à merveille ; mais un revers vint détruire l'espèce de félicité de *Lucette*, Dame la *Reffource* s'impacienta de voir sa bonne amie aussi pauvre qu'avant sa connoissance. Après l'avoir exhortée de mieux agir, elle lui fit ses adieux, & accorda son amitié à une autre Beauté, qui se rendit plus digne de ses soins.

Notre héroïne ne se laissa point abattre. Elle se réjouit de n'avoir à partager qu'avec Monsieur *Lucas*. Elle résolut de se passer de protectrice. On ne réussit, jamais si bien que lorsqu'on travaille soi-même à ses affaires. Elle se flatta d'attirer davantage les galans.

Pour réussir dans ses nobles entreprises, *Lucette* se mettoit chaque jour avec élégance. On la voyoit souvent à sa fenêtre ; les bonnes gens croyoient qu'elle prenoit le frais ; les gens d'esprit pensoient différemment.

Notre héroïne s'étant apperçue que placée de loin, comme en perspective, la vûe de sa tête enchantoit les passans, voulut se montrer toute entière ; persuadée que de près elle paroîtroit encore plus aimable. Sa première tentative réussit, & l'engagea de continuer.

Elle ne manquoit pas, dès que le jour étoit disparu, de descendre en tapinois, de se placer sur sa porte ; de se promener en long, en large : les coups de coude, les *ft, ft, ft*, trottoient ; les tendres œillades, les souris, les signes alloient leur chemin ; chacun étoit son roi, son petit cœur, son bijou, son *néné*, sa *mère*. Nous aimons les complimens ; ils étoient de sûrs appâts qui faisoient tomber dans ses filets. Tel étoit surpris de sentir une fille le caresser pour la première fois de sa vie ; & la suivoit par reconnaissance. Semblable au *Bourgeois Gentilhomme*, celui-ci est pénétré des douceurs qu'il s'entend dire, & paye généreusement. *Lucette* sçavoit trop bien son

métier pour n'être pas flatteuse ; elle se récrioit toujours sur ce qu'on offroit à ses regards ; elle feignoit de n'avoir jamais rencontré un mortel si heureux. Il n'étoit mérite si mince qu'elle n'élevât jusqu'au ciel.

Lucette a soin d'aller au *Palais Royal* ; elle doit à ce jardin fameux une bonne partie de son revenu. À onze heures précises elle y vient grossir la foule des *Demoiselles*, dont l'allée du milieu est inondée. Elle affecte un air enfantin, lorgne finement, & prête une oreille attentive. On la reconnoît sans peine : une petite coiffe, garnie d'un ruban verd, & surmontée d'une prodigieuse aigrette, lui donne un air tout-à-fait singulier. Son mantelet de satin blanc est doublé de rouge ; il s'entrouvre négligemment, pour laisser entrevoir une palatine à mouches, qui couvre à demi une gorge qui paroît ferme. Sa robe de taffetas, agitée par les zéphirs, fait un frémissement qui l'annonce de loin. Sa jupe, un peu courte & falbalassée, découvre à moitié une jambe fine, couverte d'un bas de soie, tendu avec art. Son pied mignon est à la gêne dans un soulier étroit, poli, blanc comme la neige, & décoré d'un talon rouge. Elle paroît montée sur des échasses, ne marche que du bout du pied, en se pinçant les lèvres ; à sa démarche lente & grave on la prendroit pour une Vestale, sans ses joues enluminées, sans quelques mouches mutines, sans ses regards jettés çà & là, & sans l'effroi de jeunes gens qui voltigent autour d'elle d'un air familier.

Notre héroïne faisoit plusieurs conquêtes au *Palais Royal*, Elle entraînoit, sur-tout, chez elle de ces vieux impotens, qui, se traînant à l'aide d'une béquille, paroissoient n'avoir qu'un jour à vivre ; ces vieillards amoureux se ressouviennent encore des plaisirs de leur jeunesse ; ils recherchent des Beautés commodes qui se donnent une peine infinie pour leur procurer une foible étincelle de volupté.

Un de ces tendres sexagénaires avoit envie depuis long-tems de tâter du fruit défendu ; il souhaitoit de faire en secret sa cour à une fille du monde. Il n'osoit se présenter seul chez quelque *Philis*, dans la crainte des dangers qu'on peut courir. Se promenant un jour au *Palais Royal* avec un de ses amis, jeune homme brave & vigoureux ; il apperçoit notre héroïne, aussi-tôt il s'enflamme. Parbleu ! s'écria-t-il en toussant, je veux vous donner à dîner chez ce petit cœur. Le jeune homme sourit. L'antique soupirant fit signe à *Lucette* de les suivre ; elle l'entendit à merveille ; le langage des yeux lui étoit familier. On sortit l'un après l'autre, sans faire semblant de rien. Notre

héroïne marchait devant, & tournoit souvent la tête. Elle les conduisit dans la petite chambre. Le vieillard ne se sent pas de joie, il embrasse la Belle, qui regarde tendrement son compagnon. Il l'envoie ordonner un dîner délicat, assaisonné de plusieurs bouteilles de vin de *Bourgogne*. On se met à table. *Lucette* caresse le vieillard, & serre la main du jeune homme ; elle excite l'un à se réjouir, & sourit à l'autre malignement. Malgré son impatience, notre sexagénaire avoit jugé à propos de retarder ses plaisirs ; il vouloit braver sûrement les glaces de l'âge, & prouver qu'il étoit encore jeune.

Le vieillard sentoit un feu nouveau couler dans ses veines ; il croyoit rajeunir, comme le pere de *Jafon* Brûlant, plein d'ardeur, il alloit essayer de goûter une partie de la félicité de ses premiers ans. Notre héroïne admiroit le pouvoir de ses charmes ; quand tout-à-coup on vint frapper à la porte à coups redoublés. Alors son triomphe disparut, & le vieillard redevint ce qu'il étoit. La frayeur le glaça encore davantage. « Hélas ! s'écrioit-il, d'une voix mourante, on m'avoit bien averti d'éviter ces maisons agréables, de fuir de telles Sirènes. Me voilà pris ! Heureux s'il ne m'en coûte que ma bourse ! »

Notre héroïne, prête à se scandaliser qu'on ne la crût pas une honnête fille, le prioit en vain de se taire. Le jeune homme les rassura de son mieux, & cria au frappeur de se retirer ; qu'il n'y avoit personne. L'autre jure qu'il entrera, quand même le Diable voudroit l'en empêcher. Il avertit, que Mademoiselle *Lucette* doit le connoître, qu'il lui a promis de venir la voir, & qu'il veut s'acquitter de sa parole. On ne lui répond rien : il menace, & d'un furieux coup de pied enfonce la porte. Le jeune homme le reçoit l'épée à la main. Pour le vieillard, à moitié mort de frayeur, il pousse des cris sourds & lugubres ; notre héroïne fait retentir des siens la maison & tout le voisinage. Le guet accourt, sépare les combattans, & conduit chez le Commissaire le Céladon ridé & son compagnon, l'auteur du tumulte, & la déplorée *Lucette*.

Monsieur le Magistrat étoit à table. Il fit attendre plus d'une heure dans son anti-chambre ceux qui avoient besoin qu'il leur rendît une prompte justice. Enfin, la tête remplie des fumées bachiques, le Commissaire se prépara à les recevoir. Il mit sa robe, sa grandissime perruque, s'assit gravement dans un ample fauteuil ; & déclara d'un ton de Magistrat, qu'on pouvoit comparoître à son audience. Chacune des Parties détailla ses raisons. Moi, je n'ai rien à dire, s'écria celui qui avoit enfoncé la porte de *Lucette*, sinon que je suis le Marquis de ***, fils du Duc de ***. À ces mots le

Magistrat perdit sa fierté ; il s'approcha presque en rampant du Seigneur qu'il avoit l'honneur de voir. Daignez m'excuser, lui dit-il : vous êtes très-innocent. Le Vieillard s'apercevant que la naissance avoit des privilèges chez un Commissaire, résolut de lui en imposer. Apprenez votre devoir, lui cria-t-il rudement, je suis le Comte de ***, Monsieur est le Baron de ***. Le Commissaire émerveillé de voir la maison remplie de personnes si distinguées, prétendit que des gens d'une grande qualité ne pouvoient rien faire de répréhensible ; il les conduisit humblement jusqu'à la dernière marche de son escalier.

Il ne restoit plus que notre héroïne. Le demi-Magistrat n'osoit lui parler : il craignoit qu'elle ne fût, pour le moins, une Marquise déguisée. Mais son embarras, ses larmes, ses sanglots la décelèrent ; il connut qu'il se trompoit. Enhardi par sa découverte, Monsieur le Commissaire se remit dans son fauteuil, & interrogea *Lucette*. « Oui-dà, lui dit-il, vous vous établissez dans mon quartier ; vous êtes d'un état où l'on gagne ce que l'on veut ; & je n'entends pas parler de vous ! Vous ignorez, sans doute, les usages. Eh ! bien, ma bonne, il faut vous les apprendre. Qu'on mène cette belle Demoiselle en prison, jusqu'à plus ample informé.

En vain notre héroïne s'efforce de le fléchir. Sa faute étoit trop de conséquence pour qu'elle pût espérer son pardon. Le Commissaire voulut effrayer, par son exemple, toutes celles qui oublieroient leur devoir.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE XIII.

Où Lucette reçoit ce qu'elle mérite.

NOTRE héroïne gémissait depuis trois jours dans la triste prison, quand on vint l'en retirer. Elle se sentit renaître ; elle crut qu'on alloit lui rendre sa chère liberté ; sa joie s'évanouit bientôt. Elle frémit, se troubla, lorsqu'elle sçut qu'on la conduisoit dans cette Maison où les pareilles arrivent tôt ou tard ; dans ces lieux où plus d'une Belle va faire souvent pénitence des plaisirs qu'elle a souvent prodigués.

Comme on l'entraînoit à la *Salpêtrière*, elle aperçut une troupe de Soldats qui entouroient un jeune homme, bien & dûment garotté. Elle frémit sans sçavoir pourquoi, & le considère plus attentivement. Quel fut son désespoir en reconnoissant Monsieur *Lucas*. Elle jeta un grand cri. Le malheureux qu'on amenoit leva la tête ; & fut saisi de douleur quand il vit sa chère, l'infortunée *Lucette*, dans un état aussi triste que le sien. Ils se considèrent un instant sans avoir la force de parler. Faisant un effort sur eux-mêmes, s'efforçant de rappeler leurs esprits, ils demandèrent avec tant d'instance, avec une telle effusion de larmes, qu'on leur permît de se dire peut-être le dernier adieu, que les cœurs durs qui les environnoient ne purent s'empêcher de s'attendrir.

Il me seroit impossible de rapporter ici ces mots entrecoupés, ces expressions de la tristesse, dont se servirent & *Lucas* & *Lucette*, Qu'ils maudirent leurs fautes légères qui les avoient conduits dans de plus grandes ! Qu'ils regrettèrent le séjour de la campagne où ils vivoient en paix, où leur seul crime étoit de s'aimer ! Ils s'égarèrent au Village, ils se perdirent dans la Ville. Une scène si touchante arracha des pleurs à tous ceux qui en furent témoins. Le Libertin consommé rira peut-être du tableau attendrissant que je présente ici. Plaignons-le, s'il ignore la douceur de

s'intéresser au sort des malheureux. Par quelle singularité l'homme estimable, l'homme vertueux ne peut-il refuser des larmes au vice justement puni ?

Lucette se ressouvint enfin de lui demander pourquoi on l'enchaînait comme un criminel ? « Hélas ! lui répondit-il, ce qui m'arrive n'est que trop commun. J'ai commencé par être joueur, & je finis par être escroc. Je n'ai pas été assez fin ; on m'a pris sur le fait, on me conduit à *Bicêtre*, où j'aurai tout le tems de me repentir de mes folies. N'oubliez pas, ma chère *Lucette*, un amant qui vous aimera toujours ». Il en auroit dit davantage ; mais on les contraignit de se séparer. En s'éloignant l'un de l'autre, ils tournoient souvent la tête, levoient les bras au Ciel ; ils se cherchoient encore lorsqu'ils s'étoient perdus de vue.

Notre héroïne arriva dans la triste demeure qu'elle étoit condamnée d'habiter. Elle en connut bientôt toute l'horreur. On lui coupa d'abord ses beaux cheveux qu'elle chérissoit tant ; on lui rasa la tête. Elle fut obligée de se vêtir d'un habit de Sœur-Grise, de porter une grande coiffe qui lui tomboit sur les yeux. On la força de travailler de ses mains délicates à des ouvrages rudes & grossiers.

La malheureuse *Lucette* gémit sur ses fautes ; elle se repent d'une vie passée dans les plaisirs ; elle éprouve à quoi nous conduisent souvent les progrès du libertinage.

FIN.

PRÉFACE

*Qu'on fera bien de lire,
malgré l'usage.*

L'ACCUEIL que le Public a bien voulu faire à cet Ouvrage, dont la seconde Édition presque épuisée, m'a encouragé à le continuer. Il m'a paru que je ne devois pas laisser toujours mes Héros en prison. J'ose espérer qu'il aura la même indulgence pour cette troisième Partie, que pour les deux premières.

J'ai à me louer du Public, parce que mon Livre s'est bien vendu ; mais mon Libraire y a seul trouvé son compte ; je n'en suis pas plus heureux. Beaucoup de personnes ont cru que je n'avois écrit que pour le plaisir de composer un Ouvrage dangereux aux mœurs. Je proteste ici, qu'elles se sont bien trompées ; elles ne m'ont sans doute jugé que sur le titre. Si on avoit lu mon Livre, non comme un Roman frivole, mais comme un Ouvrage qui renfermoit quelque apparence d'utilité, on auroit vu que je cache sous des fleurs, une morale sévère. En amusant mon Lecteur, je fais mes efforts, pour lui prouver combien on doit se tenir sur ses gardes. J'instruis sans affectation. Je mêle, le plus adroitement qu'il m'est possible, l'utile avec l'agréable. C'est-là, je crois, le vrai genre du Roman.

En annonçant *les Progrès du Libertinage*, je pensai dire assez quel étoit mon but. Pouvois-je m'imaginer, qu'on m'accuseroit de me plaire à peindre le vice, exprès pour le faire aimer ? Il faudroit que je fusse bien fou, ou bien méprisable. Crainte qu'il ne se trouve encore quelqu'un qui ne s'aperçoive pas, (ou qui le feigne) du motif qui m'a mis la plume à la main, je déclare que les gens vertueux doivent me sçavoir quelque gré. Mon Livre est plus utile qu'un traité de morale, si j'ose parler ainsi. La seule apparence d'un homme moraliste, fait bailler & tomber en syncope. Que seroit-ce, si l'on prétendoit faire lire une pieuse instruction, à nos Petits-mâtres, aux

Coquettes du jour ? Les trois quarts de la *France* auroient bientôt des vapeurs. Voit-on sur la toilette de nos Élégers, dans le sac à ouvrage de nos jeunes Marquises, le bon *Sénèque*, l'ennuyeux *Pascal* ? Ce seroit un prodige encore plus grand, que de rencontrer un Auteur sans prétention, sans vanité.

Comme l'on ne se doutera pas que j'aie voulu prêcher personne, on s'arrachera mon Livre des mains, on le lira avec fureur. Alors, c'est au Lecteur à profiter, sinon, tant-pis pour lui. Il me suffit, pour ma consolation, d'avoir démontré qu'une foiblesse en fait commettre une autre ; & qu'ainsi l'on doit veiller avec soin à sa conduite. Une jeune fille, surtout, apprendra beaucoup dans mon Livre. Elle saura que la moindre petite tentation, doit, être rejetée ; que le Diable est quelquefois bien fin. Telle Beauté qui fait un faux pas, en peut faire cinquante tout de suite. Le monde est rempli d'exemples de ce que je dis ; l'Histoire en fourmille. *Cléopâtre*, Reine d'Égypte, fut sage tant qu'elle méprisa la fleurette ; à peine se fut-elle permis d'avoir un Amant, qu'elle accorda ses faveurs à *César*, à *Marc-Antoine*, à *Auguste* même, à *Hérode* dit-on, & peut-être à cent autres. Qu'on en soit sûr, si la fière *Lucrèce* avoit satisfait un instant les desirs de *Tarquin*, elle l'eût chéri toute sa vie ; elle auroit fouri à une foule d'Adorateurs. Peut-être se tua-t-elle afin de s'empêcher de succomber. Le remède seroit un peu violent ; je ne conseille pas aux Belles de s'en servir.

Je veux déclarer ici, par modestie, que je sçais qu'un fort galant-homme jetta les deux premières Parties de cet Ouvrage par la fenêtre. Le titre seul révolta sa vertu. Il craignit de se souiller en lisant un tel livre. Voilà ce que c'est aussi de ne pas faire des Titres à double face ; c'est-à-dire, galans pour les uns, & édifiants pour les autres ! Combien d'Auteurs mettoient leur amour-propre à couvert, si l'on jugeoit d'un Ouvrage au seul aspect du Frontispice !

Je dirai tout de suite, pendant que je suis en train d'être modeste, qu'on me reproche de ne pas mettre assez d'*aventures*, assez de *merveilleux* dans mes Romans. On n'y trouve, dit-on, que ce que l'on voit tous les jours dans le monde ; que ce que l'on sçait, pour ainsi-dire, par cœur. Il me paroît que cette critique fait mon éloge. J'ai l'imagination aussi romanesque que d'autres, je le démontrerai peut-être un jour. Mais que disent ces Livres, remplis de choses incroyables ? Qui peut s'en amuser ? Des gens amoureux de chimères, & qui, s'ils prenoient un grain d'*Opium*, verroient, en

dormant, des prodiges aussi singuliers, que ceux qu'ils daignent lire. On représente un monde, & des Êtres inconnus. Ne vaut-il pas mieux dépeindre son siècle, & des personnages que l'on peut rencontrer ? Il me semble que le plaisir du Lecteur doit en être plus vif ; il fourit alors à des tableaux naïfs de nos mœurs ; & n'a point la honte de s'occuper de Contes-bleux. *Cléveland* est très-beau, sans doute ; mais peut-on s'intéresser à des malheurs, à des situations incroyables, & qu'on est certain de ne jamais éprouver ? Enfin, je suis d'avis qu'on doit écrire tout bonnement, ce qui se passe *chez nous*, ce qu'on peut voir & sentir. Il faut faire avouer que les Romans ne créent point un monde chimérique. Tant pis pour ceux qui penseront que j'ai tort... & par contre-coup, tant pis pour mon Livre.

J'ai pris la liberté de moraliser quelquefois, dans le cours de mon Roman. Je craignois que le Lecteur ne fît point attention au but moral, si je ne le découvrais à demi. J'ai ménagé cependant la délicatesse des jeunes gens, & des Dames ; mes Réflexions sont courtes, elles ne feront bailler qu'une minute.

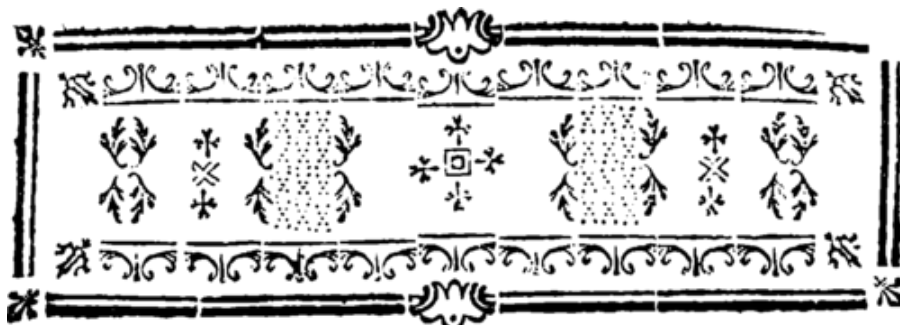
Mes deux Héros ne seront pas aussi libertins que je les avois d'abord fait paroître. On m'a retranché sans pitié, les endroits où je prouvois davantage les progrès du vice. Je suis tenté de dire comme ce Prédicateur Gascon, qui, se trouvant court en chaire, s'écria, « Mes Freres, que je vous plains ! vous perdez de belles choses ! » si mon Livre est trouvé bon, j'affirmerai que le meilleur y a resté ; si l'on le juge détestable, je soutiendrai qu'on n'y a laissé que le mauvais. Ainsi, j'ai de grandes obligations à mon sévère Censeur ; il m'a fourni le moyen de prétendre toujours que j'ai produit une merveille ; je suis sûr de fermer la bouche à la critique. Il faut avouer pourtant, qu'il est bien dur, bien triste, de voir mutiler les pauvres enfans. Que la petite vanité d'un Auteur souffre alors ! Chaque ligne qu'on lui raye, est un coup de poignard qui lui perce le cœur ; il semble qu'on lui ravisse un laurier, & qu'on ternit sa gloire. Il n'est point d'Ouvrages d'esprit, depuis l'*Encyclopédie* jusqu'à l'Almanac de *Liège*, qui n'ait été *vu & revu, lu & relu*, avant de se montrer au grand jour. Des yeux de *Lynx* cherchent & démêlent ce qui peut blesser le bon ordre. Une main impitoyable biffe d'un seul trait, une pensée sublime, une page, un volume. Ah, que la crainte, trop scrupuleuse, prive quelquefois le Public de beaux morceaux, de productions divines ! L'exactitude avec laquelle on examine un Livre, avant qu'il ose

paroître, doit rassurer les Ames délicates, & les engager à lire indifféremment tout ce que la Presse enfante. Le moindre Écrit n'auroit garde de se présenter dans le monde, sans avoir un Passe-port, bien & dûement conditionné.

Au sujet des Portraits qui sont dans mon Ouvrage, je proteste de nouveau, qu'ils ne regardent personne directement. Je les ai tiré du creux de mon cerveau. Quelqu'un qui ne voit le Monde *que par le trou d'une bouteille*, doit-il être soupçonné d'avoir mis par malice, des personnages connus dans son Livre ? si mes caracteres ont quelques ressemblances, tant mieux ; j'aurai une imagination qui sçait peindre la nature. La meilleure pièce que puisse me jouer ceux qui croiroient se reconnoître, sera de ne rien dire ; ils me feroient trop d'honneur.



Vignette fin de chapitre



Bandeau de début de chapitre

SUITE
DE LUCETTE,
OU
DES PROGRÈS
DU
LIBERTINAGE.



Bandeau de début de chapitre

CHAPITRE PREMIER.

LUCETTE sort d'esclavage.

PASSANT, il y a six mois, dans la rue *Saint-Honoré*, je faillis d'être écrasé par un équipage brillant ; tout annonçoit le char d'une Petite-maîtresse ; deux grands coquins de laquais, sembloient de derrière, insulter tous les passans ; le Cocher, à larges moustaches, étoit parfumé ; les chevaux paroissoient l'être aussi. Collé contre la muraille, j'eus le tems de considérer les dorures & le vernis de la voiture élégante. Un minois féminin me frappa à travers des glaces ; je le considère avec respect... Qu'on juge de ma surprise, lorsque je reconnus dans cette Nimphe, dans cette beauté si bien parée, la trop foible *Lucette*, l'héroïne fameuse d'une de mes brochures.

Je la parcourus long-tems des yeux, avec étonnement. Tout annonçoit autour d'elle l'aisance & le bonheur. Je la croyois encore dans la triste demeure où les belles complaisantes vont pleurer leurs écarts, & n'ont d'autres consolations que l'idée des plaisirs qu'elles ont procurés & ressentis. On m'avoit assuré qu'elle y resteroit jusqu'à la fin de ses jours ; ainsi, présumant mon livre fini, je l'avois oubliée tout-à-fait. La ressemblance d'un autre objet pouvoit me tromper, je doutois du témoignage de mes yeux, quand la dame cria au cocher de fouetter grand train, de se dégager de l'embarras ; le son de sa voix acheva de me persuader que c'étoit elle ; le cocher obéissant jure, frappe les chevaux avec délicatesse ; le char s'ébranle, part comme l'éclair, & me couvre d'un déluge de boue.

Peu chagrin de me voir si bien éclaboussé par mon héroïne, je monte dans un fiacre, je lui ordonne de suivre de loin tel carrosse : je le vois entrer dans la vaste cour d'un palais superbe ; & l'on m'apprend que c'est l'hôtel de Madame *Lucette*.

Tout seroit à me confondre. D'où provenoit la fortune de mon héroïne ? Comment avoit-elle rompu ses chaînes ? Moi qui me piquois d'être fidèle historien, je ne devois rien ignorer de ses moindres aventures ; & j'étois encore à savoir des événemens aussi prodigieux. Jaloux de continuer d'apprendre au Public les folies de mon héroïne, je me suis donné tant de soins, tant de peines, qu'enfin je suis parvenu à découvrir par quels miracles elle étoit libre & à son aise. Je vais la suivre pas-à-pas ; aucune de ses actions ne m'échappera. J'espère avoir de nouveaux sujets d'assurer combien les progrès du libertinage sont rapides, & que quand le pied a glissé une fois, on s'accoutume à faire des faux-pas. Mais avant de faire passer sous les yeux

du Lecteur les nouveaux travers que je dois décrire, il faut apprendre comment mes perſonnages ont entrés ſur la ſcène.

La pauvre *Lucette* ſ'accoutumoit inſenſiblement à ſa priſon. Ses yeux, las de verſer des larmes, reprenoient leur premier éclat. Elle ſe réſignoit par force, à la cruauté de ſon ſort. Les hiſtoires tant ſoit peu gaillardes de ſes malheureuſes compagnes, leurs propos libertins, leurs chanſons équivoques, la faiſoient ſourire quelquefois. Elle ne regrettoit plus dans le monde que Monſieur *Lucas*, qui la faiſoit ſouvent ſoupirer le jour, & rêver la nuit. Confondue avec ſes bonnes amies les Reclufes, elle ſongeoit triſtement à ſa foibleſſe, ſource de ſes malheurs. Elle ſe voyoit dans les premiers tems de ſa vie, aimable, fraîche, enjouée ; la gaieté la ſuivoit par-tout, tandis qu'elle étoit ſage. À peine a-t-elle prêté l'oreille au démon tentateur, que le pied lui gliffe, & qu'elle court de fautes en fautes, ainſi qu'on voit rouler une boule, dès qu'on lui donne le mouvement : alors les ſoucis viennent l'affiéger ; les roſes du bonheur ſe fanent bientôt, il n'en reſte plus que les épines. La ſageſſe a bien plus de charmes ; elle ne procure pas des plaiſirs auſſi vifs que les tendres égaremens ; mais elle fait naître en nous la tranquillité, la paix intérieure : on doit la préférer.

Voilà ce qui ſe paſſoit dans l'ame de *Lucette*. Sa rêverie fut troublée par un grand bruit, qu'elle entendit dans la cour ; un *Monſeigneur* viſitoit la maiſon ; je dis *Monſeigneur*, parce qu'à préſent il faut *Monſeigneurifier* tout le monde. Son nombreux cortége annonçoit l'opulence & le faſte ; les Révérendes Mères le conduiſoient reſpectueuſement ; tout le monde ſe courboit à ſon paſſage. Notre héroïne jette les yeux ſur lui, & ne put retenir un grand cri. L'homme reſpectable tourne la tête, daigne l'honorer d'un coup-d'œil, & rougit en la voyant. Il reprit à la hâte l'uſage de ſes ſens. Diſſimulant ſon trouble, il s'approche de *Lucette*, au grand étonnement des ſpectateurs, qui, le cou tendu, le regard fixe, la bouche béante, obſervoient tout avec attention, & envioient le bonheur d'une *fille* mondaine.

« Eh, quoi, la belle enfant, lui dit *Monſeigneur*, en la gratifiant d'un ſouris, vous êtes logée dans cet Hôtel ! la demeure n'en eſt pas bien agréable. De petites folies vous y ont conduites. Vous déteſtez vos erreurs, j'en ſuis sûr. Il faut pardonner quelque choſe à la jeuneſſe repentante ; allons, réjouiſſez-vous, faites votre paquet. Je vais faire enſorte que demain vous ne ſoyiez plus ici ». Ces douces paroles remplirent de joie notre

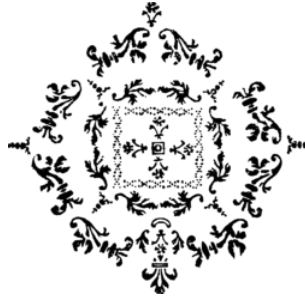
héroïne. La satisfaction qu'elle éprouvoit, jointe à la rencontre inattendue de l'homme auguste, qu'elle avoit vû jadis un simple particulier, qui paroissoit ne devoir être jamais un prophane mortel ; tout cela, dis-je, lui coupa la parole, & lui permit de prononcer à peine quelques mots entrecoupés. On éleva jusqu'au Ciel, l'ame généreuse de *Monseigneur* ; on admira sa piété, son zèle pour les orphelins. Sans desirer d'en voir davantage, il gagna son carrosse d'un air rêveur & distrait : on appercevoit pourtant la joie & la satisfaction briller sur son visage. En s'éloignant de l'aimable prisonnière, il la gratifia d'un nouveau sourire, & d'un signe de tête de protection.

Dès qu'il fut parti, on accourut en foule auprès de *Lucette*, la féliciter de sa bonne-fortune ; celles qui la dédaignoient avant son bonheur, la comblèrent de politesses : on la regarda même avec respect. Sœur *Hargneuse*, chargée de veiller sur les victimes du plaisir, & qui se plaisoit à faire enrager mon héroïne, vint la supplier de pardonner ses tracasseries, & s'excusa de son mieux. Les compagnes de *Lucette*, l'assurèrent qu'elles étoient désespérées de la perdre, implorèrent son humanité pour qu'elle parlât en leur faveur. *Lucette* promit tout ce qu'on voulut ; elle devoit faire sortir celle-ci, rendre le sort de celle-là plus heureux ; mais elle fit comme les Grands ; elle ne se piqua pas de tenir parole.

Notre Héroïne attendit le jour avec impatience ; elle crut que la nuit ne finiroit jamais. Il lui tarδοit de sortir d'un lieu où les graces captives feignent de se convertir, & sont chargées de chaînes, au lieu d'être entourées de guirlandes de fleurs. Le jour parut enfin ; elle quitta son triste grabat, & attendit, le cœur palpitant de crainte & d'espérance, qu'on vînt la rendre à un monde qu'elle pouvoit encore embellir. Elle n'osoit se fier tout-à-fait aux assurances de son protecteur ; il pouvoit déjà l'avoir oubliée, s'être même moqué d'elle, ou ne pas réussir dans son dessein charitable. Notre Héroïne auroit dû savoir que rien n'est impossible aux gens de son étoffe, & que lorsqu'ils ont les sentimens du *Monseigneur* qui lui avoit promis de la délivrer, ils sont loin de dédaigner une jeune beauté.

Mais on appelle *Lucette* ; elle vole où l'on la demande ; un magnifique carrosse, escorté de deux laquais, l'attend à la porte ; elle s'y précipite sans écouter les avis des Révérendes Mères, qui l'exhortoient de profiter des bontés de *Monseigneur*, de se garantir des faux pas ; elle crie, adieu, adieu ; le carrosse semble fendre l'air, & la voila déjà au pied d'un grand escalier,

dans un hôtel magnifique. Elle traverse, d'un air triomphant, une file d'appartemens somptueux ; elle jette en passant un œil satisfait sur vingt glaces ; se félicite d'être en liberté, & se promet de la faire perdre à plus d'un cœur.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE II.

Elle rentre dans le monde.

ON introduit notre Héroïne dans un cabinet délicieux ; les victoires de l'Amour y étoient peintes de mains de Maîtres ; tout annonçoit le plaisir, & le faisoit désirer. Son auguste Protecteur étoit couché mollement sur une duchesse. « Viens m'embrasser, petite, lui cria-t-il. Je te félicite ; je suis charmé de te voir loin du maudit endroit où tes graces étoient confinées. Eh bien, qu'est-ce, mon enfant ? te voila toute honteuse ! va, rassure-toi, ne crains pas que je te fasse des sermons ennuyeux ; la chair est fragile, je le sçais par expérience. Je t'aime avec encore plus d'ardeur qu'au tems passé ; mais sois sage & discrète ».

Notre Héroïne remercia vivement *Monseigneur*. Elle l'assura d'une reconnoissance éternelle, pour tous ses bienfaits ; elle fut embarrassée un instant, quand il la pressa de répondre à son amour. Elle avoit fait les plus beaux projets du monde ; elle prétendoit prodiguer rarement les faveurs, & même se priver tout-à-fait de ces plaisirs qui sont les seuls biens de la vie. Cependant son parti fut bientôt pris ; soit que son cœur sentît quelque chose pour celui qui brisoit ses chaînes, ou soit que l'habitude du mal la rendît moins difficile, elle se laissa attendrir, malgré ses sages réflexions, & ses desseins de mieux vivre à l'avenir : elle crut, sans doute, que le personnage respectable qui la faisoit succomber, empêchoit qu'il n'y eût rien à redire dans sa faute.

Content de la docilité de *Lucette*, *Monseigneur* voulut apprendre son histoire. Peu s'en fallut que notre Héroïne ne se fît passer pour une *Lucrece*. Après qu'elle eut fini son récit, il l'assura de son amitié, qui n'étoit pas peu de chose dans les circonstances ; lui promit d'avoir soin d'elle, & s'informa comment elle trouvoit le carosse, les chevaux, les laquais, qui avoient été la

chercher dans son triste réduit ; il voulut favoir aussi ce qu'elle pensoit de l'Hôtel où il la recevoit, des appartemens, & des meubles. *Lucette*, tant par politesse que par sincérité, protesta qu'elle n'avoit rien vu de plus magnifique, de mieux entendu, & qui fit davantage l'éloge du Maître. « Je suis enchanté que tu me parles ainsi, lui dit *Monseigneur*, en lui passant la main sous le menton. Puisque tu trouves cela si beau, je t'en fais présent ; je saisis avec joie cette occasion de te faire plaisir. Le carrosse t'appartient, cet hôtel aussi ; à condition que tu me permettras de venir quelquefois à la dérobee souper avec toi. Sur-tout, ne vas pas t'aviser de découvrir mes gentilleses au Public ; ce sont pourtant de petites misères, de pures niaiseries, qui l'occupoient peu, auxquelles il est accoutumé, & dont il ne feroit que rire ; mais je dois garder le decorum, & me faire respecter, à l'aide du mystère ».

Ainsi *Lucette* se vit tout-à-coup une fortune brillante. Les diamans revinrent encore orner sa tête, & relever l'éclat de sa gorge. Ses malheurs passés s'effacèrent de sa mémoire ; elle oublia la maladie trop commune qu'elle avoit éprouvée ; l'état où la misère la réduisit ; les dégoûts, les humiliations qu'il lui fallut dévorer. Sa prospérité présente la fit rire de sa prison, de l'envie aussi-tôt éteinte que formée, de se corriger, de mener une vie honnête. La vanité vint remplir son cœur. Elle goûtoit la douceur la plus pure. Elle se crut presque dans l'heureux tems où le Prince de ***, ce Seigneur Allemand si riche, si libéral, lui prodiguoit tous ses trésors, & oublioit à ses pieds sa grandeur & ses titres.

Peut-être que le Lecteur est impatient de savoir quel est ce généreux mortel, qui fait tant de bien à notre Héroïne. Je lui demande pardon d'avoir été si long-tems à satisfaire sa curiosité. J'eus d'abord de la peine à le reconnoître ; il fallut m'en informer moi-même ; ce n'est qu'après d'exactes assurances de la vérité, que j'ai voulu dire son nom. Je suis donc instruit à présent de ce qu'il est ; je vais faire part au Lecteur du fruit de mes recherches.

Cet homme si tendre, si galant, dont l'habit inspire un profond respect ; ce mortel qui protège les belles, par-tout autre motif que celui de la charité ; cet amant si prodigue est, en un mot, l'Abbé *Frivolet* ; mais son état est bien changé. Il n'est plus au rang de ces petites poupées à tête vuide, de ces demis-êtres qui se glissent par-tout sans conséquence, qu'on trouve à la Cour,

à la Ville, aux Spectacles, dans nos Temples, dans une ruelle, à la toilette. Une Dame a son chien, son perroquet, ses oiseaux, & son cher Abbé. Nos cheminées sont ornées de Mâgots de la Chine ; nos Romans, de fadaïses ; les hommes, de minuties ; & nos Petits-collets ont leur place dans les ruelles, où l'on bâilleroit sans eux ; ainsi chaque chose est dans l'ordre. *Frivolet* est élevé dans une sphère différente ; mais les vices charmans, la légèreté, l'élégance de ces Messieurs, ne l'ont point abandonné. Il a quitté le petit collet. Une riche succession l'a mis à son aise. L'épée au côté, la tête alerte, la physionomie libertine, il semble avoir été toute sa vie élevé parmi nos jeunes Seigneurs. On trouve qu'il est à sa place. Le faste l'environne ; les petits, le vulgaire, éblouis de son éclat, de ses dépenses énormes, le considèrent avec une crainte respectueuse, & lui donnent du *Monseigneur* ; sa naissance lui méritoit ce vain titre ; mais à quoi sert-elle sans la vertu ? Se proposant d'acheter une charge brillante à la Cour, & de s'y distinguer, *Frivolet* affecte le maintien d'un Sage, & une conduite à l'abri de la critique ; mais la vérité perce quelquefois, malgré tous ses efforts. Le jeune étourdi l'emportoit souvent sur l'apparence de l'homme estimable. On decouvroit de tems-en-tems, le mélange & les ruses de l'hypocrisie.

Ainsi, qu'on juge de l'effet que faisoient sa frivolité, son air agréable, & tout son perfliffage & ses galanteries, avec ses projets & son extérieur, qui le faisoient paroître grave & sensé. Je crois qu'un portrait détaillé de son aimable personne, ne déplaira pas au Lecteur. En souriant à la peinture de *Frivolet*, on doit penser qu'elle n'est qu'une légère esquisse de plus grands originaux.

Il marche d'un air pincé ; semble se caresser, & dire à tout le monde : voyez-moi ; ne suis-je pas à croquer ? Le feu des desirs brille dans ses yeux. Lorsqu'il ne veut que se montrer sensible à l'indigence d'un jeune objet, il paroît tendre & galant, tant le naturel perce toujours. L'Amour semble tenir les cordons de sa bourse, qu'il ferme & ouvre à son gré. Si la beauté vient implorer ses vertus, elle ne peut s'empêcher de baisser les yeux, & de rougir. Son abord est prévenant ; le rire enjoué voltige sans cesse sur ses lèvres ; ses propos feroient dérider la sévérité même ; il est vif, enjoué, folâtre. L'art le plus recherché brille dans ses habits, le goût & la mode du jour en font le choix. Sa toilette est aussi longue que celle d'une jolie femme, ou d'un petit-maître ; des parfums délicieux sont répandus sur lui avec profusion ; la main

légère des Grâces, semble avoir pris plaisir à boucler ses cheveux. À sa fuite vole la gaieté ; au lieu de la triste sagesse, de l'humble modestie, de la fatigante charité, il traîne sur ses pas, les amours, les ris & les jeux.

Voilà, en raccourci, le portrait de *Frivolet*, Le Lecteur en a vû de foibles traits, lorsqu'il n'étoit qu'Abbé ; il s'apperçoit que ses défauts agréables sont dans un plus grand jour, & qu'il les découvre actuellement à son aise. Au reste, *Frivolet* ne cherchoit pas trop à en imposer ; les bonnes-gens, tout-à-fait simples & crédules, étoient les seuls qui jugeassent de sa sagesse par l'apparence. Il se découvroit sans crainte aux yeux des femmes ; il favoit profiter de leur foiblesse, & les intéresser en sa faveur ; il espéroit qu'à force de rester à leurs genoux, il parviendrait au comble des honneurs, & que son ambition seroit satisfaite par les soins de l'amour. Cet homme divin méritoit de faire fortune, dans un siècle où le futile a la vogue, où le style maniéré & faussement tendre, fait tomber en extase.

Il connoissoit trop l'art de charmer, pour manquer de conquêtes ; il étoit même excédé des poursuites & des minauderies d'une foule de femmes qui briguoient ses faveurs. Pourquoi donc prit-il *Lucette* sur son compte ? Parce qu'il s'imaginoit lui avoir fait jadis un grand vol, & parce qu'il eut la fantaisie de se mettre, quoique tacitement, sur le ton de nos jeunes Seigneurs.

Enfin, quel que fût son motif, il mit notre Héroïne dans un état à faire envie à la Maîtresse d'un Financier, ou d'un Milord. Elle fit parade de ses dons ; elle se plût à montrer jusqu'où s'étendoit la prodigalité de son amant. On la voyoit aux spectacles, aux promenades, plus brillante qu'une Duchesse ; l'éclat de sa parure, son air étourdi, ses regards hautains, la décélérent bientôt, & la firent connoître pour une *fille*. On chercha longtemps quel étoit celui à qui elle appartenait. Après qu'on eut passé en revue tous les Seigneurs auxquels des femmes pleines d'humanité font tourner la tête, on s'avisa de la donner au *Seigneur* duquel j'ai esquissé la personne. Si l'on rencontra si juste, c'est que le personnage étoit connu, & qu'on le jugeoit bien capable d'une telle équipée. Les *Filles* de la haute volée, qui affichent le vice impunément, c'est-à-dire, les Demoiselles entretenues, soupirèrent de dépit.

Notre Héroïne n'étoit pourtant pas heureuse, malgré les caresses de son amant, & les douceurs dont il la faisoit jouir. Son cœur ne pouvoit

s'empêcher de songer quelquefois à l'infortuné *Lucas*, qu'elle avoit vu traîner avec tant d'ignominie, dans l'affreuse demeure des Libertins. « Quels maux doit-il souffrir ! s'écrioit-elle souvent. Le pauvre garçon s'est attiré les malheurs par sa faute ; mais il est digne de pitié. Hélas, peut-être que l'incertitude où il est de sa destinée, l'afflige encore plus que sa situation ! il est loin de penser que je sois si riche ; qu'il soit en mon pouvoir de le rappeler dans le sein de *Paris*, de lui procurer l'aïssance & le bonheur, pourvu toutefois qu'il fût revenu de ses folies. Ah, volons l'arracher à ses fers ! *Frivolet* ne refusera pas, à ma prière, de s'intéresser pour lui ; il croira ne me rendre qu'un service peu important ; je lui devrai la liberté de l'ami de mon cœur, qui me sera plus cher que tous ceux qui me prodiguent leur bien. Je tromperai *Frivolet* ; mais qu'importe ; les pareils sont faits pour l'être ».

Cet endroit de mon Livre, fait l'éloge de *Lucette* ; il prouve que son cœur n'étoit faux qu'en faveur de celui qu'elle aimoit dès sa tendre jeunesse ; qu'elle n'étoit changeante, perfide, que lorsqu'il ne s'agissoit pas de Monsieur *Lucas*. Elle employoit ses charmes à séduire ceux dont la folie est de se ruiner ; elle les trompoit dix fois par jour, & ne cessa jamais d'être la sincère amante de *Lucas*... À propos de charmes ; le Lecteur doit s'étonner que mon Héroïne soit encore capable d'inspirer de l'amour. Il est vrai qu'avant sa pénitence, ses attraits étoient furieusement flétris ; mais le repos qu'on la força de prendre, la privation de cette espèce de plaisir, dont elle feignoit de s'enivrer, avec des gens qu'elle abusoit ; la vie douce & sans inquiétude qu'elle mena pendant près d'une année, lui fit reprendre son enbonpoint, & redonna quelque éclat à sa beauté. Les roses de son teint s'épanouirent de nouveau, relevèrent la blancheur de ses lis ; ses yeux redevinrent brillans ; le corail de ses lèvres reparut insensiblement ; son souris devint aussi enchanteur qu'autrefois ; enfin, elle pouvoit faire illusion sur ses aventures, & passer encore pour une beauté demi-novice. Si le séjour de cette Maison, qui sert de Séminaire aux Grâces qui font des folies, opéroit toujours un semblable miracle, on ne la redouteroit pas tant ; l'on verroit bien des femmes demander avec instance d'y aller passer une quarantaine.

Lucette favoit d'ailleurs réparer par l'art, ce qui manquoit à la nature ; la coquetterie a mille moyens de rétablir les ravages du tems & des plaisirs ; &

les hommes aident eux-mêmes au prestige. Notre Héroïne est femme, ainsi elle connoît le pouvoir de la toilette, & l'effet merveilleux d'une couche de blanc, d'un soupçon de rouge, & d'une mouche assassine placée à propos.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE III.

Un autre personnage reparoit sur la scène.

JE marchois plongé dans une rêverie profonde, lorsque quelqu'un cria d'une fenêtre, gâre dessous, & sauta du premier étage en bas. Le bruit qu'il fit en tombant, je ne le cache pas, me causa une terrible frayeur. Revenu à moi-même, j'envisageai cet homme si alerte ; j'eus le tems de le considérer ; peu accoutumé, sans doute, à descendre si vite, il fut un instant étourdi. Je ne saurois exprimer quel fut ma surprise, de reconnoître dans notre sauteur, le tendre amant de notre Héroïne ; en un mot, Monsieur *Lucas*.

J'ignorois qu'il fût sorti de cette Maison où nous conduit le libertinage. J'allois lui témoigner mon étonnement, lorsqu'il se mit à courir à toutes jambes. J'ai fait mon possible pour m'éclaircir de ce qui lui étoit arrivé, je vais raconter tout ce que j'en ai appris.

Aucune beauté favorable ne tira Monsieur *Lucas* de son Séminaire ; il en étoit digne pourtant ; son mérite avoit de quoi tenter ; mais l'usage n'est pas encore venu que les Dames aillent prendre tout de suite par la main, celui qui leur inspire des desirs illicites ; à juger selon les apparences, cet usage si commode, ne tardera pas de passer tout d'une voix : le pauvre *Lucas* étoit né vingt-cinq ans trop tôt.

Il recouvra naturellement sa liberté, ce trésor qu'on ne peut trop chérir, qu'on perd souvent pour une bagatelle. Le Château qu'il habitoit, quoique d'une grandeur prodigieuse, est à peine suffisant pour contenir un quart de ceux qui méritent d'y être logés. On est contraint chaque année, de prier les plus sages de se retirer, ce qu'ils font sans balancer long-tems. *Lucas* fit place à d'autres, avec beaucoup de plaisir.

Il sortit presque méconnoissable, de l'auguste Maison où le Roi, sans le savoir, avoit eu la bonté de lui donner un appartement. Il étoit aussi gras qu'un Moine ; son triple menton le faisoit ressembler à un riche Bénéficier. Il paroissoit avoir la force d'Hercule, jointe aux grâces d'Adonis. Le long jeûne où on l'avoit restraint, le rendit frais, gaillard & coloré comme un jeune Abbé, & faisoit s'échapper de ses yeux, des étincelles de feu. Sa personne étoit un trésor. La Duchesse de *** & la Comtesse de *** l'auroient enrichi, & auroient rendu grâce au Ciel de son malheur. Il eut souvent envie d'implorer leur générosité, très-certain de s'acquitter bientôt avec elles ; mais la honte de son infortune le retint ; il craignit trop qu'elles ne lussent sur son front la petite mortification qu'il venoit d'essuyer. Le pauvre garçon étoit encore bien novice, pour avoir vu le monde. La Duchesse, & ses pareilles, cherchent-elles la vertu dans ceux qu'elles honorent de leur amitié ? Non, l'air dégourdi, la bonne mine, ont seuls le pouvoir de les enchanter ; elles desireront la jeunesse dans leurs galans, & d'autres qualités encore plus précieuses.

Cependant il falloit vivre. *Lucas* fit de nécessité vertu ; il prit du goût pour le travail pendant sa pénitence. Il écrivoit assez bien, il fit valoir ce petit talent dans le lieu de sa retraite. À force d'écrire des placets, de dolentes missives, des promesses de mieux vivre à l'avenir, pour les pauvres Reclus ses compagnons, il avoit amassé une modique somme. Ce secours lui vint fort à propos pour subsister quelque tems à *Paris* : car l'on mourroit de faim, dans la Ville la mieux policée, si l'on n'étoit industriel ou rampant. Il ne manquoit pas d'aller chaque jour aux *Tripots*, dans les *Académies* de jeu. Sa bourse l'obligeoit de modérer son âpreté au gain ; il risqua souvent de la mettre à sec. La Fortune, qui s'intéresse aux malheureux, secondoit ses coups de désespoir, & lui faisoit retirer son épingle du jeu. Ce qu'il gagnoit étoit peu de chose, parce qu'il hazardoit des minuties ; aussi ne se mettoit-il pas dans le cas de se ruiner tout d'un coup. Voilà comme les Joueurs devroient faire, s'ils écoutoient la raison.

Un de ses amis fut assez dupe pour mépriser son exemple. Il se débarrassa dans un instant, de ce qui devoit le faire vivre six mois. Désespéré de n'être plus en état de jouer, faute d'espèces, il pria Monsieur *Lucas* de se prêter à sa fantaisie, de vouloir bien jouer au trente & quarante, tout ce qu'il possédoit, contre sa garde-robe. Celui-ci accepta la proposition ; elle étoit avantageuse ;

il y avoit douze contre un à gagner. *Lucas* mettoit le demi-tiers de la valeur d'une chose, encore son ami trouvoit-il qu'il apprécioit avec conscience. Le bonheur lui en voulut tant, qu'il se vit maître de la garde-robe de celui qui faisoit son dieu du hazard. Il ramassa froidement tout ce qui lui appartenoit par *droit de conquête* & souhaita une bonne nuit au malheureux qu'il dépouilloit. Le pauvre Diable, sans linge & sans habit, n'eut d'autre parti à prendre, que de retourner chez lui à pied, en faisant très-maigre chère. On pouvoit contempler en sa personne blême & abbatue, ce que deviennent à *Paris* la plupart des jeunes gens.

Monsieur *Lucas*, enchanté d'être possesseur d'un bel habit galonné, se donna dans le monde pour un homme d'importance. On fait croire tout ce que l'on veut ; on se fait recevoir à bras ouverts ; on est charmant, adorable, lorsqu'on a le bonheur d'être mis d'une certaine façon. Le personnage le plus vertueux, s'il est déguenillé, est presque traité de coquin, puisque l'on n'appelle *Honnête-homme*, que celui qui peut s'habiller superbement, Monsieur *Lucas* sçut jeter de la poussière aux yeux ; il se fit passer pour un Marquis. Il eut l'art d'engager les uns & les autres à lui faire crédit. Son appartement étoit vaste, bien entendu ; sa table servie avec délicatesse. Mais tout cela ne lui coûtoit qu'un *je vous paierai un jour*. Les Marchands accouroient en foule, lui offrir de contenter tous ses vœux. Comme on le croyoit un homme de condition, l'on n'étoit guères surpris qu'il ne payât jamais ses dettes.

Loin de ressentir quelquefois des remords, d'abuser de la bonne foi de tant de monde, Monsieur *Lucas* ne faisoit que rire de la crédulité des uns & des autres. Il imaginoit chaque jour de nouveaux moyens pour faire des dupes ; je dois avouer qu'il paroissoit en avoir fait une longue étude. Le succès l'encourageoit. Il auroit poussé loin ses tentatives, si les progrès qu'il faisoit dans le vice, en lui inspirant de nouvelles passions, ne lui avoient fait tourner les vues d'un autre côté. Ce changement ne vint pas tout-à-coup ; il eut le tems de faire repentir plus d'un honnête Usurier, à qui l'espoir d'un gain considérable fit perdre toutes les avances.

Il s'étoit encore par le jeu. Il en tiroit de petites sommes qu'il faisoit circuler parmi les plus pressés de ses Créanciers ; elles étoient comme autant d'appât, où les fots venoient se prendre. Se plaissant toujours dans les *Tripots*, Monsieur *Lucas* devoit s'attendre à des aventures fâcheuses. Un

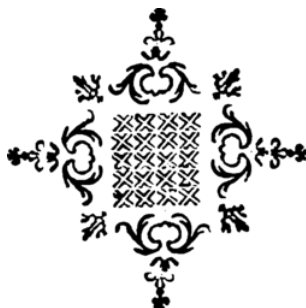
grand tumulte arriva dans celui qu'il fréquentoit. Certain fripon ne fut pas assez adroit à filer les cartes ; on le prit sur le fait. *Lucas*, je n'ose dire pourquoi, soutint qu'on insultoit à tort un galant-homme. On fut chercher le Commissaire, afin qu'il jugeât le différend. Le filou mal-habile, fut convaincu & garotté. L'amant de notre Héroïne, voyant qu'on n'entendoit pas raillerie, & craignant de retourner d'où il sortoit, s'avisa de sauter par la fenêtre. Voilà par quelle aventure il me fit une si étrange peur.

J'ai conduit Monsieur *Lucas* jusqu'au moment où je l'ai rencontré ; le Lecteur est instruit de son Histoire passée ; j'aurai soin de lui apprendre la suite de ses travers. Je ne lui demande, pour prix de toutes mes peines, que de vouloir bien s'appercevoir du motif qui me fait décrire *les progrès du Libertinage*.

Quelques jours après que *Lucas* eut fait le saut périlleux, dont je viens de parler, il lui arriva un bonheur après lequel il soupiroit depuis long-tems ; c'est-à-dire que le hasard lui fit trouver sa chère *Lucette*. Il la cherchoit envain, après avoir sçu qu'elle n'étoit plus captive. Il seroit mort vingt fois d'amour & de douleur, si la mode n'en étoit passée. L'envie lui prit d'aller un Dimanche au bal de *Saint-Cloud*. L'endroit où l'on danse rétentissoit d'applaudissemens ; on admiroit la légèreté, les grâces d'une Beauté pimpante, qui dansoit une Allemande, avec toute la prétention possible. Afin de prendre sa part du plaisir, il s'éleva de son mieux sur une chaise, au risque de se casser le cou. Que devint-il, lorsqu'il vit que ce charmant objet, cette Nimphe si brillante & si dégourdie, étoit celle qu'il désiroit depuis long-tems ; son adorable *Lucette* ! Il eut toutes les peines du monde à s'empêcher de troubler la danse, en volant à ses pieds ; jamais Allemande ne parût si longue ; jamais on n'a tant maudit & rigodons & gavottes, que Monsieur *Lucas* dans son impatience. Enfin *Lucette* essouffla, mit sur les dents les plus vigoureux sauteurs du bal. Elle couroit en triomphe se rafraîchir, quand *Lucas* vint tout-à-coup la couvrir de baisers, la presser dans ses bras. Elle recevoit de si vives caresses avec modestie & sans attention, parce qu'elle croyoit qu'on la félicitoit sur la finesse de sa jambe, sur les grâces de sa danse. Son cœur qui palpita, lui fit lever les yeux ; elle pensa s'évanouir en reconnoissant l'objet de ses soupirs, celui à qui elle devoit la première leçon d'amour. Ils s'écartèrent insensiblement des allées fréquentées ; que de choses n'avoient-ils pas à se dire ! *Lucas* s'écria cent fois qu'il étoit le plus

heureux des hommes, puisqu'il avoit retrouvé la Beauté qu'il aimeroit toute sa vie, *Lucette* l'assura qu'elle ne l'avoit pas oublié un seul instant. Elle lui apprit en peu de mots sa fortune, & le conjura de venir la voir le plus souvent qu'il pourroit. *Lucas* le promit, & fut exact à tenir parole.

Voilà ce que je présume qu'ils se dirent dans cette première entrevue. Je n'étois point avec eux, ainsi je ne puis rien assurer ; je ne fais que parler par conjecture. Je n'ai garde d'imiter les faiseurs de Romans modernes, qui rapportent une conversation secrète de leurs Héros, avec autant de détail & d'assurance que s'ils avoient été cachés dans un coin, afin d'écouter jusqu'aux moindres paroles. Ces Messieurs devroient bien considérer que la vraisemblance & le bon sens sont furieusement choqués ; & que les gens raisonnables ont sujet de s'égayer à leurs dépens. Mais ils se figurent faire des merveilles, en écrivant tout d'une haleine, dix pages de fadeurs.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE IV.

Quelqu'un cherche à faire connoissance avec le Lecteur.

NOTRE Héroïne fit croire à *Monseigneur*, que *Lucas* étoit son cousin. Elle l'engagea à le protéger. Le crédule *Frivolet* se laissa persuader aux discours de sa tendre amie ; il la félicita d'avoir un parent qui paroissoit être un brave garçon ; & l'avertit, en souriant, d'empêcher son cœur de ne rien ressentir pour ses proches, ou de songer qu'il falloit des dispenses de Rome. Elle se comporta comme si elle en avoit fait emplette ; & ne craignit point de commettre un grand crime. Il est comme cela, un nombre infini de Cousins & de Cousines, qui ne sont parens que du côté gauche ; l'Amour les rapproche, & les joint par des liens qui sont beaucoup plus précieux que ceux du sang.

Frivolet n'eut qu'à dire un mot en faveur du prétendu Cousin de notre Héroïne, pour lui procurer une fortune honnête. Il fit son éloge chez le Marquis de *** ; assura qu'il lui étoit recommandé par quelqu'un qui méritoit des égards. (Pouvoit-on se douter qui c'étoit ?) Sur les bonnes qualités qu'il lui prêta, le Marquis fut curieux de le voir. Monsieur *Lucas* accourut bien vite ; sa physionomie eut le bonheur de plaire. Dans trois jours, le fortuné *Lucas* fut installé dans la maison du Marquis de ***, & honoré du brillant emploi de Secrétaire.

La Place étoit lucrative. Le rang que tenoit le Marquis, faisoit ramper sous lui beaucoup de Supplians. Ne se souciant point de se mêler d'affaires, il se reposoit de tout sur une personne discrète ; & cet homme de confiance étoit ordinairement Monsieur le Secrétaire. *Lucas* fut gratifié des mêmes avantages. Il recevoit gravement les courbettes, les prières des très-humbles Cliens. Ce qui lui faisoit prendre tant de patience, c'est que souvent on

appuyoit une harangue, une supplique, d'une douzaine de Louis-d'or. Cette vue l'enchantoit, il admiroit l'éloquence du donneur ; la cause étoit excellente, & presque gagnée ; *avis au Lecteur*. Un autre agrément acheva de mettre notre Secrétaire moderne au comble de ses vœux. Le Marquis de *** voulut qu'il eût soin de régler ses finances. Ainsi les revenus du bon Seigneur passoient tous par ses mains. Arrivoient-ils sains & entiers dans la bourse du Maître ?

Le Marquis passoit pour un homme habile ; la Renommée publioit qu'il débrouilloit les choses les plus obscures ; qu'il n'étoit occupé que du soin de protéger la Veuve & l'Orphelin. Et si pourtant il n'étoit pas un mot de tout cela ; il pouvoit s'intéresser à la Veuve... oui... mais il falloit qu'elle fût jolie. Eh ! comment, dira-t-on, jouissoit-il d'une réputation aussi fameuse ? Le monde est rempli de gens crédules ; le travail du Secrétaire se mettoit sur le compte du Maître. Tandis qu'on attendoit audience dans son antichambre, il dormoit souvent tranquillement dans son lit. On le croyoit quelquefois occupé à l'examen de pièces importantes, lorsqu'il étoit dans les bras d'une de ses Maîtresses. Voilà le portrait en raccourci, de Monsieur le Marquis de *** ; je n'ai peint personne directement ; mais j'ai peint beaucoup de monde en général.

Lucas avoit-il le mérite suffisant pour la place que je lui fais occuper ? Je réponds, n'importe. Est-il le seul qui soit dans un poste dont il est indigne ; qui se donne pour un homme expert, tandis qu'il n'est qu'un ignorant ? D'ailleurs, les lumières de la raison suffisent pour nous rendre capables de bien des choses ; ce que faisoit *Lucas* ne demandoit presque que son secours ; & le penchant au mal ne l'avoit point étouffée tout-à-fait en lui.

Monsieur le Secrétaire, admis à la familiarité du Maître, se trouvoit quelquefois dans son appartement, lorsqu'il recevoit des visites. Il eut occasion de faire de belles connoissances ; plusieurs l'honoroient beaucoup, & lui auroient été très-utiles, si sa conduite avoit été plus sage. D'autres étoient nuisibles & dangereuses ; & ce fut directement à celles-là qu'il s'attacha.

Certain Grand-Seigneur venoit souvent chez le Marquis de ***. Il sourioit chaque fois à *Lucas* ; causoit avec lui des heures entières ; ne se plaçoit que dans sa compagnie. Monsieur de *Ricdin*, c'est ainsi que je nommerai ce Seigneur, auroit eu bien de la peine à rétablir sa réputation délabrée ; il étoit

connu pour avoir des idées singulières ; le beau sexe ne l'aimoit pas trop surtout. Il engagea Monsieur *Lucas* à venir le voir souvent ; il profita d'une invitation qu'il regardoit comme un honneur. On l'avertit du tort qu'il alloit se faire, il n'en fit que rire. Quelle délicatesse pouvoit avoir un homme accoutumé à se livrer à tous les travers ?

Me permettra-t-on d'avertir le Lecteur, que je ne parle point ici de *Ricdin* sans une bonne raison à nous connue. Je le ferai reparoître sur la scène, ainsi que d'autres personnages. Il faisoit naître des incidens singuliers, donnoit un nouveau spectacle des folies & des travers des hommes. On l'auroit vu... mais *nescio vos*.

Notre libertin auroit dû pourtant se corriger, à la vue d'un malheureux qui se repentoit, mais trop tard, d'avoir trop suivi le torrent des plaisirs. Que ne frémissoit-il, que ne redoutoit-il son sort ! Cet infortuné venoit solliciter une grâce depuis long-tems. Ses cheveux blanchis lui donnoient un air respectable ; son visage pâle, exténué annonçoit des besoins pressans ; ses habits étoient la livrée de l'indigence. Un jour qu'il attendoit dans l'antichambre, selon son ordinaire, quelques larmes s'échappèrent de ses yeux ; *Lucas* en fut témoin, s'approcha de lui avec bonté, le prit en particulier, le pria de lui apprendre ce qui l'amenoit chez Monsieur le Marquis, & ce qui caufoit ses vives douleurs.

« Hélas, mon cher Monsieur, s'écria le triste vieillard, je ne puis parvenir à parler à Monseigneur. On dit qu'il s'intéresse aux malheureux ; j'en suis persuadé. Je voudrois le supplier de me faire renfermer dans le fond de quelque prison ; j'y aurois au moins la subsistance ». Une semblable demande étonna très-fort *Lucas* ; elle lui parut même un peu ridicule. « Ah, continua le Vieillard, si j'avois prévu que je dusse un jour languir dans la misère, je me ferois conduit différemment. Si notre tranquillité est intéressée à ce que nous ne lisions pas dans l'avenir, il faut avouer aussi que nous en serions plus sages. Mon histoire n'est malheureusement que trop commune ; elle est toute simple, je vais vous la dire en peu de mots.

» Il y avoit toute apparence qu'un jour je devois jouir d'une fortune honnête. Mon père fit ses efforts pour m'inspirer la sagesse. Je me moquai de ses conseils ; les exhortations, les menaces, furent inutiles. Le goût pour les femmes se développa de bonne heure dans mon cœur. À seize ans j'aimai avec transport, certaine fille de notre voisinage. Je volois mon Père, afin

d'être en état de combler ma Maîtresse de présens. À dix-sept ans, je devins amoureux d'une Actrice ; j'abandonnai la maison paternelle pour la suivre, & j'emportai tout ce qui tomba sous ma main. À dix-huit ans, j'avois mangé trente-mille francs. Je revins dans ma famille ; je protestai que j'étois repentant, on me crut. À dix-neuf ans, je jouai avec fureur. À vingt, je fripponai. À trente, je me mariai, & j'entretins une *Lais* avide. À quarante, j'étois accablé de dettes. À cinquante, tout mon bien étoit disparu. À soixante, je perdis ma femme ; je prodiguai le peu qu'elle me laissa, à des femmes que j'adorois, sans songer à mes enfans. Enfin, à présent, je ferois peut-être encore quelques folies, si la nature & l'indigence ne m'en empêchoient. Qu'il faut de soins, pour se garantir de céder à ses penchans ! Si l'on écoute un instant la voix de ses desirs, on chancelle ; fait-on une faute, on en commet deux ; on s'habitue au mal, & l'on donne dans mille travers, sans s'en appercevoir. Hélas, que les hommes sont foibles, que je suis à plaindre ! »

Monsieur *Lucas* fut touché du récit du Vieillard. Il porta le Marquis de *** à l'envoyer dans une de ses Terres, où il mena une vie paisible avec ses enfans, qui, à force d'entendre l'histoire de leur Père, comprirent qu'on n'étoit heureux, qu'en aimant la sagesse. À quelque chose malheur est bon.

Notre Secrétaire ne fit aucune réflexion sur ce que lui avoit raconté le Vieillard. Voulant l'oublier tout-à-fait, parce que cela paroissoit trop triste, il se dissipa de son mieux. L'idée de *Lucette*, qu'il adoroit toujours, acheva d'éclaircir le sombre qui lui restoit. Il vola auprès d'elle, chercher la joie & les plaisirs. Aux genoux d'un objet enchanteur, on éprouve rarement l'ennui ; on se rit des leçons de la Sagesse.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE V.

Rien de plus clair.

NOTRE Héroïne avoit perdu depuis long-tems tout sentiment de pudeur ; mais elle n'avoit pas encore poussé l'effronterie, l'oubli de la vertu, jusqu'à son comble. Elle sembla tout-à-coup y parvenir. Tandis que le Prince de *** l'enrichissoit, elle se montrait dans le monde avec retenue ; elle rougissoit de passer pour une *fille* sans honneur. Ne pouvant cacher tout-à-fait ce qu'elle étoit, elle faisoit entrevoir certaine apparence de sagesse. À présent, les préjugés sont disparus ; elle se trouveroit ridicule d'avoir la moindre crainte. Une conduite réservée lui paroît enfantillage. Le bon ton, selon elle, est de s'abandonner publiquement à ses travers, de braver la critique, d'être folle, libertine aux yeux de l'Univers entier.

Elle ne fuit que trop ces coupables maximes. Les plaisirs les plus bruyans sont seuls capables de lui plaire. Lorsqu'elle donne matière à une Histoire bien plaisante, elle est au comble de la joie. Son unique occupation est d'imaginer de nouveaux amusemens. Elle marche en sautant, rit, folâtre, lutine tout le monde, casse une garniture de cheminée, & jette au feu, par distraction, la divine brochure qui la ravissoit ; sa tête est dans un mouvement perpétuel ; sa physionomie a quelque chose de piquant & de mutin, qui la rend adorable. L'indécence règne dans ses discours. Aux promenades, aux spectacles, elle semble prendre à tâche de s'afficher. Son langage & son maintien décellent les mœurs ; elle regarde effrontément tout le monde, sourit en minaudant, & éclatte de rire. On diroit qu'elle veut passer pour folle. Sa conduite devient si singulière, si bizarre, que *Monseigneur* ose rarement lui rendre ses visites secrètes.

Notre Héroïne ne se gênoit pas même devant lui ; elle l'avertissoit qu'une foule d'amans soupieroit pour ses charmes, qu'elle se feroit conscience de

leur être cruelle. Elle lui racontoit ses caprices, ses folies. Elle lui disoit que Monsieur *Lucas* étoit son ami. Si *Monseigneur* prenoit de l'humeur, elle boudoit, le prioit de ne plus revenir ; ses yeux versaient quelques larmes ; elle s'écrioit qu'un autre seroit trop heureux de l'avoir avec tous ses défauts. *Monseigneur* prit patience. Las de voir ses exhortations inutiles, il résolut d'attendre que la satiété modérât la fougue de ses sens.

Lucas étoit reçu chez notre Héroïne, sans aucune précaution. Il venoit à heure indue, se retiroit souvent à midi. Il jouissoit des mêmes faveurs que *Frivolet*. On auroit pu douter lequel des deux entretenoit l'idole, si le sens commun n'avoit dit que *Monseigneur* étoit seul en état de le faire. *Lucas* étoit privilégié ainsi que lui, quoiqu'il ne donnât rien ; mais c'est l'usage ; on voit arriver cela tous les jours ; on n'y fait plus attention.

Monsieur le Secrétaire auroit eu trop à se glorifier, s'il avoit été le seul heureux. Il eut bientôt une foule de rivaux, dont il ne put se dissimuler la gloire. *Lucette*, accumulant étourderie sur étourderie, prêtoit l'oreille aux fleurettes ; croyoit sans peine qu'on l'adoroit ; & ne faisoit point mourir ses amans à force de rigueurs. *Lucas* suivit l'exemple de *Frivolet* ; il laissa sa bonne amie contenter tous ses caprices. Son amour-propre se trouva pourtant étrangement blessé ; il se flattoit que *Lucette* n'étoit infidelle que pour lui ; il eut la douleur d'être convaincu du contraire.

Aucun frein ne retient actuellement notre Héroïne. Elle pense que les desirs doivent être satisfaits aussitôt que formés ; que l'on doit tirer vanité de se livrer à tous ses goûts. L'homme le plus vain, le plus fat, qui promet le moins d'être discret, est celui qu'elle préfère. On la voit tantôt avec un Petit-Maître élégant, tantôt avec un Abbé amoureux de son mérite ; aujourd'hui avec un jeune Conseiller pincé, charmé de sa figure ; & demain, avec un Mousquetaire. Elle a soin que ses actions ne soient point équivoques ; elles se font connoître de son mieux. Elle seroit désespérée si l'on cessoit une minute de la regarder comme une femme charmante, qui consacre ses momens à la joie, s'égare dans les bras de l'Amour, & se moque du qu'en-dira-t-on.

Une flâme brûlante la dévore. Il semble qu'elle soit dans cet âge où le peu d'habitude qu'on a des plaisirs, les fait souhaiter avec ardeur. Plus elle satisfait ses penchans, plus elle desir de s'y livrer. Peu scrupuleuse sur la manière de se contenter, on prétend, mais je n'oserois l'affirmer, on prétend

qu'elle laisse prendre à ses deux grands laquais, d'autres privautés que celles de lui donner quelquefois le bras. *Lucette* croit avoir de très-bonnes raisons pour mener une vie libertine. Quel agrément a-t-on, demande-t-elle aux sévères censeurs, lorsqu'on se refuse les moindres plaisirs, lorsqu'on ne s'écarte jamais de la sagesse ? On languit, on périt d'ennui, on végète.

Mon Héroïne s'abandonne à tous ses penchans, affiche tous ses travers, nargue le Public, se persuade même d'en être considérée à cause de ses folies. À qui ressemble-t-elle, mon cher Lecteur ? À ces femmes agréables, que nous contemplons chaque jour : oh, rien n'est plus clair !



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE VI.

Monsieur LUCAS a la conscience large.

LUCAS chercha quelque moyen de se consoler des infidélités de sa Maîtresse. Il n'en imaginoit aucun, lorsque l'Amour, touché de sa douleur, lui fit oublier son ingratitude. Deux beaux yeux se chargèrent du soin de calmer ses maux, & le rendirent inconstant. Certaine Marchande de Modes fut triompher de son cœur. Il la vit, la trouva charmante, lui découvrit ses feux, en fut écouté. Il crut avoir perdu jusqu'au souvenir de sa perfide. La nouvelle conquête qu'il venoit de faire, le laissa quelque tems se morfondre, se consumer en soupirs ; il faut bien se faire valoir. Enfin, le voyant enflâmé autant qu'il étoit possible, & sur le point de se désespérer, elle jugea à propos de s'attendrir.

Cette Marchande de modes, n'est point d'un rang obscur ; il faut bien se garder de la confondre avec ces petites mijaurées, qu'on ne regarde qu'en passant ; à qui l'on compte fleurette une minute, que l'on caresse & qu'on dédaigne. Celle pour qui soupire Monsieur *Lucas*, peut être regardée comme leur Reine. Sa boutique est le rendez-vous de nos jeunes Seigneurs ; il est ignoble d'acheter ailleurs que chez elle. Son magasin est fourni de toutes ces frivolités, de ces jolis petits riens, qu'on vend si cher. Elle est la Marchande à la mode ; les Grâces lui servent de filles de boutiques. Si malheureusement elles ne se trouvoient pas dans ces endroits fameux, plus fréquentés même que l'*Opéra bouffon*, ils seroient bientôt déserts ; nos Marquis auroient des vapeurs, & s'écrieroient, que tout est perdu.

Dès qu'un Médecin a la vogue, il est couru de tout le monde, fût-il un ignorant. Une belle a les mêmes privilèges ; dès que ses charmes ont fait du bruit, elle est sûre d'être lorgnée jusque dans l'âge décrépit. Notre Marchande de modes, accueillie avec enthousiasme, la première fois qu'elle

paroit, entend toujours autour d'elle, le bruit flatteur des éloges qu'on lui donne. Je dois avouer qu'elle est digne de sa gloire suprême. Rien de plus charmant que son joli minois. Ses deux grands yeux bleus font voir sans cesse le Paradis ouvert. Une tendre langueur, répandue sur son visage, se mêle agréablement avec un air spirituel. Elle a cet embonpoint qui pare la beauté. Ce que l'on entrevoit à travers son mouchoir, laisse imaginer mille choses que l'œil ne peut pénétrer. Sa taille un peu ronde, fait naître l'envie de la presser. Sa main donne un nouveau prix à ce qu'elle présente ; qui pourroit ne pas acheter ce qui vient d'une si belle main ? Qu'on juge combien Monsieur *Lucas* étoit heureux. Il jouissoit d'un bonheur après lequel soupiroit tout *Paris*. Pourquoi étoit-il plus fortuné que tant d'honnêtes gens ; que moi, par exemple ?

Mais cet objet si charmant a des défauts, qui égalent pour le moins ses appas. Elle est coquette, vaine, méchante. Lorsqu'on croit l'avoir adoucie à force d'amour, on est loin de son compte. L'intérêt la guide dans toutes ses tendresses. Sans la passion qu'elle a pour l'or, elle seroit un vrai dragon ; il seroit très-difficile de la subjuguier. Monsieur le Secrétaire lui parut riche & prodigue ; elle se flatta d'éprouver son humeur libérale. Cet espoir seul l'humanisa.

Monsieur *Lucas* s'aperçut bientôt du foible de la Marchande. Il comprit que s'il vouloit la conserver, il devoit se montrer généreux. La petite Marchande étoit jolie, il ne pouvoit la quitter dans un jour ; eût-elle été moins attrayante, il auroit différé de rompre avec elle, exprès, pour montrer à *Lucette* qu'il l'abandonnoit, ou qu'ils n'avoient rien à se reprocher. D'ailleurs, cette nouvelle Maîtresse étant adorable, il avoit tout lieu de croire que son Inconstante seroit accablée de dépit & de jalousie. Mais il falloit avoir de quoi débourser. Son petit revenu n'étoit qu'à peine suffisant pour satisfaire à ses dépenses. Quel parti prendre ? Renoncera-t-il à sa conquête, au plaisir de désespérer *Lucette* ? Non, il n'avoit pas tant fait de progrès dans le vice, pour s'arrêter à moitié chemin ; une bagatelle ne pouvoit plus le retenir. Il forma un dessein qu'il auroit rejeté avec indignation, avant sa quatrième faute, & même peut-être avant la troisième. Nos passions, nos foibleesses & nos crimes, sont enchaînés l'un à l'autre.

J'ai déjà dit que le Marquis de *** avoit une confiance aveugle en son Secrétaire. Monsieur *Lucas* l'en récompensa. Je dois dire pourtant à son

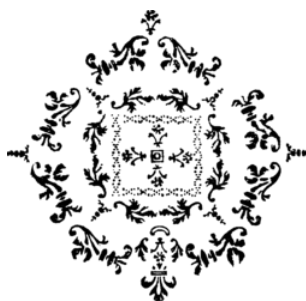
honneur, qu'il ne se décida pas tout d'un coup à le friponner. Le peu de vertu qui lui restoit, se révolta, lorsqu'il fut prêt à se décider ; la voix du remord se fit entendre. Son cœur agité lui reprocha jusqu'à l'idée d'un pareil crime. « Quoi, s'écria-t-il, en fondant en larmes, je puis me résoudre à tromper, à trahir mon Bienfaiteur ! Est-ce ainsi que je me rends digne de ses bontés ? Vais-je lui prouver ma reconnaissance en le volant ? Abandonnons plutôt un projet si coupable... Mais me priverai-je pour toujours de la vue de ma Marchande ? Que pourrai-je lui dire ? Elle me chassera honteusement d'auprès d'elle, & j'en mourrai. Elle accusera mon avarice, plutôt que mon impuissance. Eh bien, méritons sa tendresse ; l'amour me servira d'excuse. »

Cette belle conclusion l'enhardit. Il porta une main tremblante dans la cassette du Marquis. Il fut réservé d'abord ; ce qu'il déroboit étoit si peu de chose, qu'il étoit impossible de s'en appercevoir. Il obligea sa Maîtresse à se contenter des modiques présens qu'il lui faisoit. Elle feignit de n'en pas désirer de plus considérables ; cependant elle savoit l'engager chaque jour à redoubler. *Lucas* alloit en soupirant au trésor commun ; il détestoit sa foiblesse ; ce n'étoit qu'avec une extrême répugnance, qu'il s'emparoit d'une petite somme. Il ne faisoit que glaner ; il n'osoit enfoncer la main dans la bourse du Marquis ; il n'en rafoit que la superficie.

Mais insensiblement il s'accoutuma à caresser l'argent de Monsieur le Marquis de ***. Il crut que ce Seigneur étoit encore trop heureux, de ce qu'il vouloit bien partager avec lui. Ce n'étoit plus pour une bagatelle qu'il se transportoit au coffre fort. Ses démarches étoient trop précieuses ; il auroit craint d'être déshonoré. Cependant il jugea à propos d'épargner l'argent comptant, crainte d'être découvert. Il inventa mille ruses, pour tromper le bon Seigneur, qui ne s'aperçut jamais de rien, & qui auroit parié mille louis, que Monsieur *Lucas* étoit la perle des Secrétaires. Il vendoit, à son nom, tantôt une chose, tantôt l'autre. Si quelquefois sa conscience lui reprochoit ses mauvaises actions, il trouvoit le moyen de la faire taire. « Parbleu, disoit-il en lui-même, pourquoi le partage des biens n'est-il pas fait avec plus de justice ; pourquoi tout est-il d'un côté, & rien de l'autre ? Quel mal fais-je, en m'emparant du superflu d'un homme riche ? Si c'est un si grand mal de grappiller sur le prochain, que ne punit-on tant de gens qui s'en mêlent ? tels par exemple, que les gens d'affaires, de loi ; la plupart des

états ; & sur-tout ces sangsues engraisées de la subsistance du peuple ; & puis encore les... &c. &c... »

Je craindrois trop de déshonorer ma plume, en rapportant le reste des réflexions de l'indigne *Lucas*. J'en dis assez pour montrer comment un apprentif Filou devient bientôt maître passé. La jolie Marchande de modes étoit la cause des friponneries de Monsieur le Secrétaire ; elle en étoit la cause innocente. Pouvoit-elle présumer que ses charmes corrompissent les cœurs, & les portaient au crime ? Si elle avoit soupçonné *Lucas* d'une si grande infamie, elle auroit craint d'approcher d'un pareil monstre. La beauté des femmes nous conduit souvent dans un abîme de malheurs ; mais elles ne s'en doutent pas.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE VII.

Notre Héroïne fait la Chattemitte.

ON vit tout-à-coup un grand changement dans *Lucette*. Elle renonça à la coquetterie, à la parure, aux plaisirs. Elle ne voulut plus recevoir personne, mena une vie retirée, jeûna, fit pénitence. Une pareille métamorphose remplit d'étonnement tous ceux qui connoissoient notre Héroïne. Les libertins en firent de mauvaises plaisanteries ; les gens crédules crièrent au miracle ; les dévotes firent beaucoup de bruit d'une conversion aussi subite.

Afin que rien ne troublât sa solitude & ses oraisons, *Lucette* abandonna son hôtel, & fut demeurer dans un quartier tout opposé. La maison qu'elle prit, étoit simple, annonçoit le séjour de la piété, de la pénitence. Tout y respiroit l'amour de Dieu, le détachement du monde. Les meubles étoient propres, mais sans faste ; commodes, sans être recherchés. La moindre apparence du luxe étoit bannie de chez elle. Mais on y voyoit avec profusion, de ces tableaux, de ces images, que les âmes pieuses révèrent. Dans chaque chambre, non dans un coin, mais dans l'endroit le plus apparent, étoit un Oratoire. Des livres de dévotion tout ouverts, exposés à la vue, comme sans dessein, témoignaient qu'on les lisoit souvent. Enfin, rien n'étoit oublié de ce qui pouvoit attester la haute sagesse de la Maîtresse de la maison.

Le voisinage de *Lucette* fut bientôt en extase. Sa réputation finiroit comme beaume. On la contemploit avec respect. Chacun bénit le Ciel d'avoir conduit une femme si vénérable dans le quartier. On le croyoit sanctifié & à l'abri du tonnerre. Elle faisoit le sujet des conversations ; on attestoit son nom ; on la jugeoit digne d'occuper une place dans la *Fleur des Saints*. Les époux la citoient pour exemple à leur chaste moitié ; les mères à leurs filles. Si quelque impie avoit osé médire en Public de notre dévote, on l'auroit mis en pièces. Plus d'une Belle se promit de l'imiter ; elles ne

croyoient pas de risquer si peu, ou, pour mieux dire, elles ignoroient la douceur de marcher sur les traces.

Eh ! qui auroit pu douter de la vertu de notre Héroïne ? Elle est affublée d'une robe noire, dont les manches lui vont jusqu'au bout des doigts ; les coiffes sont de batiste, elles lui couvrent le visage, & laissent à peine entrevoir le bout de son nez. Une espèce de guimpe garantit sa gorge de tout regard profane. Elle met encore par-dessus tout cela, une large capotte. Un prodigieux chapelet pend à ses côtés, les reliquaires qui y sont attachés, font un carillon charmant. Elle marche lentement, la tête baissée, les mains jointes contre sa poitrine. On l'entend marmotter toujours quelques prières entre ses dents. Si quelqu'un lui parle, elle répond gravement, sans jamais lever les yeux. On diroit qu'elle fait sa résidence ordinaire dans les Églises ; elle y reste des journées entières ; elle les fait retentir du bruit de ses soupirs, & des hélas qu'elle pousse jusqu'au Ciel. Une foule de pauvres l'entourne ; elle est toujours prête à les combler d'aumônes. En un mot, il est impossible de faire, avec plus d'art, la Chattemitte.

Le Lecteur veut savoir quelle raison porte notre Héroïne à se contrefaire jusqu'à ce point. Je vais la lui découvrir. *Monseigneur* lui remontra tant le tort qu'elle se faisoit, en agissant sans feinte, le mépris qu'on auroit pour elle ; qu'il la fit résoudre à changer de conduite. Il lui fit envisager le plaisir que l'on goûte à passer pour tout autre que l'on n'est, à mener une vie dévote, pénible en public, gracieuse en secret. « On jouit, lui dit-il, des agrémens attachés à la sagesse, des éloges qui lui sont dûs, sans être obligé de la suivre, sans en éprouver l'amertume. D'ailleurs, continua-t-il, tu as tellement affiché tes passions, qu'il ne m'est plus possible, en conscience, de t'honorer de mes visites. Je t'avertis que si tu ne suis mes conseils, je vais être forcé de t'abandonner. Laisse-toi diriger par ton meilleur ami. Un peu d'hipocrisie dans ce siècle, nous sied à merveille, nous conduit au bonheur. Si tu adoptes mes idées, tu pourras m'être utile ; je te prouverai que je ne suis point ingrat des services que me rendent les Dames ».

Lucette fit quelques réflexions avant de se décider : elle comprit l'avantage dont elle jouiroit, & consentit enfin à tout ce qu'exigeoit *Monseigneur*. Il lui découvrit ses projets, elle les applaudit.

La voilà donc Dévote. Il faut avouer que je ne m'attendois pas à lui voir jouer un si singulier personnage. Elle grossit le nombre de ces femmes qui se

prétendent dans le chemin du Ciel, & qui se croient les seules sauvées. Elles médisent faiblement du prochain ; s'enflâment par un saint zèle, jusqu'à le haïr, jusqu'à le détester ; elle s'imaginent avoir les meilleures raisons pour être méchantes, vindicatives, & fausses... Elles ont au moins quelques vertus ; & mon Héroïne n'en a que l'apparence. Je ne dois donc pas la placer dans cette classe. Elle doit plutôt être mise au nombre des *Bigottes*, de ces harpies femelles, qui portent le trouble, la discorde, dans la société ; trompent le Ciel & les hommes ; & fautoient aux yeux de celui qui croiroit leur zèle apocrif. Ces femmes sont pourtant charmantes ; elles sont tacitement des heureux.

La tristesse sembloit suivre notre Héroïne. Elle paroissoit privée du commerce des hommes, & ne s'occuper que de la prière ; mais ce n'étoit qu'extérieurement. Loin des regards du Public, elle songeoit à tout autre chose qu'à des Oraisons. Cette sévérité répandue sur son visage, cet air de mortification, disparoissent bientôt, pour faire place à la joie la plus vive, au tendre sourire. Ses yeux s'enflâmoient tout-à-coup ; les Grâces quittoient, en souriant, leur voile lugubre ; notre Héroïne redevenoit elle-même, c'est-à-dire, une pécheresse trop attrayante.

Monsieur *Lucas*, irrité contre *Lucette*, boudoit depuis long-tems, & faisoit ses efforts pour l'oublier dans les bras de sa Marchande de modes. Il ignoroit la plaisante comédie qu'elle jouoit ; il la croyoit encore dans son superbe Hôtel, occupée à augmenter le nombre de ses soupirans. Notre Héroïne lui fit savoir son changement de demeure, & lui marqua de venir souper avec elle, le plus souvent qu'il pourroit. Le vuide de son cœur, & la solitude, la firent songer à son ami ; elle sentit qu'elle avoit besoin de sa compagnie, & qu'il lui falloit quelqu'un pour dissiper l'ennui d'une vie dévote. Monsieur le Secrétaire voulut faire le petit cruel ; mais tout en réfléchissant s'il répondroit aux desirs de *Lucette* il se trouva chez elle, sans s'en appercevoir.

Il crut long-tems rêver. Ce qui se présenteoit à ses yeux lui sembloit un songe. Quoi, *Lucette*, si folle, si étourdie, est devenue la tranquillité même ! elle a donc renoncé à ses erreurs, à ses travers ! Ce prodige est incroyable. Le pauvre garçon jettoit des yeux stupéfaits autour de lui ; la surprise lui coupoit la parole. Après s'être bien divertie de son embarras, *Lucette* lui découvrit tout le mystère ; elle lui prouva que tout ce qu'il voyoit, n'étoit

qu'un jeu. Ce fut encore un nouveau sujet d'étonnement pour *Lucas*. Il s'étoit persuadé que son Amante avoit été inspirée du Ciel ; qu'elle alloit faire pénitence de ses péchés. Il admiroit sa ferveur, sans être tenté de l'imiter. Convaincu du contraire, il plaîsanta beaucoup de sa simplicité. Il eut lieu de se convaincre que les Dévotes savent assaisonner les plaisirs.

Notre Héroïne n'auroit peut-être pas gardé long-tems l'attirail incommode de la bigotterie, si son miroir ne l'avoit assurée qu'il embellissoit ses charmes. Elle consultoit sa toilette avec autant de soin que lorsqu'elle brilloit dans le monde. L'Art arrangeoit sa guimpe, sa longue coiffe. Soyons-en sûr, une Dévote est coquette ; son amour-propre s'applaudit de sa parure ; elle s'habille pieusement avec goût : elle pense être plutôt vue des hommes que des Anges.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE VIII.

La vertu des Femmes tient à peu de chose.

MONSEIGNEUR agissoit en fin renard. Il trouve son compte dans l'hypocrisie de notre Héroïne. Elle lui fait naître des occasions dont il sçait profiter. Plus d'une gentille poulette tombe sous sa patte, qui se fût moquée de ses ruses, sans les soins officieux de *Lucette* ; elle veut envain s'envoler, il la poursuit ; elle ne bat que d'une aîle, il l'attrape ; la pauvre petite devient sa proie ; & il court en croquer une autre.

C'est un dangereux mortel, que l'Abbé *Frivolet*. On en a vu des preuves non-équivoques. Ce Chapitre va mettre le comble à sa gloire. Il faut avouer aussi que mon Héroïne le seconde de son mieux. Il doit conserver beaucoup de reconnaissance de ses bontés, en dépit de l'amour-propre. Le motif qui la fait agir est tout simple. Elle s'appercevoit, quelque'effort qu'elle fît pour n'en rien voir, que ses charmes périltoient tous les jours. Le sens commun lui disoit que *Monseigneur* prendroit impitoyablement congé d'elle ; alors, adieu l'aïfance : car, qui auroit voulu se ruiner pour des appas sur le retour, ou postiches, tandis qu'on a presque *gratis*, des tendrons jeunes & appétissans ? Ce siècle-ci est fort commode. Il lui falloit donc répondre aux vœux de *Frivolet*, s'employer à varier ses plaisirs. On ne voit que trop de ces beautés, jalouses d'obliger leur prochain ; après avoir été la complaisance même, elles engagent les autres à le devenir à leur tour.

Les aventures de mon Héroïne, & ses voyages, lui avoient ouvert l'esprit. Elle avoit besoin d'une grande habileté, d'une fine politique, afin de parvenir à contenter *Monseigneur*. Elle montra qu'elle possédoit tous les dons requis. Ce qu'elle entreprenoit, étoit capable d'épouvanter la femme la moins timide. Il s'agissoit de paroître toujours suivre la sagesse, & d'égarer

insensiblement des cœurs, qui se prétendissent enflâmés du feu divin, qui pouvoient prendre la mouche au moindre mot. *Lucette* osa courir les risques de l'entreprise, & eut l'art de réussir. Ce qui enhardit notre Héroïne, c'est qu'elle savoit que la nature perd rarement ses droits, & que la chair est bien foible.

Les trois quarts des Dévotes de *Paris*, s'assembloient souvent chez-elle ; l'envie de s'édifier les y amenoit. Parmi le nombre, il en étoit beaucoup de jolies, dont l'œil fripon, tout-à-la-fois languissant & éveillé, dénotoit des combats intérieurs, & les efforts du Malin. La rusée *Lucette* les conduisit dans le piège, leur fit faire faux-bon à l'honneur, qu'elles défendoient depuis long-tems. *Frivolet* jouissoit du fruit de ses travaux, & achevoit d'ébranler les ames naïves qu'elle rendoit chancelantes. Il est à remarquer que mon Héroïne ne s'adressoit point à ces Dévotes amphibies, c'est-à-dire, à ces femmes qui sont & pieuses & libertines, & qui lui promettoient une victoire aisée. Il eût été trop dangereux de se découvrir à leur regard ; elles sont ordinairement plus difficiles que des *Lucrèces*. Notre Héroïne n'en vouloit qu'à ces beautés qui font sonner bien haut leurs vertus, & pour qui le moindre plaisir est un crime. Elle en triomphoit sans beaucoup de peine ; elle alloit jusques dans les moindres replis de leur ame, chercher, émouvoir la sensibilité.

Voici comme elle s'y prenoit ordinairement, pour séduire la jeune Dévote qui lui paroissoit mériter de l'être. Elle gagnoit d'abord sa confiance, son estime. Elle louoit ses charmes, plaignoit le monde d'en être privé. La flatterie commençoit à dérider le front de la belle ; *Lucette* s'en appercevoit & prenoit courage. Elle vantoit les plaisirs des mondains, en feignant de les décrier ; en détaillait les charmes, les agrémens, sous prétexte d'en montrer l'horreur. Les peintures étoient vives, le cœur de l'innocente s'échauffoit ; ses joues se couvroient d'un vif incarnat, elle soupiroit. *Lucette*, attentive à ses moindres actions, mettoit d'un côté, tout ce que la volupté a d'affreux ; & de l'autre, tout ce qu'elle a de douceur. Elle faisoit adroitement pancher la balance du côté des plaisirs. Enfin, pour frapper le dernier coup, elle adressoit ce discours à la Dévote émue. « Croyez-vous, ma chère enfant, qu'il faille se priver tout-à-fait des amusemens ? Détrompez-vous ; ils sont presque tous honnêtes ; ce n'est que l'abus qu'on en fait, qui les rend pernicious. Eh, que seroit-ce de nous, si nous vivions dans la langueur, dans

l'oubli de nous-mêmes ! Une tendre foiblesse est permise ; elle est la preuve d'une ame sensible ; mais il faut succomber rarement, & avec raison. Par exemple, qu'un homme respectable vous proteste qu'il vous aime, l'accuserez-vous de mentir ? ce feroit lui faire trop d'injure. Qu'il exige de vous un aveu, une marque certaine de votre amour, aurez-vous la cruauté de le refuser ? Eh, que vous en reviendra-t-il ! Rien ; le plaisir de le désespérer. Sommes-nous sur la terre, pour haïr ce que l'on chérit généralement ? Si c'étoit un mal de se livrer quelquefois aux mouvemens de son cœur, le Ciel les étoufferoit en nous. N'allez pas vous imaginer que celles qui affectent le plus d'être sages, le soient dans la réalité. Elles suivent avec moins d'ardeur l'ivresse de leurs sens. Enfin, ma chère fille, défaites-vous de vos préjugés. L'amitié que j'ai pour vous, m'engage à vous parler de la sorte. Nous ne devons nous distinguer de la foule des Péchereuses, que par notre retenue ; elles s'enivrent chaque jour de plaisir ; nous les goûtons avec modération : c'est là ce qu'on appelle savoir se rendre heureux, & marcher sur les pas de la Sagesse ».

Cet indigne discours, si faux dans ses principes, si ridicule, dont les conséquences sont si mauvaises, étoit regardé comme un Oracle, par les Beautés naïves qui l'écoutoient. Il faut quelquefois si peu de chose pour nous séduire. Elles résistoient d'abord à la persuasion, s'indignoient qu'on leur parlât ainsi ; mais insensiblement, elles le trouvoient sensé, prêtoient l'oreille, ne savoient que répondre, & desiroient d'être convaincues. *Monseigneur* arrivoit à propos ; *Lucette* se retiroit, en supposant une affaire pressée ; il achevoit de persuader la belle incrédule, & de dissiper ses doutes. Je remarquerai que la Dévote qui s'étoit une fois laissée tenter, s'abandonnoit bientôt à mille égaremens ; tant il est vrai qu'il n'y a que le premier pas qui coûte.

Notre Héroïne sçait ainsi retirer du bon chemin, plus d'une aimable Agnès, qui fut victime de sa crédulité. Elle trompe avec art, & sourit à l'objet qu'elle a dessein de perdre. Elle caresse, afin de mieux enfoncer le poignard. Qui pourroit la soupçonner d'être aussi vicieuse ? On auroit rougi de l'accuser de la moindre foiblesse ; les yeux à peine en auroient été crus. Les fréquentes visites de *Monseigneur*, faisoient briller davantage sa vertu, donnoient un nouvel éclat à sa réputation. Qui se feroit imaginé qu'un autre sentiment que l'amour de la sagesse, le conduisoit chez notre Héroïne ?

Un jour que *Lucette* étoit seule, il entra en éclatant de rire. Surprise des effets de sa bonne humeur, elle attendit qu'ils se fussent calmés ; mais elle eut besoin de toute la patience ; les éclats de rire ne finissoient point. « Parbleu, » s'écria *Frivolet*, lorsqu'il fut las de se dilater la rate, « l'aventure est tout-à-fait comique ; je veux bien te la raconter, tu vas rire aussi bien que moi ; elle prouve, on ne peut mieux, que la vertu des femmes tient à peu de chose.

» Tu sçais que je suis un petit fripon dangereux auprès des Dames. Je suis sûr de *dégotter* un Amant en titre, ancien ou moderne, cela m'est égal. Pour revenir à mon Histoire ; je m'avisai, il y a huit jours, d'aller voir la petite Marquise de *** ; c'est bien la femme la plus singulière que je connoisse. Elle s'avise de pousser les grands sentimens, de vouloir passer pour sage. La folle ! comme si c'étoit la mode à présent. Mais son minois est des plus gentils ; elle a des yeux qui démentent toujours ses paroles ; une bouche charmante, des bras *merveilleux*, une taille à croquer. Je trouvai auprès d'elle, à ses genoux, je crois, le Comte de ***, cet éternel soupirant, qui afflige dans les règles une Belle, qui seroit anéanti, si l'on se rendoit avant d'être au bout du roman. Au reste, c'est un brave garçon, qui a le cœur sur les lèvres. Dès que je parus, il se déconcerta, fit la grimace. La petite Marquise, qu'il excédoit, sans doute, se ranima, me lorgna, m'agaça, & je devins du dernier mieux avec elle. Le pauvre Comte s'en aperçut, & sortit désespéré. Le lendemain il vint me voir. Vous me perdez, s'écria-t-il, je suis abîmé, noyé. Je le priai de s'expliquer. Il me conta qu'il adoroit la Marquise, jusqu'à en être fou ; qu'il se consumoit auprès d'elle, depuis six mois, sans être plus avancé que le premier jour. Je suis certain, continua-t-il, que vous allez d'abord emporter la place, car je vous connois, je sçais que vous n'êtes point scrupuleux ; vous allez me faire donner au plutôt mon congé. Je viens vous prier, mon cher *Frivolet*, d'épargner au moins vos amis ; ne m'enlevez pas cette conquête ; vous n'en n'avez déjà que trop. Je lui ai répondu que j'étois fâché qu'il se trouvât en concurrence avec moi, & que je ne voyois point qu'il me fallut déserter de chez la Marquise, parce qu'il s'étoit épris pour ses beaux yeux. Monsieur le Comte s'est retiré, sans avoir la force de parler. J'ai crains qu'il ne fit la folie de prendre de la mort-aux-rats. J'ai continué de voir la Marquise ; je lui ai juré que je l'aimois ; dans quatre jours je l'ai convertie. Enfin, hier, elle me donna rendez-vous dans une

petite maison, près des Boulevards. Je rencontrai par hasard le pauvre Comte, je lui ai tout appris ; j'ai poussé la bonté d'ame, jusqu'à lui permettre d'aller à ma place au rendez-vous. Il y a volé, la Marquise s'est évanouie, a eu des vapeurs, a jeté feu & flâmes contre moi ; puis, enfin, a rendu le Comte heureux. Ils sont à présent, les meilleurs amis du monde. Cette histoire n'est-elle pas tout-à-fait burlesque ? Elle mérite, ma foi, d'être imprimée ; la postérité s'en divertiroit ; elle prouve ma thèse : la vertu des femmes tient à peu de chose ».

Lucette s'amusa beaucoup de l'aventure ; la conclusion de *Frivolet* ne lui parut que trop certaine ; son exemple en attestoait la vérité. Combien de Belles, qui liront cet ouvrage, sont peut-être, ou seront bientôt, dans le cas de ne pouvoir la mettre en doute ! S'il se trouvoit encore des incrédules, la fin de ce Chapitre, les convaincra tout-à-fait.

Notre Héroïne vit entrer chez elle, quelques jours après le récit de *Monseigneur*, une jeune fille de quinze à seize ans, belle comme on peint *Vénus*. Ses yeux étoient baignés de larmes ; elle paroissoit plongée dans la plus vive douleur. « Ah ! lui cria-t-elle, en se précipitant à ses genoux, daignez, Madame, avoir pitié d'une malheureuse que tout persécute. Recevez-moi auprès de vous ; vos leçons, votre exemple, me feront aimer la vertu, qu'on veut envain me faire haïr. Soyez mon Ange tutélaire ; je me jette dans vos bras. Pourrez-vous apprendre, sans frémir d'horreur, qu'une mère cherche à porter sa fille au crime ? Oui, Madame, la mienne me déteste, m'accable de mauvais traitemens, parceque je rejette avec indignation ses conseils pernecieux. Un Grand-Seigneur me trouve à son gré ; il offre une grosse somme si je veux consentir à ses desirs infâmes ; je méprise, comme je dois, un bien acheté par le déshonneur. Ma Mère me presse de me rendre aux vœux de mon Amant. Irritée de mes refus, qui devroient l'enchanter, elle trouve chaque jour des prétextes de me tourmenter. J'ai supporté avec patience ses injures, les tristes effets de sa haine. J'offrois au Ciel mes persécutions mes chagrins ; je le priois de pardonner à une mère séduite. Mais, ce matin, elle a poussé l'oubli des devoirs les plus sacrés... j'en rougis de honte... elle a... je ne puis achever... elle a introduit dans ma chambre celui qui voudroit corrompre mon innocence. Épargnez-moi la confusion de vous détailler cette scène d'horreur. Ma vertu m'a secourus ; je me suis arrachée des bras de mon

indigne Amant, & même de ceux de ma mère, qui faisoit les efforts pour m'arrêter. Voilà, Madame, le récit de mes infortunes ; j'accours dans votre maison, comme dans un asile sacré. Refuserez-vous de protéger une malheureuse, qui ne voit personne sur la terre, de plus digne que vous, de la secourir, & qui connoisse mieux le prix de la sagesse ? »

Notre Héroïne ne put s'empêcher de sourire. Elle assura cette fille vertueuse de son amitié, de son estime. Elle lui permit de rester dans sa maison tant qu'elle le jugeroit à propos. Trop heureuse, s'écria-t-elle, de trouver l'occasion d'obliger les orphelins, & d'être utile à la vertu opprimée !

Qui n'auroit cru que cette beauté si farouche, qui résistoit avec tant d'opiniâtreté à des offres brillantes, & aux sollicitations de sa mère ; qui n'auroit pensé, dis-je, qu'elle ne devoit jamais faire de faux-pas ? Cependant, trois jours après son arrivée chez *Lucette*, elle est moins scrupuleuse, commence à s'étonner de sa simplicité, & de jeter un coup-d'œil à la dérobée, sur un charmant petit mortel. Cet homme si dangereux & si aimable, n'est autre chose que *Monseigneur*. Elle s'adoucit, s'humanise peu-à-peu, & lui laisse prendre ce qu'elle vouloit conserver toute sa vie. Elle retourne chez sa Mère, débarassée de ses préjugés ; fait sans peine sa paix avec elle, en lui apprenant qu'elle est prête de rendre heureux le Seigneur magnifique qui a daigné l'honorer d'un regard. La bonne femme, charmée de voir sa fille si obéissante, la livre à son Amant, reçoit la somme promise, & se console du deshonneur de sa chère fille, en comptant les louis qui lui en reviennent.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE IX.

Le masque tombe.

NOTRE Héroïne ne se contente pas de passer pour dévote. Elle prétend faire croire qu'elle possède un trésor, dont les plus saintes femmes se sont souvent débarrassées, & qu'elles seroient même fâchées d'avoir. Les bonnes-gens ajoutent foi à ses discours. Ce dernier article de sainteté, ce prodige qu'on voit si rarement, trouve pourtant des incrédules. On refuse de la croire capable d'un effort si magnanime. Elle a beau faire entrevoir que le souffle impur du vice ne l'a jamais souillée, on ne peut se résoudre à la mettre au nombre des Vestales, dans la crainte, sans doute, qu'elle ne s'ennuiât en si petite compagnie. On est bien persuadé qu'elle mène une vie édifiante ; mais on doute qu'elle n'ait point été foible, au moins une fois ; qu'elle ait toujours évité des pièges où il est si doux de se laisser prendre. L'existence du *Phénix* paroîtroit moins impossible.

Ce prodige étonnant, que *Lucette* annonçoit, fut cause de sa disgrâce. Il fit tomber tout-à-coup le masque qui la couvroit. Pourquoi la sotte alloit-elle avancer une chose dont il est si facile de douter, & que tout le monde est tenté de nier ? Ignoroit-elle qu'on a convaincu de mensonge, des Belles, que leur âge & leur innocence mettoient à l'abri du soupçon ? Ma foi, le revers innatendu qui vint la faire connoître pour ce qu'elle étoit, fut son seul ouvrage. La Sotte ne devoit point chercher à trop éblouir les yeux, en se faisant passer pour une femme unique. Elle fut justement punie de sa hardiesse à choquer la vraisemblance & nos usages.

Elle soutient donc que la vertu n'a jamais chancelé ; mais c'est avec une délicatesse infinie, qu'elle le donne à entendre. Il est des choses qu'il faut voiler, afin de les rendre plus frappantes. Rien de si plaisant, que de la voir les yeux baissés, & d'un air *Agnès*, assurer qu'elle n'a point, par un

évanouissement, encouragé un téméraire, & fait faire naufrage à la sagesse. Notre fausse dévote se servoit de détours adroits, pour exprimer qu'elle maintint toujours le gouvernail de la raison. Elle avoit soin pourtant d'être intelligible. On comprenoit qu'elle se disoit aussi innocente que dans la première jeunesse. Tous ces discours laissoient de singulières idées ; ils troublaient un peu l'imagination ; mais les bonnes Dévotes se flattent que leurs termes mystiques savent gazer l'indécence de leurs propos.

Le jour où *Lucette* devoit être démasquée & perdre le fruit de ses soins, où son étalage de vertu devoit la couvrir de honte ; ce jour qu'elle étoit parvenue à ne plus craindre, parce qu'elle regardoit son existence future comme chimérique, arriva tout-à-coup, la remit à sa place, & prouva combien on se trompe quelquefois lourdement. Ah, si le Ciel permettoit que l'hypocrisie fût ainsi démasquée, que nous serions surpris ! qu'on riroit des mines & des grimaces de ceux dont les vices paroîtroient au grand jour !

Mon Héroïne sortoit au matin d'une de ces Messes qu'on appelle de *Pareffeux*, où il est du bon ton d'aller, où nos jeunes Seigneurs vont étaler leur fatuité, & nos Petites-Maîtresses leurs grâces négligées. On n'étoit point étonné de voir *Lucette* dans un temple à pareille heure ; elle y restoit du matin au soir ; douze Messes sembloient à peine lui suffire. Un homme, d'un embonpoint prodigieux, dont l'habit étoit éclatant d'or, marchoit derrière elle avec fracas. Un bon Bourgeois, voisin de *Lucette*, accompagnoit cette lourde masse de chair. « Monsieur le Financier, lui dit-il en riant, vous devriez remettre des fonds à cette sainte personne qui passe là ; elle en feroit des charités aux pauvres ; leurs prières, jointes aux siennes, obtiendroient du Ciel la rémission de vos péchés, si cela étoit possible. Elle est d'ailleurs fort sage, & qui plus est, encore fille ».

Monsieur le Financier fût tenté de voir ce miracle de dévotion. Notre Héroïne s'approche avec modestie ; le Financier la considère, & éclatte de rire. *Lucette* le regarde à son tour, frémit en reconnoissant en lui *Mondor*, ce grave *Midas*, Seigneur de son village. « Parbleu », s'écrie l'homme aux zéros, en se faisant guinder dans son carrosse, « si toutes vos Vierges sont comme celle-là, il faut avouer qu'elles sont assez commodes. Je me rends caution que Madame en impose un peu. Certain jour, grâce à mes soins... Je suis un terrible mortel. Ma foi le plaisir ne vaut pas la peine. Je me ressouviens encore des fatigues que j'eus à essuyer. On ne doit pas désirer

avec tant d'ardeur, ce qui coûte si furieusement à posséder. Je suis plus sage, moi, car enfin, que cherche-t-on, si ce n'est l'amusement ? Or, foi de Financier, on a tort ; & je soutiens, comme pose zéro & retient tout, qu'un parterre bien cultivé a toujours des charmes »... Le *Midas* dit beaucoup d'autres impertinences, tandis qu'on le voituroit à son hôtel. Cette aventure lui paroît si plaisante, qu'il la raconte à chaque instant ; il force tout le monde l'entendre, la recommence vingt fois, & l'entrelarde de ses louanges. Je présume qu'il ne cessera de la réciter, qu'en rendant son âme matérielle à la boue dont elle sortit.

Pour revenir à notre Héroïne, elle cria à l'imposture, s'emporta pieusement contre le Financier, l'accabla de saintes médifances, de respectables calomnies ; elle appella, selon l'usage, le Ciel, à témoin de son innocence. On ne savoit trop que croire : on commençoit à l'accuser de mensonge. Elle gaignoit lentement son domicile, la sérénité sur le visage, & le trouble dans le cœur, lorsqu'une nouvelle infortune acheva de la désespérer, & défilâ une partie des yeux, que son manège & ses ruses avoient trop éblouis.

Un carrosse à six chevaux, retenu par un embarras, la contraignit de s'arrêter un instant. Sa coiffe & sa capote lui cachoient le visage, mais de façon pourtant qu'il étoit aisé de la reconnoître. Son amour-propre auroit eu à se plaindre, si elle avoit voilé tout-à-fait ses traits. Le Seigneur qui étoit dans l'équipage, honoroit les passans d'un coup-d'œil, sans doute pour se distraire. Il jeta par hasard les yeux sur *Lucette*. Afin de s'assurer mieux si ce n'étoit point une illusion, il s'avance hors de la portière ; sûr-de son fait, il pousse un grand cri, & s'écrie, en se frappant les mains : « Quoi, c'est toi, Mademoiselle te voila dans un plaisant équipage. Dis moi donc quel est ton métier ? tu n'es plus si jolie qu'autrefois. Au diable, si j'avois envie de te faire rouler carrosse. Quelqu'un t'entretient-il encore ? C'est apparemment un homme lugubre, j'en juge au moins par les habits que tu portes ». L'accent étranger de celui qui parloit, glaça les sens de la pauvre *Lucette* ; elle voulut feindre en vain de le méconnoître. Elle ne fut que trop certaine que c'étoit le Prince de ***, ce Grand Seigneur Allemand, qui lui fit jouer autrefois un si grand rôle. Il revenoit à *Paris* pour y reprendre les belles manières, qu'un long séjour dans ses terres, commençoit de lui faire oublier. Notre Héroïne pétrifiée, n'eut pas la force de parler. Le Prince de *** ne

sachant que penser de sa rêverie, & voyant que l'embarras des carrosses s'écouloit insensiblement, ordonna au cocher de fouetter, & partit en souhaitant à notre Héroïne une pratique comme lui.

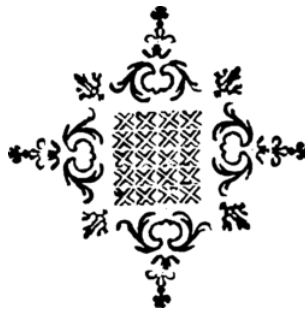
Dès qu'il fut loin, *Lucette* respira, son effronterie revint. Elle alloit protester qu'on se méprenoit, mais les huées qui s'élevèrent tout-à-coup, la forcèrent de se taire. Ceux qui avoient été témoins de la scène du Financier, en conclurent que sa sagesse étoit suspecte, & qu'on pouvoit se moquer sans crainte des apparences. Les brocards, les plaisanteries dont on l'accabloit, la remplissoient de confusion & de rage. Une foule de peuple, amassée autour d'elle, lui lançoit mille quolibets ; chacun excitoit sa bonne humeur à ses dépens. Parmi les ris & le tumulte, un honnête homme éleva sa voix en faveur de la désolée *Lucette*. « On voit souvent, s'écria-t-il, la vertu soupçonnée mal-à-propos. Devons-nous ajouter foi aux discours des Grands-Seigneurs ? Ne savons-nous pas qu'ils ne cherchent que les occasions de s'amuser ; & qu'ils se font peu de scrupule de s'égayer aux dépens de nous autres pauvres Diables ? » En prononçant ces belles choses, le discoureur fendoit la presse, afin de s'approcher de celle que la calomnie tourmentoit. « Venez, disoit-il en l'abordant, sainte personne, dignes de nos respects. Offrez au Ciel la mortification que vous essayez aujourd'hui. Voilà mon bras, permettez que j'aie l'honneur de vous reconduire chez vous, & de vous garantir des insultes d'une populace aveugle. Votre rare vertu... quoi, c'est *Lucette*, s'écria l'homme officieux, en l'envisageant ; voilà donc cette fière Vestale ! on a bien raison de douter de sa sagesse ». À ces mots, il se glisse dans la foule, & se dérobe bientôt à tous les regards. Ce personnage étoit Monsieur *Maffif* qui acheta jadis les bonnes grâces de *Lucette*. Il n'est point encore devenu Financier ; mais il espère que son éloquence & son mérite, c'est-à-dire ses billets au porteur, le feront dans peu parvenir au comble de la fortune. Les huées, les éclats de rire, le bruit, le tumulte, redoublèrent. On accompagna la fausse Dévote jusques chez elle, en l'accablant de moqueries & d'insultes. La populace resta longtems devant sa porte, à faire son panégyrique, à célébrer une si rare vertu ; peu s'en fallut qu'on ne la canonisât à coup de pierres, & qu'on ne cassât toutes ses vîtres.

Quand l'infortune en veut une fois à quelqu'un, elle semble s'acharner à sa perte. *Lucette* commençoit à peine à reprendre ses esprits ; la foule du peuple, que son aventure avoit amassée, s'étoit à peine écoulée, lorsqu'on

vint la prier de venir assister un malade qui se mouroit. Charmée que sa disgrâce ne fût pas encore tout-à-fait connue, & se flattant de rattrapper l'estime du Public, elle se transporta dans l'endroit où sa présence étoit désirée. Elle arrive, la chambre étoit remplie d'une troupe de Dévotes qui marmotoient des oraisons pour les trépassés. On la reçoit avec respect ; elle s'approche du lit du mourant, afin de lui adresser un discours pathétique, & de l'exhorter à songer à son salut. Elle commence sa harangue mystique ; le Moribond, réveillé à sa voix, lève la tête, la regarde languissamment, & s'écrie : « Ô Ciel ! quel monstre m'a-t-on amené ? Est-ce pour insulter à mes maux, que cette malheureuse se présente ici ? » *Lucette*, accablée comme d'un coup de foudre, reconnut dans celui qui touchoit à sa dernière heure, son fameux Amant, l'avare & le prodigue *Harpagon*. Elle tomba dans un fauteuil, un torrent de larmes coula de ses yeux malgré elle. « Oui, reprit l'agonisant *Harpagon*, je suis un malheureux pécheur ; mais plutôt à Dieu que je n'eusse jamais vu cette femme, dont l'habit singulier m'étonne ; & qui cherche sûrement par sa feinte dévotion, à abuser de la crédulité des gens simples. Mon travail & mes épargnes auroient procuré un fort honnête à ma famille. Je fis connoissance avec cette hypocrite ; elle eut l'art de me ruiner insensiblement. Je lui prodiguois tous mes biens, tandis que je refusois le nécessaire à ma triste famille. Après m'avoir dépouillé de ma fortune, l'ingrate m'abandonna en faveur d'un homme riche, m'accabla de mépris ; digne récompense de mes travers, & qu'on doit attendre de ses pareilles ! La misère que j'éprouvai, consterna ma femme ; elle mourut bientôt de chagrin. Mes enfans, contraints de mener une vie malheureuse, maudiront souvent la conduite d'un père qui ne leur laisse, pour tout présent, que l'indigence, & son exemple à redouter. Sans les charmes de cette Sirène, sans mes faiblesses, qu'elle savoit faire naître, ma femme & mes enfans jouiroient encore du bonheur. Hélas, que je crains mon dernier instant ! Les remords me déchirent. J'expire aux yeux de l'artisan de toutes mes peines. Puissé ma mort lui servir de leçon » !

À ces mots, le misérable *Harpagon* ferma les yeux pour toujours. Les Dévotes qui étoient accourues dans sa chambre, se jetèrent sur *Lucette*, l'égratignèrent, la meurtrirent de coups de poings, & la jetèrent à la porte, en s'écriant qu'elle déshonorait leur auguste Corps.

Confondue, anéantie, & connue pour ce qu'elle étoit, mon Héroïne prit bien vîte son parti. Elle renonça à l'hypocrisie, au ridicule d'affecter une vertu dont l'on est incapable. Les désagrémens qu'on éprouve à se voir démasquer, les dégoûts qui sont attachés à la vie bigotte, la firent entrer dans une autre carrière. Elle déménagea à la hâte, fut demeurer dans un quartier éloigné, & se redonna de nouveau pour une beauté sensible aux soupirs des Galans ; pourvu toutefois, qu'ils les accompagnassent de ce précieux métal, sans lequel on ne peut rien. Aux plaisirs qu'elle goûtoit, aux amusemens qui la suivoient par-tout, elle ne se feroit point apperçue de son changement d'état : le peu de retenue qu'elle met dans ses caprices, l'avertit seule qu'elle ne se donne plus pour Dévote. Elle se livra publiquement à ses travers ; jadis elle les couvroit du voile du mystère. Voilà toute la différence.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE X.

Le petit Incrédule.

LE Lecteur s'intéresse-t-il assez à Monsieur *Lucas*, pour desirer de savoir quel est son sort ? Il me mortifieroit extrêmement, si mes principaux personnages ne l'occupent un peu. Voyons quelles sont les occupations de notre Secrétaire. Selon la coutume des foibles humains, il donne sûrement dans de nouveaux travers. Les vices dont il a été capable, lui ont frayé un chemin à de nouvelles erreurs.

La Capitale de la France, & même les Provinces, sont remplies d'une foule de gens, qu'on appelle *Esprits-forts*, sans doute par ironie, à cause de leur foiblesse. Les uns, pensant ce qu'ils disent, se font gloire de douter de tout ; les autres, affectant d'être plus éclairés que le vulgaire, se moquent tout haut des vérités sacrées qu'ils révèrent tout bas. On diroit que la mode est venue de faire l'incrédule. Il est du bon ton d'avoir des idées à soi, de se déclarer un petit Philosophe, & de chercher à détruire la Religion. Tel, qu'on soupçonne à peine de savoir lire, est un savant en incrédulité, qui ne va pas moins s'ériger qu'en Législateur, pour peu que vous l'échauffiez. La manie d'être Impie, Athée, Pyrronien, est aussi commune que la manie d'être Poète, Auteur, Tragédien. On s'emporte, on crie, on clabaude sans s'entendre ; on fait gémir la raison & le bon sens. Mais c'est l'ordinaire, dès qu'on prétend sapper la Religion, on renverse tous les principes reçus, la saine morale, les loix du bon ordre & de la raison ; l'on bouleverse l'histoire, on obscurcit les vertus ; mais qu'importe, on se distingue.

Monsieur *Lucas* ne pouvoit pas manquer de rencontrer des *Esprits-forts*. Il n'entendit rien d'abord à leurs propos. Ensuite, il les trouva extravagans. Las de les écouter sans rien dire, il voulut se mêler de discourir, de *criailler* avec eux. Nos prétendus *Philosophes* lui parurent du commencement,

dénués de raison ; il refusoit même de les entendre. Peu-à-peu, il s'adoucit, se mêloit dans le cercle, se haussait sur ses pieds, crainte de perdre une parole. Il en vint enfin jusqu'à les approuver, les soutint de son mieux, & se trouva, sans même s'en douter, un petit Incrédule.

D'abord il ne doutoit que sur des bagatelles, des minuties ; mais insensiblement il fit des progrès dans l'impiété. Il crut entrevoir des erreurs dans les choses respectables ; rien ne lui parut à l'abri de ses critiques. Il prétendoit pénétrer l'obscurité des mystères. Sa raison voulut comprendre une Religion établie par un Dieu. Lui, qui ne pouvoit définir le moindre ouvrage de la nature, prétendit savoir les choses les plus relevées. Il osa interroger le Créateur de l'Univers, le citer à son tribunal. Il crut se convaincre que les hommes ne suivoient qu'une étincelle de clarté, au lieu d'un rayon de lumière, parce que ses faibles yeux ne pouvoient percer la nuit qui cache la vérité. Il vit des contradictions, des mensonges apparens dans la source des vertus, c'est-à-dire, dans la Religion, parce que son esprit étoit trop borné, pour comprendre autre chose que ce qui frappoit ses sens.

L'Amant de notre Héroïne fut quelque tems sans oser rendre publiques ses pensées. Il se contentoit de lâcher un petit mot, de ricaner, de lever les épaules, lorsqu'on parloit de Religion. Mais il s'enhardit enfin, il leva le masque de l'impiété. Il argumentoit en forme, contre ceux qui se déclaroient bons Chrétiens. Dès que quelqu'un se montroit simple & crédule, (ce sont les épithètes qu'il leur donnoit), il les regardoit d'un œil de dédain. Je dois avouer qu'il étoit très-difficile de lui résister. Il avoit la meilleure poitrine du monde, & des poumons excellens. Ceux qui disputoient avec lui, couroient risque de devenir fous ; peu s'en falloit qu'ils ne fussent martyrs de la bonne cause.

Notre Savant moderne donnoit chaque jour dans une nouvelle incrédulité ; ce matin il n'étoit que chancelant, ce soir il est impie. Aujourd'hui on le voit Dérision, demain il deviendra Athée ; après quoi Pyrronien ; ensuite Janféeniste, Moliniste, &c. &c. C'est un *Caméléon*, qui change vingt fois de couleur. Et tout cela, selon lui, c'étoit pour courir après la vérité. Voilà comme sont tous ceux qui s'avisant de douter, par air, ou par principe. Ils jouissent à peine d'un instant de repos ; leur conscience les tourmente sans cesse, ils sont plus agités qu'une mer orageuse. S'ils suivoient

tout uniment la religion de leurs pères, ils feroient heureux ; mais ils préfèrent le trouble & l'incertitude, aux charmes de la paix de l'ame.

Dans un certain Caffé, où s'assembloient jadis les Beaux esprits, & qui n'est plus que le rendez-vous des Bavards, des gens désœuvrés, ou des talens postiches, Monsieur *Lucas* eut une terrible dispute sur le Déisme. Son Adversaire lui parla avec force, lui ferma la bouche par des citations savantes. On crut pourtant qu'il étoit vaincu, parce que sa voix foible avoit peine à se faire entendre, au lieu que celle de *Lucas* faisoit autant de bruit que le tonnerre, & faisoit trembler les vitres. Le reste de la dispute fut remis au lendemain. La partie adverse de notre Secrétaire, ne manqua pas de se trouver à l'heure indiquée. *Lucas* se fait long-tems attendre ; il arrive enfin. L'autre veut reprendre où l'on en étoit resté la veille ; mais l'Amant de notre Héroïne, le prie d'excuser, & veut l'engager à parler plutôt de l'incertitude où l'on est dans ce monde, des moindres vérités. L'honnête homme, à qui il avoit promis de traiter de toute autre chose, n'eut d'autre parti à prendre, que celui de se retirer, en levant les épaules, & en se moquant du grand nombre de fous dont fourmille ce siècle.

Il arriva un jour une aventure plus comique à Monsieur le Secrétaire, qui peint bien nos petits Incrédules, & ce qu'ils gagnent à s'époumoner. Il livra un furieux combat *de gueule*, à certain *Quidam*, qui se trouva d'un avis différent du sien. Il s'agissoit, je crois, de savoir s'il falloit être Athée ou Pyrronien. On voit que la dispute étoit fort utile. L'Athée, c'étoit Monsieur *Lucas*, crioit à pleine tête, & par conséquent devoit l'emporter. Le Pyrronien tint ferme. Après que l'un & l'autre eurent allégué leurs raisons, qu'on eut crié, clabaudé, juré, extravagué, on se sépara enfin, au bout de trois grandes heures, chacun se flattant d'avoir remporté la victoire. Le hazard fit retrouver quelques jours après, Monsieur *Lucas* à côté du Pyrronien. Il faisoit un étalage de ses doutes. Quoi, Monsieur, s'écria *Lucas*, vous êtes encore Pyrronien ; je ne vous ai pas fait changer d'avis ! Quoi, s'écria celui-ci, vous êtes encore le même, vous n'avez pas goûté mes raisons ! Je vous demande excuse, je croyois vous avoir persuadé de la vérité de ce que je vous ai dit.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE XI.

Belle union.

Cependant Monsieur *Lucas* voyoit toujours *Lucette*. Il se déclaroit toujours épris pour les beaux yeux, & voloit soupirer à ses genoux, d'amour & de plaisir. *Lucette* le recevoit en tout tems avec joie ; elle éprouvoit sans cesse pour lui la même ardeur, & lui donnoit des preuves non équivoques de sa flâme. Leur amour parut tout-à-coup prendre de nouvelles forces. Ils devinrent inséparables, ne pouvoient plus se quitter un moment qu'avec chagrin. Quand Monsieur le Secrétaire étoit loin de son Héroïne, il périssoit d'ennui ; lorsque *Lucette* étoit privée de son cher *Lucas*, tout l'excédoit, lui paroissoit maussade. On voyoit l'allégresse se répandre sur son visage, ses yeux se ranimer, dès qu'il approchoit d'elle. Jamais la sympathie n'a uni deux cœurs si étroitement. Pourquoi s'aimèrent-ils avec tant de confiance, d'un amour éternel, qui n'est plus de mode ? Parce qu'ils avoient les mêmes penchans, les mêmes foiblesses, & qu'ils étoient aussi vicieux l'un que l'autre.

La Marchande de modes qu'avoit eu Monsieur *Lucas*, l'obligea, par la froideur avec laquelle elle le reçut, à rompre avec elle. Un nouvel amoureux se présentoit sur les rangs, plus illustre & plus en état d'être prodigue que Monsieur le Secrétaire. Elle jugea à propos de lui accorder la préférence. La petite Marchande crut avoir lieu de se flatter qu'elle avoit songé la première à une rupture ; ainsi, sa vanité n'essuya aucune mortification. Je veux l'avertir pourtant, dût-elle lire cet ouvrage, & en crever de dépit, que si elle avoit tardé un seul jour à congédier *Lucas*, il alloit la prier de permettre qu'il se retirât. Il ne feignit de l'aimer, que pour faire pièce à Mon Héroïne ; il ne lui juroit l'amour le plus tendre, que par manière de conversation.

Eh ! peut-on partager son cœur en deux ? On voltige de Belle en Belle ; on *frise* le sentiment ; on revient toujours à celle de qui l'on est véritablement épris, à qui l'on a fait des infidélités passagères, de peu de conséquence. C'est ce qu'a fait l'Amant de mon Héroïne ; il retourna vers elle aussi tendre, aussi amoureux que jamais ; & c'est ainsi que l'on agit tous les jours dans le monde, où l'on doit savoir ce que l'on fait.

Les deux personnages de cette Histoire, c'est-à-dire *Lucas & Lucette*, se mettent une singulière fantaisie dans la tête. Non content de s'adorer, de se le répéter sans cesse, de jouir de toutes les douceurs que se procurent deux amans bien unis, ils forment le dessein... le dirai-je ?... de se marier. Ils s'imaginent sans doute que les plaisirs de l'himen sont plus piquans que ceux de l'amour. Si telle est leur idée, il faut avouer qu'ils sont encore bien novices.

Je crains que le Lecteur n'aille m'imputer de mettre l'himénée au rang des progrès du libertinage. Je le prie de ne me pas croire capable d'une telle extravagance. Quoique Auteur de Roman, j'ose me flatter d'avoir le sens-commun. Je sçais que le mariage est un lien sacré, utile à l'État & à la Religion. En se rangeant sous son joug, on devient sage, ou l'on paroît du moins vouloir cesser d'être libertin. Je ne veux seulement que donner à entendre dans ce chapitre, qu'il est des gens qui se marient *à propos de bote*. Que pouvoient prétendre mes deux Héros, en s'unissant ? Monsieur *Lucas* n'avoit-il pas tâté de *Lucette* à son gré ? *Lucette* pouvoit-elle désirer quelque chose de nouveau de Monsieur *Lucas* ? Non. Ils faisoient donc une insigne folie de se résoudre à devenir époux : car, & je prie le Lecteur de n'en rien dire, pourquoi ne voit-on guères de mariages ? C'est que les Beautés modernes se font scrupules d'être cruelles à leurs Amans, & que dès qu'on est content de part & d'autre, on n'a plus rien à souhaiter. Je crois que l'himen, tous les avantages à part, fut inventé pour satisfaire la passion des hommes. Celui que l'Amour a sçu rendre heureux, est donc un prodige, ou de constance ou de bêtise, de recourir encore à l'himénée ; mais peut-être cherche-t-il par-là, un remède pour éteindre son ardeur.

Mes deux Héros ne s'inquiétèrent pas s'ils feroient assez riches pour nourrir leurs enfans, quel état ils leur feroient prendre. De pareilles bagatelles les occupèrent peu. Ils avoient pourtant lieu d'y songer. Leur fortune auroit suffi à des gens sages, rangés ; mais elle leur paroissoit très-

médiocre. Elle avoit peine, en effet, à satisfaire à leurs folles dépenses. Le goût de la bonne chère, & de tous les plaisirs, les dominoit. Ils auroient cru tout perdu, s'ils s'étoient privés d'un amusement, de la moindre fantaisie. *Monseigneur* fit un présent considérable à *Lucette*, pour lui tenir lieu de dot ; le Marquis de *** donna une grosse somme à Monsieur *Lucas*, afin de l'indemnifier des frais de la noce ; & tout cela fut bientôt englouti.

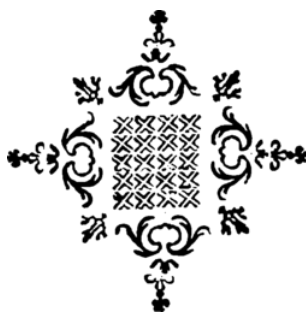
Monsieur *Lucas* écrivit à ses parens, comme c'est la règle. Ils furent étonnés qu'il vécût encore. *Lucette* fut obligée de songer à sa mère ; elle lui marqua qu'elle vouloit s'unir en légitime nœud, avec *Lucas*, que le hasard lui avoit fait rencontrer à *Paris*. Elle la prioit aussi, selon l'usage, de vouloir bien donner son consentement. La bonne femme pensa mourir d'aise, tandis que le Curé du Village lui lisoit la Lettre de sa fille. Elle courut, en sautant de joie, apprendre que sa chère *Lucette* n'étoit pas morte. Elle lui envoya son agrément, sa bénédiction, & lui fit savoir qu'elle se préparoit à aller au plutôt l'embrasser. Mon Héroïne reçut froidement les marques d'amitié de sa mère, n'y pensa plus, & hâta l'instant de son mariage.

Il est arrivé. Monsieur *Lucas*, couvert d'un bel habit neuf, & des gants blancs à la main, fuit, le cœur palpitant de joie, sa Maîtresse à l'autel. *Lucette* est brillante comme un soleil ; une couronne de fleurs est sur sa tête ; elle tient, en guise d'éventail, un magnifique bouquet, dont l'odeur parfume, son passage ; mais quelqu'un observa malignement que les roses étoient fanées. Sa robe ressemble à celle d'une Princesse ; son teint n'a pas besoin des secours du fard. Un vif incarnat, colore ses joues, & les embellit. Les traits de la pudeur relèvent l'éclat de ses charmes. J'ai remarqué qu'une jeune Épousée a le front couvert de rougeur, pendant le premier jour de son mariage. Je sçais bien pourquoi la petite personne rougit ; elle n'est pas aussi naïve qu'elle veut le paroître ; elle s'occupe d'avance, de ce qui doit se passer.

Revenons à nos Personnages. La cérémonie commence ; le *oui* délicieux, & quelquefois fatal, est prononcé. Les voilà pour toute la vie enchaînés ensemble. Ils ne pourront plus se séparer... Quoi, pour toute la vie ! c'est bien long ! Ils se rendent dans l'endroit préparé pour la fête ; on se livre à la joie, on chante, on rit, on danse ; cela se fait ordinairement ; sans, doute afin d'étourdir les nouveaux mariés, & de les empêcher de faire des réflexions. Comme la coutume est de régaler ses amis le jour de ses noces, & de se

montrer prodigue lorsqu'on devroit commencer à se rendre économe, mes personnages donnent un repas somptueux. Ils dépensent dans un soir, ce qui auroit suffi à les entretenir dans le cours d'une année. Je vois que l'on conduit nos époux au lit nuptial ; on les contraint de rougir à force de les accabler de propos indécents, de contes plus qu'équivoques, qu'on batise du nom de plaisanteries innocentes ; mais l'usage le veut ainsi. La Mariée se couche, ne se fait point enseigner ce qu'elle doit faire ; l'amour & le desir ferment les rideaux.

Monsieur *Lucas* ne trouva rien de nouveau, dans la possession de son Épouse. Ce que souhaite vainement l'himen, avoit disparu depuis longtems ; mais c'est encore l'usage dans notre siècle : il me paroît qu'on ne l'abolira pas de sitôt ; il est trop commode & trop agréable.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE XII.

Qui peint au naturel.

RIEN n'est plus joli que le jour du mariage. L'allégresse y règne ; l'Époux est tendre, complaisant ; l'Épouse est sincère, charmante. Les plaisirs paroissent devoir être éternels. On ne parle que de divertissemens, de fidèles amours. On éloigne avec soin, tout ce qui peut donner la moindre idée de chagrins, d'inquiétude. Le bonheur se montre sous mille formes enchanteresses ; son nom est dans la bouche, tandis qu'il enivre les cœurs. Mais quelle différence le lendemain !

À peine fut-il arrivé ce lendemain si terrible, qui fait s'envoler en fumée toutes les douces espérances, qui détruit ce que l'himen a d'agréable, pour laisser voir les remords, les soucis dont il est accompagné ; à peine *Lucette* s'étoit flattée d'un avenir heureux, que Monsieur *Lucas* devint sombre, rêveur. Des journées entières s'écouloient, sans qu'il prononçât une parole. Il jettoit sur notre Héroïne des regards farouches, inquiets. Elle le conjura de déposer dans son sein, le sujet de ses douleurs ; mais ce fut en vain ; il s'obstina à garder le silence. Elle eut beau lui dire qu'elle étoit la moitié de lui-même, qu'elle devoit partager ses chagrins, & qu'il étoit de son devoir de ne lui rien cacher. Enfin, il lui apprit que sa tristesse venoit des embarras qu'il prévoyoit dans son ménage. Elle ne fit que rire de ses craintes.

Si nos Époux envisageoient de loin la misère, ils ne se precautionnoient pas contre ses approches. Ils dépensent le plus qu'il leur est possible. Leur table est toujours servie avec profusion. *Lucette* met chaque jour des robes de prix. Monsieur *Lucas* joue gros jeu, perd souvent, & gagne peu. Chacun est bien-venu chez eux : on diroit qu'ils ont pris à tâche de se ruiner. Malgré les plaisirs dont ils se font suivre à prix d'argent, Ils ne sont pas plus heureux. *Lucas* commence à s'ennuyer auprès de sa chère *Lucette* ; il évite

les caresses, il bâille dans ses bras. Ce n'est qu'à force de sollicitations, & par crainte de la chagriner tout-à-fait, qu'il jette sur elle un regard demi-amoureux, qu'il se résout de satisfaire quelquefois aux loix du mariage. Il la fait ressouvenir si rarement qu'il est son époux, que peu s'en faut qu'elle ne l'oublie.

Mon Héroïne fut étonnée de la conduite de son mari ; mais elle eut lieu de l'être davantage, lorsqu'il lui tint ce discours. « Ma Femme, puisque le Ciel a voulu que vous le soyiez, hâtons-nous d'avoir un enfant ; c'est la consolation des pères. Sachez que dès que nos vœux seront exaucés, nous ferons lit à part. Si par malheur nous grossissions notre famille, nous la verrions mourir de faim à nos yeux. Nous pourrions laisser quelque chose à un fils unique, & nous n'aurions que l'indigence à donner aux autres. Ainsi, je conclus qu'il nous faudra faire lit à part ».

Ne trouvant pas son compte à ce singulier calcul, *Lucette* fit tous ses efforts pour en démontrer le ridicule. Elle eut beau s'élever contre une si bizarre politique, en peindre les abus ; Monsieur *Lucas* ne lui donnoit point d'autre réponse, sinon, que tel étoit la mode, qu'il falloit la croire excellente, ou passer pour Visigots. Ne pas la suivre, s'écrioit-il, seroit du dernier Bourgeois.

Ce ne fut pas là le seul sujet de chagrin que mon Héroïne eut à essuyer. Son Époux, jadis si doux, si galant, devint tout-à-coup bourru, & qui pis est, jaloux. Il prit autant garde à ses actions, à ses démarches, qu'il les avoit dédaignées autrefois. Il prétend savoir ce qu'elle fait chaque instant, rien ne lui échappe, il l'épie avec soin ; la moindre bagatelle l'allarme ; un clin d'œil, un regard lui fait prendre la mouche. Pourquoi notre Secrétaire juge-t-il *Lucette* si sujette à caution ? Les foiblesses passées de sa chère moitié, lui font craindre d'autres faux pas. Elle aima trop, se dit-il en lui-même, à être courtisée, à obliger son prochain, pour ne pas s'être fait une habitude d'être douce & humaine. Ces réflexions que je suis contraint de trouver justes, le rendirent soupçonneux. Il se repentit d'avoir épousé une femme qui ignoroit jusqu'au mot de rigueur. Il eut mieux aimé s'être uni avec une *Lucrèce*, qui l'auroit fait soupirer vingt-ans à ses pieds, avant de lui permettre de baiser le bout de ses doigts. Il portoit à tout moment une main inquiète à son front.

Les bontés que *Lucette* avoit eues pour Monsieur *Lucas*, firent la cause de ses chagrins. Il les lui reprochoit chaque jour. « Non, ce n'est point par

amitié, lui disoit-il quelquefois, en la repoussant loin de lui, que vous m'écoutâtes dans notre Village, que vous me laissâtes cueillir une fleur précieuse. L'amour du plaisir & du libertinage, vous fit me combler de faveurs ; vous en auriez fait autant à un autre que moi, j'en suis certain. J'ai lieu de me tenir sur mes gardes, & de veiller à votre conduite. Puisque vous me permîtes de vous faire un enfant, du moins, si je ne l'ai pas fait, à qui en est la faute ? Vous accorderiez le même privilège à un autre. Puisque je vous ai charmée, on peut espérer de vous plaire. Puisque j'ai su vous séduire long-tems, on en viendrait encore à bout. Retirez-vous, malheureuse. Ah, que je vous déteste » !

L'infortunée ne pouvoit répondre que par des larmes. Son cruel Époux les voyoit couler, sans éprouver la moindre émotion. Elle se repentit de la faute qu'elle avoit faite ; elle sentit combien il étoit ridicule de s'unir avec un homme qui nous connoît trop. Puisse-t-elle servir de leçon au trois-quarts du Beau sexe ! Soyez avare de vos faveurs à celui qui veut devenir votre Époux : si par malheur il vous fait faire une tendre folie, unissez-vous avec un autre Amant, si vous aimez votre repos & le sien.

Madame *Lucette* prit bientôt son parti. Elle parvint à se consoler de la mauvaise humeur de son cher Époux. Pour ne plus s'apercevoir de son indifférence, de sa maussaderie, elle s'avisa de faire à son tour des réflexions. Elle songea qu'il avoit des défauts, qu'il étoit insupportable, qu'il devoit se trouver trop heureux de posséder une femme comme elle. De pareilles idées la conduisirent à rire de la simplicité qu'elle avoit eue de se chagriner. Elle se dit tout bas, qu'une jolie femme ne manque pas de moyens pour se venger d'un mari jaloux.

Sa conscience ne s'opposa point aux infidélités qu'elle projettoit. Il lui falloit de nouveaux soupirans, afin d'affaiblir sa vengeance & la rendre plus délicate. *Monseigneur* étoit trop ancien, pour qu'elle crût pouvoir oublier avec lui, les griefs de son Époux ; & quand même elle eût jugé à propos de se contenter de *Frivolet*, elle auroit été obligée de s'en passer. *Monseigneur* lui avoit donné son congé ; elle l'ennuyoit depuis long-tems. Certaine *fille* de l'Opéra eut le secret de le charmer, il la mit dans ses meubles. Il attendoit qu'elle lui donnât des vapeurs, qu'elle l'excédât, afin de la quitter, & de faire la fortune de quelqu'autre Beauté commode. Mon Héroïne supporta, avec fermeté, cette disgrâce. Ses regards, les agaceries,

les airs coquets, lui procurèrent bientôt une foule d'Amans officieux. Ils se firent un plaisir de l'aider à tromper Monsieur *Lucas*. Elle savoit faire naître les occasions d'employer leur zèle. Une femme mariée se rend sans peine savante dans l'art des stratagèmes amoureux.

Le tendre *Lucas*, de son côté, s'étoit fait une Maîtresse, afin de perdre un peu l'air grave que donne l'himenée. Il faisoit les efforts pour éloigner l'ennui qui galope toujours après les gens mariés. Il fuyoit sa chère Épouse autant que la peste. Elle, de son côté, ne le voyoit qu'avec dégoût, l'évitoit avec soin. Ainsi, qu'on juge du beau ménage qu'ils faisoient ensemble. Le Lecteur trouveroit ridicule le train de vie de mes personnages, s'il n'étoit peut-être dans le même cas, ou si l'exemple de ce qui se passe chez les gens du bon ton, ne le rendoit indulgent.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE XIII.

Nouvelle preuve des progrès du Libertinage.

..... CELUI qui lit cet Ouvrage, est prié de mettre ici tout ce qu'il pourra imaginer qui ait rapport à ce qu'indique ce Chapitre. Il n'a qu'à considérer ce qui se passe tous les jours dans la bonne Ville de *Paris*, & par le monde, sans oublier de jeter les yeux sur lui. J'avois trouvé de quoi composer un Chapitre assez étendu ; mais j'ai mes raisons pour supplier le Lecteur de le faire lui-même. Mon but, en écrivant ce Livre, est de lui apprendre à se tenir sur ses gardes. Or, je ferai bien plus d'impression sur son esprit, en l'engageant à se tracer un tableau des libertinages du siècle. Tel un jeune Écolier, sans comparaison, s'instruit davantage en faisant un thème, qu'en écoutant les doctes leçons de son Précepteur. D'ailleurs, on ne s'est point encore avisé de l'expédient que j'imagine. Il est fort singulier de vouloir métamorphoser un grave Lecteur en Poète. Si l'on ne goute pas mon nouveau système, j'aurai le sort de la plupart de nos gens à projets ; & je me consolerais de son peu de réussite, par la gloire de l'avoir formé.

CHAPITRE XIV.

À quoi doivent s'attendre les Débauchés.

LES adversités fondirent tout-à-coup sur mes personnages. Monsieur le Marquis de *** s'aperçut des vices & des friponneries de son Secrétaire ; il le chassa honteusement de chez lui. Une Dame, qui protégeoit *Lucette*, pour raison à elle connue, se laissa enlever de ce monde, par une mort subite.

Les voilà donc dénués de leurs plus chers Protecteurs. Ce coup leur fut sensible. Ils se flattèrent de réparer d'aussi grandes pertes. Séduits par les chimères qu'ils se mettoient en tête, ils essuièrent leurs larmes, & se consolèrent bientôt. Au lieu de ménager leur finance, ils inventent mille moyens de la dépenser. Le luxe les environne avec encore plus d'éclat qu'auparavant. Les plaisirs les suivent. Ils se comportent comme si leur bourse ne devoit jamais tarir. Insensés qu'ils étoient, l'avenir ne les inquiétoit pas ! Ils ne maudirent que trop leur sécurité ! Ils s'aperçoivent enfin que leurs fonds baissent. Ils veulent envain se dissimuler leur infortune ; ils s'avouent, en gémissant, qu'ils sont ruinés.

Mais ils ne se croyoient pas sans ressource. Ils comptoient sur leurs connoissances ; ils s'attendoient que des amis généreux ouvriroient leur bourse, & qu'ils y puiseroient au gré de leurs desirs. Ils espéroient surtout beaucoup, de ces gens qui les conduisirent dans le crime, de ces riches Libertins dont ils partagèrent les folies & les débauches. Leurs yeux se dessillèrent, les Amis feignirent long-tems de ne pas s'apercevoir de leur indigence ; & lorsqu'ils ne purent l'ignorer, ils furent insensibles à leurs prières, à leurs larmes. Ceux qui les avoient entraînés dans l'abîme, écoutèrent froidement le récit de leur infortune, les plaignirent avec hauteur, & leur donnèrent, à peine, de modiques secours. *Lucette* courut aux pieds de *Monseigneur*, lui détailler ses disgrâces, sa triste situation. Il la reçut avec

indifférence, lui dit qu'il falloit être sage, lui fit remettre une bagatelle, & la fit prier de ne plus l'honorer de ses visites.

Quel coup de foudre pour mes malheureux personnages ! Ils se voyoient dédaignés de ceux dont ils attendoient le plus de compassion. Toutes les portes leur étoient fermées ; ou, si l'on avoit la bonté de les accueillir, c'étoit avec une froideur, une arrogance, qui les couvroit de honte. On les honoroit de cette fausse pitié, qui se fait tant valoir ; de ces bienfaits, plus accablans que le refus même. Leur cœur se brisoit chaque jour. Tout le monde sembla les abandonner d'un commun accord ; chacun évitoit leur présence. Jadis une compagnie brillante s'assembloit chez eux ; personne ne vient les chercher maintenant ; ils ne voient plus que des visages de mauvais augure : on craint de troubler leur solitude : on les fuit comme des gens dangereux : on rougiroit de les regarder. Voilà le digne prix qu'on réservoir à leurs travers.

Une foule de Créanciers vint achever de les écraser. L'un redemandoit une dette criarde ; l'autre exigeoit le paiement d'une Lettre-de-change, d'un billet à ordre ; & tous vouloient être satisfaits sur le champ. Que pouvoient faire nos infortunés ! Ils remontrèrent envain leur impuissance, leur misère. Ils eurent beau les supplier de leur accorder au moins certains délais ; les barbares furent sourds à leurs cris, à leurs représentations. Ils firent des frais énormes. De sorte que *Lucas & Lucette* se trouvèrent devoir trois fois plus.

Les malheureux dont j'écris l'histoire, traînoient leurs jours dans les chagrins affreux, & dans les plus vives allarmes. Ils craignoient à chaque instant, d'être arrachés de chez eux, & conduits avec ignominie dans le fond d'une prison, où l'indigence & le désespoir auroient bientôt terminé leur vie. Les avides Créanciers eurent recours à un moyen plus doux, afin d'être remboursés. Ils les dépouillèrent de tout ce qu'ils possédoient ; on enleva leurs meubles sans aucune pitié ; on les vendit à vil prix avec éclat ; on les réduisit à la dernière extrémité ; on leur laissa à peine un méchant grabat.

Contraints de se réfugier dans un galetas, ils y furent déplorer leurs égaremens. L'asile où les entraîne leur fatale destinée, auroit fait horreur, & rempli de pitié l'homme le moins sensible. Quelle différence des maisons somptueuses qu'ils habitoient autrefois, avec le triste galetas où ils sont maintenant ! La muraille noire & crevassée, n'a d'autres tapisseries que les toiles d'araignées. Loin d'être plafonné, le plancher, ouvert de toutes parts,

ne fçauroit les garantir des injures de l'air. Leurs meubles pourroient s'emporter aisément sous le bras. Ce qu'ils appellent un lit, est aussi dur que les carreaux dont il est élevé de deux pieds tout au plus. Dénués des moindres commodités de la vie, ils ne peuvent que gémir, & pousser des sanglots entrecoupés. Quelquefois, en jettant un œil abattu autour d'eux, ils repassent dans leur esprit, le bonheur, l'aisance dont ils ont joui. Alors des torrens de larmes s'échappent de leurs yeux.



Vignette fin de chapitre

CHAPITRE DERNIER.

*Où l'Auteur termine son Livre, parce
que ses Héros meurent.*

POUR comble d'infortune, ils furent attaqués des maux cuifans que la débauche traîne après elle. Une horrible maladie vint les faïfir ; elle étoit d'autant plus affreuse, qu'elle étoit l'assemblage de mille maux différens. Une seule des douleurs qu'ils éprouvoient, auroit fuffi pour les accabler, & pour mériter tout l'arc de la Médecine.

À qui recourir dans leurs befoins preffans ? Quel mortel fecourable, enfant d'*Efculape*, daignera les vifiter ? Hélas ! la plûpart de ces Meffieurs font intéreffés ; ils ne font rien pour rien. Un Médecin ignorant eut l'humanité de grimper dans leur réduit. Il frémit d'horreur à la vue de leur trifte état : il les foulagea de fon mieux ; mais il ne fit que les tourmenter, & qu'accélérer la pointe de leurs douleurs aiguës. Peut-être que quelques-uns de fes Confrères, qui jouiffent d'une fi grande renommée, & qui font appelés à la Ville, à la Cour, auroient calmé la maladie de mes Héros ; mais ces fiers Docteurs ont-ils le tems de fonger aux malheureux ?

Un voifin charitable s'offrit de les faire conduire à l'*Hôpital*. Ce feul mot fit tomber *Lucette* évanouie, & faillit de faire tourner la tête à *Lucas*. Le voifin approuva leur délicateffe, les foigna chaque jour avec bonté ; partageoit avec eux fon néceffaire. Il fit enfin en leur faveur tout ce qui dépendoit de lui. Cet homme fi humain languiffoit dans un état obfcur ; le travail de fes mains lui procuroit modérément les befoins de la vie. Il plaignit mes perfonnages, les fecourut avec zèle, tandis que le riche orgueilleux les laiffoit périr dans la misère ; rien n'est plus naturel ; on ne doit attendre de la pitié que des gens qui font eux-mêmes dans le cas d'en avoir befoin.

Cependant une maigreur affreuse les minoit insensiblement. Ils ressembloient à des spectres. Leurs yeux éteints avoient peine à soutenir la clarté. Un visage pâle, livide ; une poitrine foible ; une voix cassée & mourante ; tout cela annonçoit les progrès du mal. Leur corps dépérissoit chaque jour. Enfin, ils ne peuvent plus se soutenir ; ils n'ont qu'un souffle ; leurs jambes tremblantes s'affoiblissent à chaque pas. Le moindre mouvement leur arrache des cris. Ils se partagent leur lit de douleur ; un peu de paille, c'est tout le superflu qu'il leur est possible de se donner. Ils tombent, & s'étendent en gémissant, sur ce funeste grabat.

Ils appellent la mort avec des cris plaintifs ; elle tarde à satisfaire leur impatience. Une crise, un redoublement terrible, leur fait espérer qu'elle s'approche. Alors, le repentir vient déchirer leur cœur ; ils craignent de lever les yeux vers le Ciel. Les pleurs qu'ils répandent, adoucissent un instant leurs maux. Quelquefois se regardant languissamment, ils s'accablent de reproches ; rejettent l'un sur l'autre les crimes qu'ils ont commis. « C'est toi, s'écrie *Lucette*, presque expirante, c'est toi qui fut l'unique cause de mes malheurs. Hélas, sans la première faiblesse dont tu me rendis coupable, j'aurois peut-être ignoré jusqu'au nom du vice ! Pourquoi t'ai-je connu ? Ah, je devois te haïr, te détester ! Non, lui disoit *Lucas* au comble du désespoir, non, je n'étois pas réservé à tant d'infortunes. L'amour que tu m'inspiras, fit naître mes vices & mes disgraces. Que n'ai-je su me défier de tes charmes, & braver mes penchans » !

Souvent, chacun d'eux s'accuse d'être le seul Auteur de tout ce qui leur arrive. « Je t'ai perdu, malheureuse que je suis, s'écrie *Lucette*, d'une voix étouffée. Les maux que je te vois souffrir, redoublent les miens. Sans moi, tu jouirois d'un sort agréable. C'est ton Amante qui te prive du bonheur, & qui t'arrache le jour. Daigneras-tu me pardonner ? Qui peut apaiser mes justes remords ! crie *Lucas* en sanglottant. J'ai plongé dans un abîme de douleurs, une infortunée, qui, sans moi, goûteroit les charmes du repos. J'ai corrompu son innocence. Je l'ai conduite de faiblesses en faiblesses, de misère en misère. Déteste, mon aimable *Lucette*, le criminel qui t'entraîne avec lui. Tu dois abhorrer l'artisan de tes chagrins, cesse de me regarder avec des yeux attendris ; laisse-moi mourir sans me plaindre ; ne prononce mon nom qu'avec horreur ».

C'est ainsi qu'ils se faisoient les derniers adieux. Ils touchoient au terme fatal de leur vie ; le jour alloit s'éteindre à jamais pour eux. Leur sang circuloit à peine ; ils n'articuloient plus que des sons confus ; les ombres de la mort les environnoient déjà, lorsqu'un grand bruit se fait entendre dans l'escalier ; une foule, de gens montent avec fracas ; une femme s'écrie, où sont-ils ces pauvres enfans, que je les voie. Elle arrive, elle entre ; nos moribonds poussent un foible cri ; & elle s'évanouit. C'étoit la mère de *Lucette*.

Elle venoit à *Paris*, afin de se réjouir avec eux. Plusieurs bonnes gens de son Village, l'accompagnoient. Elle s'étoit donné tant de mouvement, qu'elle avoit appris leur demeure. On avoit eu la cruauté de lui cacher leur triste état. Quel spectacle pour une mère ! Après avoir repris l'usage de ses sens, elle contempla long-tems en silence, l'affreuse scène qui frappoit ses regards. Immobile, entre les deux grabats de nos déplorables Époux, elle jettoit des yeux baignés de larmes, tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre. Elle voyoit sa fille, & la cherchoit encore. *Lucette*, en reconnoissant sa mère, s'étoit couvert le visage de ses mains ; elle vouloit cacher son infamie & sa confusion. *Lucas*, soulevant sa tête, s'efforçoit de prononcer quelques mots. Si la mère de notre Héroïne étoit saisie de surprise & d'effroi, ceux qui étoient venus avec elle, ne l'étoient pas moins. « Oh, ma fille, » s'écria-t-elle, en se précipitant sur le lit de *Lucette*, & en la serrant dans ses bras, « dans quelle misère êtes-vous plongée » ! La pauvre *Lucette* ne répondoit rien ; les sanglots & les larmes lui coupoient la parole. « Éloignez-vous, lui dit *Lucas*, nous méritons la haine de tout le monde. Oh, mes amis ! continua-t-il, en adressant la parole aux gens de son Village. « Vous voyez combien le séjour de la campagne est préférable à celui des Villes ; vous vivez en paix & dans l'innocence ; & moi... & moi... » Il ne put en dire davantage.

L'infortunée *Lucette* eut enfin la liberté de parler. « Ma Mère, s'écria-t-elle, vous venez pour recevoir mon dernier soupir. Votre fille meurt dans le crime, & accablée de remords. Puisse son exemple être utile, & apprendre qu'on doit mettre un frein à ses passions ! Si j'eus toujours chéri la sagesse, serois-je aussi malheureuse ?... Oh, ma Mère... » À ces mots elle expira, ses yeux se fermèrent avec ceux de *Lucas*.

La chambre rétentit long-tems des gémiffemens de tous les spectateurs, & des cris redoublés de la Mère de *Lucette* ; elle s'arracha les cheveux, se meurtrit le vifage. La bonne femme retourna bien vîte dans sa chaumière. Plût-à-Dieu que ma fille ne l'eût jamais quittée, disoit-elle en chemin. Voilà pourtant quelles sont les suites des progrès du Libertinage !

FIN.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Phe-bot
- Denis Gagne52
- Cunegondel
- Lepticed7
- *j*jac

1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)

2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)

3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)

4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)